LOI MARTIALE À KABOUL

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS
S.A.S.-95
LOI MARTIALE À KABOUL

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

CHAPITRE PREMIER

Deux énormes Iliouchine 96 quadriréacteurs d'un blanc éblouissant, la dérive frappée du drapeau rouge soviétique, s'élevaient lentement en spirale au-dessus de Kaboul, se détachant sur le ciel bleu. Les leurres qu'ils lâchaient au fur et à mesure de leur ascension pour détourner les éventuels stingers[(1)] des moudjahidin retombaient gracieusement derrière eux en traînées blanchâtres, comme un feu d'artifice silencieux.

Les deux appareils du pont aérien soviétique avaient décollé à quelques minutes d'intervalle, juste avant l'arrivée du Tupolev 154 des lignes afghanes en provenance de Delhi, seul lien aérien commercial avec le monde extérieur. Ses passagers se pressaient à l'entrée du hangar minable et glacial baptisé aérogare, sous le regard bovin de soldats dépenaillés. Leur solde de 3 000 afghanis[(2)] par mois leur permettait tout juste de ne pas mourir de faim. Quelques Indiens, des Afghans enturbannés et une femme blonde de haute taille aux cheveux frisés, vêtue d'un jeans et d'une longue veste de toile molletonnée, un sac bourré d'appareils photo sur l'épaule, chaussée de courtes bottes fauves. Un soldat lui fit signe de ne pas faire la queue avec les autres passagers et prit son passeport.

Il le tendit au policier installé dans une guérite de bois, qui contrôlait tous les documents de voyage. Ce dernier regarda la première page, nota sur une feuille : Jennifer Stanford, nationalité australienne, profession photographe de presse. Après avoir vérifié le visa, il rendit le passeport à sa propriétaire avec un sourire. Depuis des semaines, à part les Indiens installés à Kaboul, les seuls étrangers à s'aventurer en Afghanistan étaient des journalistes, admis au compte-gouttes.

Jennifer Stanford se mit à la recherche de ses bagages, observée par quelques barbouzes du Khad[3] qui traînaient dans l'aérogare, attentifs à tout ce qui venait de l'extérieur. L'un d'eux, un gros joufflu aux yeux bleus globuleux, portant un manteau de cuir élimé, lui adressa un sourire cauteleux. Elle en profita pour lui demander en anglais :

— Où récupère-t-on les bagages ?

Ravi de lui parler, le policier affirma :

— On va les apporter. D'où venez-vous ?

— D'Australie.

— Votre premier voyage en Afghanistan ?

— Oui.

Elle s'éloigna et il la suivit des yeux. Se disant qu'elle mentait probablement. La plupart des journalistes passaient de Kaboul aux maquis des moudjahidin. Ce qui n'était pas simple. Pour aller chez les moudjahidin, il fallait transiter par le Pakistan. Or, il n'y avait pas de liaison Kaboul-Pakistan. Il fallait donc faire Kaboul-Delhi-Islamabad.

Jennifer Stanford se mit à errer dans le petit bâtiment désespérément vide. Pas de guichet de change, pas de boutiques, pas de bureaux d'hôtels ou de location de voitures. Même pas un comptoir d'information ! En plus, les vitres donnant sur l'extérieur étaient barbouillées de peinture, pour qu'on ne puisse pas voir les appareils militaires stationnés sur l'aéroport.

Un froid glacial régnait dans cet endroit sinistre et les passagers afghans disparaissaient un à un, chargés d'invraisemblables baluchons. Seuls demeuraient ceux qui avaient des bagages enregistrés. L'attention de Jennifer Stanford fut soudain attirée par une discussion animée à l'endroit où se tenaient les douaniers filtrant les arrivants. Un homme de haute taille à la blanche crinière ébouriffée, au nez énorme, emmitouflé dans une canadienne et un cache-nez, invectivait d'une voix de bronze les douaniers pour qu'ils le laissent pénétrer dans l'aérogare. Lassés, ils finirent par accepter et il fit irruption dans le local, visiblement très énervé. Il inspecta du regard les quelques Afghans qui attendaient encore puis fonça en boitillant sur Jennifer Stanford.

— Miss, demanda-t-il. Vous étiez sur le vol de Delhi ?

Son sourire charmeur faisait oublier son menton fuyant et son visage plutôt ingrat de vieux reître.

— Oui, répondit-elle. Pourquoi ?

Il lui tendit la main d'un geste plein de chaleur.

— Elias Mavros, du quotidien Rizopaktis. Mon taxi est tombé en panne d'essence et je venais chercher un ami, un grand type brun qui…

Jennifer l'interrompit.

— J'étais la seule étrangère dans l'avion, il a dû le rater… Il a eu deux jours de retard. On nous a dit à Delhi qu'il neigeait ici…

— C'est vrai ! C'est vrai ! approuva le journaliste grec. C'est ennuyeux, il devait m'apporter de l'argent… Enfin ! Vous venez pour la première fois à Kaboul ?

— Oui. Vous savez comment on va à l'hôtel *Intercontinental* ? C'est là que sont tous les journalistes, non ?

Elias Mavros émit un rire joyeux.

— Pas moi ! Je suis au *Kabul*, parce que mon journal est très pauvre. Là, je paie seulement 15 dollars. Évidemment, il n'y a pas d'eau chaude et ce n'est pas chauffé… Mais je me considère comme un révolutionnaire, pas comme un journaliste…

Elle le fixa, amusée.

— Ah bon, pourquoi ?

— Je suis membre du Parti communiste grec et je suis ici pour encourager nos camarades du Parti démocratique populaire afghan dans leur lutte contre les extrémistes criminels soutenus par le Pakistan, déclama-t-il, ajoutant aussitôt avec malice pour atténuer sa langue de bois : ceux que vous appelez les moudjahidin.

Jennifer Stanford sourit devant ce vieil illuminé sympathique qui, à l'âge de la retraite, se battait encore pour ses idées.

— Je ne fais pas de politique, dit-elle.

Elias Mavros lui adressa un sourire chaleureux.

— De toute façon, puisque mon taxi a trouvé de l'essence, je vous déposerai avec plaisir à l'*Intercontinental*.

— Merci, accepta l'Australienne. Mais il faut que je récupère d'abord mes bagages.

— Je m'en occupe ! assura le journaliste grec.

Il se mit à virevolter dans tous les coins, interpellant les soldats et les policiers qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'il disait, s'expliquant par gestes, jusqu'à ce qu'un Afghan lui désigne un chariot à bagages qui semblait abandonné dehors, en face de la porte ouverte de l'aérogare ! Personne ne se souciait de le décharger.

Jennifer y récupéra un gros sac qu'Elias Mavros insista pour porter. Ensemble ils franchirent la douane sans le moindre problème. Le mot « journaliste » ouvrait toutes les portes. Le régime du président Najibullah, accusé de diverses horreurs dont l'assassinat d'environ 35 000 opposants dans des conditions particulièrement barbares, faisait un gros effort de relations publiques.

Un malheureux Afghan, une couverture sur le dos, ridé, barbu et enturbanné, leur jeta un regard envieux. Le douanier qui s'occupait de lui était en train de compter un à un les douzaines d'œufs qu'il avait ramenés de Delhi, lui en piquant la moitié au passage…

Beaucoup de produits manquaient à Kaboul, de l'essence au sucre, à cause du blocus mou des moudjahidin. Ceux-ci coupaient régulièrement les routes menant à la capitale et prélevaient des taxes exorbitantes sur ce qu'ils laissaient passer.

À peine étaient-ils dehors qu'un Afghan long comme un jour sans pain, au visage chevalin de clown triste, les cheveux plaqués en arrière comme un danseur mondain des années 30, un pardessus élimé sur les épaules, se précipita sur le sac de Jennifer.

— C'est Khaled, mon chauffeur, expliqua Elias Mavros, il travaille au ministère des Affaires étrangères, mais il fait aussi le taxi.

L'autre marchait déjà devant eux, courbé sous le poids du sac, écartant brutalement les gosses qui se ruaient pour porter des bagages plus lourds qu'eux contre quelques afghanis. L'aéroport était entouré d'une sorte de *no man's land* de près d'un kilomètre, interdit même aux taxis, où les voyageurs traînaient leurs bagages comme ils le pouvaient.

Ils arrivèrent à la barrière derrière laquelle attendaient les visiteurs et les taxis. Transis. Malgré le ciel bleu, la température

était glaciale.

Jennifer et Elias Mavros prirent place dans le taxi jaune, une Volga portant à l'arrière un autocollant « Toyota ». Où allait se nicher le snobisme ?

Le taxi s'engagea dans une immense avenue rectiligne, filant vers le sud-ouest. Peu de véhicules. Un blindé léger était en position devant la grille de l'ambassade américaine désertée par ses occupants. Au départ des Soviétiques, toutes les ambassades occidentales avaient plié bagage, afin d'exprimer leurs réserves envers le gouvernement Najibullah. Il ne restait guère, avec les pays de l'Est, que les Turcs et les Indiens. Partout des Afghans à pied, le *pacol*[4] ou le turban enfoncé jusqu'aux oreilles, une couverture sur les épaules, par-dessus la chemise descendant jusqu'aux genoux, les entassements de chandails et le *charouar*, le pantalon bouffant, pas rasés, mal vêtus, résignés.

Les maisons en terre se succédaient, avec de rares immeubles modernes. Kaboul se composait en grande partie de ces avenues immenses, rectilignes, bordées d'une maigre végétation rongée par le froid, sans boutiques et, la plupart du temps, sans nom. Comme si la ville avait grandi trop vite. Des terrains non construits, des murs entourant des propriétés abandonnées, des blocs cubiques, hideux, abritant des administrations.

— C'est calme ? demanda Jennifer.

Elias Mavros hocha la tête avec gravité.

— Très. Le président Najibullah a la situation bien en main. Tout ce que les « moudjs » peuvent faire, c'est balancer quelques roquettes tous les matins qui tuent des enfants au hasard. C'est du terrorisme.

Ils s'approchaient du centre et c'était un peu plus animé, avec des boutiques, plus de piétons et pas mal de voitures. Pratiquement à chaque carrefour, un blindé était embusqué, soutenu par des fantassins. La population semblait ne pas les voir.

Khaled ralentit : un check-point militaire filtrait les véhicules venant de la périphérie, vérifiant les papiers et faisant ouvrir les coffres.

Dès qu'ils virent qu'ils avaient affaire à des étrangers, les soldats leur firent signe de passer.

Elias Mavros regarda soudain sa montre.

— Ça vous ennuierait qu'on s'arrête une seconde au Bazar avant d'aller à votre hôtel ? Je dois rencontrer un type qui m'a promis de me vendre une tenue molletonnée de l'armée soviétique. On n'en trouve plus.

— Pas du tout, assura Jennifer Stanford.

Elle essayait de s'imprégner de cette ville étrange, laide, plate, anachronique, où flottait le fumet de l'aventure.

Le journaliste grec expliqua au chauffeur ce qu'il voulait et ce dernier bifurqua vers le centre.

Ils atteignirent la Kabul River, maigre filet d'eau traversant la ville d'est en ouest, et Khaled stoppa en face de la mosquée Pule Kheshti, à la limite du bazar Char Chatta. Brusquement, l'animation succéda au vide des grandes avenues. Une foule grouillante déambulait sur la chaussée et les trottoirs. Des centaines de boutiques offraient un bric-à-brac inouï, relayées par des éventaires posés à même le trottoir. Que des hommes, à part quelques rares femmes en *chadri*. Ils traversèrent la large avenue Maiwand pour gagner une des entrées du Bazar, près de la mosquée. Même à côté de ce lieu saint, l'Orient reprenait ses droits.

Des dizaines de chapkas d'astrakan étaient accrochées aux grilles entourant le jardin de la mosquée. Accroupis sur le trottoir, les vendeurs rameutaient le client à grands cris. D'autres offraient sur de petits chariots des brochettes, des pâtisseries, des cigarettes et des morceaux de sucre à l'unité, des vieux vêtements. Cela sentait le pétrole, les épices et la graisse trop cuite.

— Attends-nous là, Khaled ! ordonna le journaliste grec.

Il s'engagea dans une des ruelles contournant la mosquée, Jennifer sur ses talons. Sur un kilomètre carré, c'était un invraisemblable enchevêtrement de voies tortueuses et étroites, un vrai labyrinthe où on vendait de tout. Les échoppes s'alignaient les unes à côté des autres à perte de vue, occupant le rez-de-chaussée de vieilles maisons de bois prêtes à s'écrouler, ornées parfois de balcons sculptés encombrés d'objets divers. Émmitouflés dans

plusieurs épaisseurs de loques, les marchands attendaient le client, stoïques dans le froid glacial.

Ils durent zigzaguer entre les sacs de semoule, d'épices, de riz, de safran, entassés un peu partout. C'était le souk de la nourriture. Un peu plus loin, quelques carcasses sanguinolentes étaient pendues à une corde tendue entre des maisons : un boucher.

Une odeur délicieuse filtrait d'une petite boutique carrée assaillie par une foule compacte. Un enfant s'en dégagea et faillit renverser Jennifer, serrant sur son cœur une pile de *nan*[(5)] tout chauds. Une boulangerie. Il n'y avait jamais assez de pain à Kaboul et c'était le seul endroit où on faisait la queue.

Jennifer se retourna. Elle avait l'impression un peu angoissante que le Bazar s'était refermé sur elle, qu'il était impossible de retrouver son chemin dans ce labyrinthe de venelles toutes identiques, sans le moindre point de repère. Pourtant, Elias Mavros semblait se diriger sans problème.

Elle dérapa sur le sol verglacé et Mavros la retint de justesse. Un portefaix cassé en deux, hâve, dépenaillé, le regard vide, manqua les projeter dans des sacs de pois chiches, croulant sous une charge plus lourde que lui. Les marchands assis en tailleur au bord de leur échoppe suivaient d'un regard curieux cette femme dévoilée. Toutes les Afghanes disparaissaient sous des *chadri* verdâtres ou jaunes, les couvrant de la tête aux pieds, avec une grille de tissu à la hauteur des yeux.

Ils croisèrent une patrouille de soldats à la file indienne, sanglés dans des uniformes kaki, coiffés de chapkas russes bleuâtres, la Kalachnikov à l'épaule. Au passage l'un d'eux prit une orange et la mit dans sa poche.

— Elles viennent d'Herat, dans le sud du pays, expliqua Elias Mavros, mais elles sont trop chères pour la plupart des Afghans.

Brutalement, le paysage changea quand ils bifurquèrent dans une autre ruelle. Plus d'épices ou de légumes secs, mais des alignements de cages à oiseaux, avec parfois des volatiles à l'intérieur. Même la guerre n'avait pas ôté aux Afghans leur goût pour les oiseaux. Un petit Hazara[(6)] aux yeux bridés comme un Chinois, boudiné dans

une veste molletonnée, décrocha une cage dorée avec un merle noir et poursuivit Jennifer en la brandissant devant elle.

Celle-ci faillit buter sur un homme accroupi dans un coin, le turban jusqu'aux yeux. La couverture jetée sur ses épaules dissimulait mal sa Kalachnikov. Elias Mavros expliqua à l'Australienne :

— Un indic du Khad. Il y en a plein le Bazar. Beaucoup se font assassiner. Ce sont de pauvres diables qui risquent leur vie pour nourrir leur famille.

Le souk aux oiseaux se terminait, faisant place à des marchands de tissu. Elias Mavros s'arrêta devant un passage étroit zigzaguant entre les maisons à demi écroulées, s'enfonçant au cœur du Bazar.

— C'est ici.

Elle le suivit. Un peu plus loin, un tailleur installé devant une vieille Singer cousait avec application en plein air, malgré le froid, emmitouflé dans des bardes sans couleur. Les maisons étaient collées les unes aux autres, probablement pour les empêcher de s'effondrer, avec des portes de bois peintes en bleu.

Elias Mavros s'arrêta devant l'une d'elles et frappa plusieurs coups sur le battant.

La porte s'ouvrit et le journaliste grec s'effaça pour laisser entrer Jennifer Stanford. La pièce était glaciale, éclairée par une ampoule jaunâtre, sans fenêtre. Cela sentait l'humidité et la graisse rance.

Elias Mavros referma la porte.

— Voici mon ami Gulgulab, annonça-t-il d'un ton jovial.

Un Afghan s'approcha du fond de la pièce.

Jennifer distingua un homme de petite taille, avec des épaules très larges moulées par un gros pull marron strié de bandes blanches par-dessus lequel il portait une *poustine*[7] sans manches. Son visage était étonnant. On aurait dit qu'il portait une cagoule ! Ses épais cheveux noirs descendaient très bas sur son front, presque au niveau de ses sourcils, dans une frange irrégulière qui semblait égalisée à la hache. Une barbe noire et fournie lui mangeait les joues, cachant le bas du visage, Jennifer reçut le choc de deux yeux perçants, fixes, presque hallucinés, et éprouva une sensation de malaise. Elle se força pourtant à lui tendre la main avec un sourire.

— Hello Gulgulab.

Gulgulab, ignorant la main tendue, fit un pas en avant. Jennifer ne voyait plus que les durs yeux au milieu de la masse noire des cheveux et de la barbe. Ses bras se détendirent comme des ressorts et deux mains noueuses se refermèrent autour du cou de la journaliste australienne.

Surprise, Jennifer Stanford recula jusqu'au mur derrière elle. Gênée par son sac d'appareils photos, elle mit quelques secondes à réagir. Affolée, stupéfaite, la respiration déjà coupée, des larmes plein les yeux, elle chercha du regard Elias Mavros. Le journaliste grec avait disparu ! S'esquivant par la porte de la rue, vraisemblablement. Elle se trouvait seule avec ce barbu aux yeux fous, accroché à elle comme un bouledogue.

Le premier moment de panique passé, elle se mit à lutter automatiquement sans chercher à comprendre la raison de cette incompréhensible agression ! Déjà, son cerveau, mal irrigué, fonctionnait au ralenti.

Elle envoya un violent coup de pied à son agresseur qui ne sembla même pas s'en apercevoir. Désespérément, elle tenta, sans y parvenir, de défaire l'étreinte des doigts plantés dans sa gorge. En dépit de sa petite taille, Gulgulab avait une force étonnante. Leurs regards se croisèrent et à la lueur de l'ampoule jaunâtre, Jennifer lut dans celui de l'Afghan la volonté farouche, presque joyeuse, de la tuer. La panique la submergea et elle cria :

— Elias ! Elias !

Adossée au mur, elle faiblissait. Gulgulab le sentit et lui fit un croc-en-jambe brutal. Elle s'effondra sur le sol et il l'accompagna dans sa chute. D'un ultime effort, elle parvint quand même à arracher de son cou la main gauche du barbu et put aspirer une goulée d'air, hurlant en même temps, sans grand espoir. Rapide comme un singe, Gulgulab lâcha prise, d'un coup. Sans lui laisser le temps de se relever, il la saisit de la main gauche par les cheveux et, les doigts de sa main droite crochés dans sa nuque, il la propulsa en avant, d'un élan brutal, lui enfonçant le visage dans un sac de semoule posé sur le sol.

Prise par surprise, Jennifer sentit la fine poudre entrer dans ses narines et sa bouche ouverte, pour descendre jusqu'à ses poumons, l'asphyxiant.

Elle eut un brusque sursaut et sentit cette fois qu'elle allait mourir. Un poids énorme lui écrasa les épaules. Gulgulab, à cheval sur son dos, pesait sur sa tête de ses deux mains, la lui enfonçant encore plus dans la semoule.

Ses poumons ne contenaient presque plus d'air. Ses doigts accrochèrent la jute du sac, sans parvenir à prendre un point d'appui. Elle envoya ses bras en arrière, mais dans sa position, elle n'avait aucune force. La semoule lui piquait les yeux, l'étouffait. Elle voulut crier mais n'émit qu'un faible gémissement.

Un voile noir passa devant ses yeux, une vague de désespoir la submergea. Pourquoi, mais pourquoi ? Impitoyablement, Gulgulab maintenait sa pression. Jennifer sentait son souffle dans son cou, régulier comme celui d'un enfant. Il était en train de la tuer comme il aurait noyé un chat.

***

Elias Mavros achevait sa cigarette en contemplant les évolutions gracieuses de deux pigeons enfermés dans leur cage dans le souk aux oiseaux, un bon sourire aux lèvres. Le marchand, devant son intérêt, s'accrocha à lui.

— Deux mille afghanis, offrit-il, ou dix dollars, ajouta-t-il à voix basse.

De sa voix de bronze, Elias Mavros lui lança, l'œil rigolard, avant de s'éloigner :

— *Nafai*[(8)], je n'ai pas d'argent pour acheter des oiseaux. Il faut d'abord que je me nourrisse.

Le marchand raccrocha tristement sa cage et Elias Mavros disparut aussitôt dans l'étroit passage donnant dans la ruelle. Un quart d'heure s'était écoulé. Cela suffisait amplement pour Gulgulab qui était un rapide. Il frappa à la même porte sans obtenir de réponse. Brutalement inquiet, il insista, sans plus de succès.

Y avait-il eu un problème ?

***

Gulgulab se redressa, quand même un peu essoufflé. Jennifer Stanford lui avait donné plus de mal que prévu. Maintenant, la jeune femme gisait comme un pantin disloqué, la tête enfoncée dans la semoule. L'Afghan alluma une cigarette de haschich prise dans sa chemise et en tira quelques bouffées avant d'attaquer la seconde partie de son travail. Des cadavres, il en avait vu des centaines et contribué à en créer quelques bonnes dizaines. La mort ne l'effrayait pas. C'était dans son esprit fruste quelque chose d'abstrait. Il ne possédait ni sensibilité ni sentiment pour autrui.

Il jeta son mégot, traîna le corps au milieu de la pièce et commença à le déshabiller. Comme il était encore chaud, ce fut facile. En moins de cinq minutes, Jennifer Stanford fut entièrement nue. Au fur et à mesure, Gulgulab entassait ses vêtements dans un coin, y compris les bottes. Sa victime était couchée sur le ventre, offrant la ligne pure de son dos terminée par une croupe pleine et des cuisses fuselées. Ce qui lui donna une idée. Il se débarrassa de son *charouar* et s'allongea sur le corps étendu. Frottant son bas-ventre contre les fesses encore souples de la femme qu'il venait d'assassiner. Son sexe se raidit très vite. Gulgulab n'avait pas beaucoup d'occasions de satisfaire ses instincts sexuels. Il y avait peu de putes à Kaboul et généralement, il leur faisait peur. Son physique à la fois comique et repoussant allié à la folie meurtrière qui dansait dans ses yeux perpétuellement hallucinés, le tout couronné par une saleté assez repoussante, n'en faisait pas le client idéal. Gulgulab, élevé dans un pauvre village de montagne, avait pris son premier bain à trente ans. L'odeur de sa peau ne différait guère de celle de sa *poustine*…

Quand il se sentit au maximum de sa raideur, il prit son sexe dans sa main droite, écarta de la gauche les globes charnus et se mit à farfouiller jusqu'à ce qu'il trouve une ouverture. Il s'y enfonça à grand-peine, grognant comme un verrat. Enfin son sexe disparut d'un coup dans la gaine encore tiède. Sensation exquise, comme il en rêvait après une bonne dose de haschich.

***

En sueur en dépit du froid, Elias Mavros cessa de tambouriner et donna un violent coup d'épaule dans la porte bleue. Il avait

l'impression d'être là depuis des heures. Le battant céda au premier coup et le journaliste grec fut catapulté dans la pièce par son élan.

Gulgulab, allongé sur le cadavre de Jennifer Stanford, savourait son viol quand la porte s'ouvrit brutalement.

En une fraction de seconde, il oublia son plaisir : son bras se détendit comme un cobra, attrapant sa Kalach posée contre le mur, une arme améliorée par ses soins avec une crosse sciée et un énorme chargeur orange de soixante-dix cartouches.

Sans s'arracher du cadavre qu'il violait, il la braqua d'une seule main sur la silhouette qui venait de surgir. Il reconnut Elias Mavros un centième de seconde avant que son index n'écrase la détente. Il émit un grognement furieux et rassuré ; son bras retomba, plaquant l'arme au sol ; appuyé dessus, il se remit à sodomiser la morte, essayant de prolonger son plaisir. L'âme en paix. De toute façon, sa victime n'éprouvait plus rien et lui, Gulgulab, avait bien droit de temps à autre à une petite douceur. Très vite, il sentit la sève monter de son ventre et éjacula avec un cri aigu, s'écrasant de tout son poids sur la croupe ronde.

***

En un clin d'œil, Elias Mavros photographia le cadavre allongé sur le sol, les fesses nues de Gulgulab et ses yeux de fou lorsqu'il braqua la Kalach sur lui. Tétanisé de dégoût, il regarda l'Afghan se relever et remonter son *charouar*. Réalisant qu'il avait rarement été aussi près de la mort. Gulgulab avait la détente rapide… Mais c'est la rage qui prit le dessus.

S'immobilisant devant le cadavre, il tapa du pied comme un enfant, explosant en invectives.

— Gulgulab, c'est dégueulasse ! Tu es un horrible salaud ! Je le dirai à Selim Khan.

Gulgulab acheva de se rajuster avec un grognement maussade. Elias Mavros s'adressait à lui en grec, ce qui n'avait d'ailleurs qu'une importance limitée : sourd-muet de naissance, Gulgulab ne communiquait que par gestes et lisait sur les lèvres le dari. Il voyait bien que son interlocuteur était furieux, mais il s'en moquait comme de sa première Kalach. N'obéissant qu'à son maître, Selim Khan, chef de guerre afghan de la tribu des Achakzay, dont la

férocité avait trouvé un digne écho chez le sourd-muet. Ce dernier se serait fait tuer pour lui et avait déjà risqué sa vie de multiples fois. Dans son univers, violer une morte, c'était comme piquer une cigarette de hasch à un copain…

Sans plus s'occuper du Grec, il déplia une grande toile par terre et commença à enrouler le cadavre dedans.

Elias Mavros continuait à marmonner des menaces. Il ramassa les vêtements de Jennifer, ses bottes et son sac d'appareils photo, puis ouvrit une porte donnant sur une autre pièce de la minuscule maison. Il y avait à peine plus de lumière. Une femme attendait, debout à côté d'une table, fumant calmement. Blonde, les cheveux courts, elle avait un beau visage dur aux traits réguliers et portait une combinaison une pièce en toile marron, et des rangers. Le journaliste lui tendit le paquet de vêtements.

— Habille-toi vite, Natalya, fit-il en russe. Si tu savais ce que ce porc de Gulgulab a fait !

— Quoi donc ? demanda la femme, descendant la fermeture Éclair de sa combinaison.

Dessous, elle ne portait qu'un slip et un soutien-gorge. Ses épaules étaient extraordinairement larges, son ventre plat, sa poitrine ferme et haute et ses cuisses aussi musclées que celles d'une danseuse. Elias Mavros la balaya d'un regard distrait. Il avait fait depuis longtemps une croix sur les joies de la chair.

— Il l'a violée, après ! lança-t-il.

La femme en train de passer les vêtements de la morte haussa les épaules, dégoûtée.

— *Nekulturni* ![9] laissa-t-elle tomber.

Elias Mavros faisait les cent pas, furieux, bouleversé par cet accroc à son programme. C'était un homme d'ordre et de devoir, aussi ne s'était-il jamais accoutumé à la sauvagerie de l'Afghanistan. Tandis que Natalya achevait sa métamorphose, il tira un passeport australien de sa poche, et le compara avec celui de Jennifer Stanford.

Ils étaient identiques à un détail près. Celui qu'il tenait affichait la photo de la nouvelle Jennifer Stanford. Un faux, merveilleusement imité et pratiquement indécelable… Une fois de

plus, le Directorate des Opérations techniques du KGB avait bien travaillé.

Natalya avait fini de s'habiller. Elle fixa Elias avec un peu d'inquiétude.

— Tu es certain que personne ici n'a déjà rencontré l'autre ?

— Personne, trancha péremptoirement Elias Mavros. Tu penses que nous avons vérifié. Tu es prête ?

— Oui. Presque.

Elle se pencha et prit dans un sac de toile un gros Nikon avec un téléobjectif énorme, un 200 mm, et le glissa dans le sac-photo de la morte avec ses autres appareils.

Elias Mavros regarda nerveusement sa montre.

— Allons-y.

Ils repassèrent dans l'autre pièce. Accroupi sur ses talons, Gulgulab fumait une cigarette de hachisch, le cadavre enroulé dans la toile à côté de lui, la Kalach au gros chargeur orange à portée de main. Elias Mavros jeta un regard furieux dans sa direction et pointa un index menaçant.

— Tu entendras parler de moi !

Le sourd-muet lui adressa un sourire béat. Il avait joint l'agréable à l'utile et son maître ne lui tiendrait pas rigueur d'une si petite incartade.

***

Elias Mavros et la fausse Jennifer Stanford reprirent le chemin de la mosquée Pule Kheshti. Khaled, dès qu'il les vit, se hâta d'ouvrir les portières de son taxi où ils prirent place. Le journaliste se pencha vers lui.

— On va à l'*Intercontinental*.

— *Baleh, baleh*[(10)] fit l'Afghan.

Khaled traversa la Kabul River, tourna autour du rond-point de la place du Pachtoukistan et fila vers l'ouest. Sans émotion. Il devinait ce qui s'était passé. Mais en dix ans, l'Afghanistan avait connu un million de morts. Celle-là était, de plus, une étrangère. De toute façon, il avait depuis longtemps choisi son camp. Si les autres gagnaient, on lui couperait la gorge après lui avoir enfoncé des épines dans les yeux, lentement pour qu'il souffre bien. C'était le

châtiment que les moudjahidin réservaient aux traîtres, à ceux qui s'étaient rangés du côté des *Chouravis*[11] haïs. En attendant, il nourrissait sa famille.

Ils passèrent devant le *Kabul Hotel* et le ministère de l'Intérieur. L'*Intercontinental* se trouvait sur une des collines séparant le centre de Kaboul des quartiers est. Seul véritable hôtel de la capitale, occupé uniquement par des journalistes. Une automitrailleuse était embossée à l'entrée du chemin goudronné menant à l'hôtel. Une chicane forçait à ralentir. Khaled était connu et passa sans problème.

Le portier de l'*Intercontinental* se précipita, énorme poussah à la moustache impressionnante, dans une tenue d'amiral ornée de dizaines de badges.

Il s'inclina profondément devant Jennifer Stanford.

— *Welcome, miss, welcome !*

Dans le hall, baguenaudaient une dizaine de journalistes, un paquet de barbouzes et de « guides » du ministère des Affaires étrangères. Au milieu d'eux, pérorait un personnage au nez fort, sanglé dans un imper mastic, le visage déjà empâté : le propre frère du président Najibullah ! Relégué, en raison de ses neurones déficients, à la fonction modeste de guide de presse. Son œil s'alluma en voyant la jeune femme. Il avait un faible pour les étrangères, hélas peu nombreuses. Elias Mavros marcha vers lui et l'étreignit, tandis que la jeune femme s'arrêtait à la réception.

— J'ai réservé par télex, dit-elle. Miss Stanford.

L'employé vérifia et lui tendit une carte à remplir.

— Votre passeport, *please*. C'est 90 dollars la chambre, payables en dollars, précisa-t-il. Vous restez combien de jours ?

— J'ai un visa d'un mois.

— Voilà, 326.

Elias Mavros, débarrassé du frère du président, se hâtait vers le *Bamyan Bar*, où se pressaient d'autres journalistes. Il fut accueilli par des rires.

— Alors ! Tu reviens de Jalalabad ?

C'était le gag. Tous les jours, il affirmait que la route de Jalalabad avait été rouverte, comme le prétendait la propagande

gouvernementale et qu'on allait y emmener un convoi de journalistes. Le dernier n'avait pas dépassé vingt kilomètres, stoppé par une escarmouche… Il se redressa fièrement et lança :

— Nous avons presque gagné ! Il y a encore eu des ralliements.

Ne faisant aucun mystère de ses opinions, il réjouissait ses confrères qui respectaient le courage de cet homme âgé, blessé quelques mois plus tôt par un éclat de roquette sur un char de l'armée régulière. Au moins, il allait au bout de ses convictions.

La discussion s'enflamma, entre partisans des moudjahidin et tenants du régime de Kaboul. Elias Mavros, tassé sur son tabouret, demeurait muet, arborant un sourire malicieux. Au bout d'un moment il les interrompit :

— Si vous m'offrez un cognac, je vous apprends quelque chose.

— Quoi ? fit le chœur.

Un journaliste de la BBC fit signe au barman qui apporta une bouteille de Gaston de Lagrange. Elias Mavros remplit lentement son verre ballon du liquide ambré et dit d'un ton chargé de mystère :

— J'ai ramené dans mon taxi une fille superbe, une Australienne ! Et elle est toute seule.

— Où est-elle ? demanda un cameraman de la TV française, connu comme dragueur impénitent, en grande conversation avec une bouteille de Johnny Walker.

Elias Mavros tourna la tête vers la porte et dit théâtralement :

— Ici !

Toutes les têtes pivotèrent vers l'entrée du bar où s'encadrait la silhouette de Jennifer Stanford. Elle avait troqué sa tenue de voyage pour une robe de lainage noir ultra-courte et des bottes à talons. Un sourire amusé éclairait son visage régulier. Un ange passa, bourré de mauvaises pensées.

Le cameraman glissa de son tabouret et vint serrer la main de la nouvelle venue.

— Jacques Morgaine, la Cinq. Qu'est-ce que vous buvez ?

— Jennifer Stanford, de Melbourne. Un Cointreau, s'il y en a.

— Bienvenue !

Jennifer Stanford s'installa au bar devant son Cointreau servi aussitôt sur un lit de glace.

Elias Mavros ramassa son petit sac de toile et salua à la ronde. Dehors, il faisait un froid vif comme toujours dès la tombée de la nuit. Il marcha jusqu'à la station de taxis, un peu en contrebas de l'hôtel. Une rafale d'arme légère claqua dans le lointain, mais cela ne troubla pas sa sérénité. Il était heureux, après une longue vie de militant, de rendre un dernier service à sa patrie d'adoption, l'Union Soviétique. Ensuite, si tout se déroulait favorablement, il se retirerait en Grèce pour cultiver sa vigne. À soixante-huit ans, il était temps.

Khaled, toujours aussi morose, se précipita pour lui ouvrir la portière. Une fois installé, Elias Mavros lui lança en russe :

— Il faudra voir ce porc de Gulgulab, t'assurer que tout est bien verrouillé.

Il n'avait qu'une confiance modérée dans les Afghans. Le chauffeur opina de la tête.

— *Baleh ! Baleh !*

Elias Mavros se renversa sur la banquette. Dure journée. Et ce n'était que le début. Beaucoup de choses reposaient sur ses vieilles épaules. Il se dit que pour une fois, il allait faire une folie et acheter un peu de caviar dans Chicken Street. Toutes les épiceries regorgeaient de Sevruga passé en fraude d'Union Soviétique et vendu à des prix défiant toute concurrence. Moins cher que les oranges de Herat ! Il le méritait bien.

CHAPITRE II

— Deux messieurs demandent Son Altesse Sérénissime, annonça Elko Krisantem, très digne dans sa veste blanche de maître d'hôtel.

Malko prit les cartes de visite sur le plateau d'argent présenté respectueusement par l'ancien tueur à gages d'Istambul. Légèrement voûté, sec comme un sarment de vigne, Elko n'attendait qu'une occasion pour reprendre du service. Il lut les deux noms : Earl Prager, Second conseiller à l'ambassade des États-Unis à Vienne, Burt Miller, Deputy Director[12], Middle East Division, Central Intelligence Agency, Langley, Virginia.

— Faites-les entrer dans la bibliothèque, dit Malko. J'arrive.

Il était dans son bureau en train d'examiner les factures de l'hiver pour le château de Liezen. Un gouffre ! Presque tous les jours, il y avait un nouveau problème : un chauffe-eau, un radiateur, un morceau de toit, une canalisation abîmée par le gel, sans parler des peintures qui s'écaillaient dans les couloirs, des rideaux, de la moquette râpée dans certaines pièces… Heureusement que la CIA était là pour financer les réparations. Au risque de sa vie à lui.

La porte du bureau s'ouvrit soudain sur Alexandra. La pulpeuse fiancée de Malko portait une tenue de ski à damner un saint. Une combinaison de Lastex blanc moulante comme une seconde peau, qui semblait peinte sur elle. Des cuissardes en agneau glacé à très hauts talons accentuant encore le côté sulfureux de l'ensemble. Elle jeta sa chapka de vison blanc sur un canapé, ébouriffa ses cheveux blonds et vint amoureusement se coller à Malko.

— J'arrive à l'instant ! fit-elle. À qui est la Mercedes dans la cour ?

— Devine ! fit Malko, une main passée autour de sa taille, l'autre effleurant la croupe fabuleuse qui le faisait fantasmer depuis tant

d'années. Il y avait trois jours qu'Alexandra était partie skier à Saint-Anton et il avait une furieuse envie de lui faire l'amour. Elle le repoussa presque.

— Encore tes *spooks*[13] !

— Mes *spooks* nous aident bien, remarqua Malko. Sans eux, je n'aurais jamais pu t'offrir le vison de tes rêves à Noël. D'ailleurs, ils m'attendent, il faut que j'aille les retrouver.

Elle lui jeta un long regard et soupira.

— Moi qui pensais que tu allais te jeter sur moi ! À Saint-Anton, il y avait un type qui m'a dit qu'il se masturbait tous les soirs en pensant à moi. C'est mignon, non ?

— Adorable, ricana Malko. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Je t'attends dans la bibliothèque.

— Impossible, ils y sont.

Alexandra lui jeta un regard furibond.

— Je déteste que tu tiennes tes réunions d'affaires dans cette pièce. Il n'y en a pas assez dans ce foutu château… ?

Depuis toujours, la bibliothèque avait abrité leurs débordements. L'hiver, ils s'y enfermaient et faisaient l'amour en face de la grande cheminée. Malko la calma d'un sourire.

— Eh bien, attends-moi dans la chambre. Et mets un film si tu t'ennuies.

Elle lui tourna le dos avec un haussement d'épaules et il suivit des yeux sa silhouette somptueuse tandis qu'elle arpentait le long couloir d'une démarche exaspérée, balançant quand même ses hanches en amphore.

Il comprenait et partageait sa frustration.

Jamais elle ne l'avait eu à elle complètement. Au début sa vie d'aventures l'avait excitée, maintenant, elle aspirait à une existence normale. À ne pas se dire, lorsque le téléphone sonnait, que la mort était au bout du fil.

***

Earl Prager et Burt Miller se ressemblaient comme deux énarques. Le cheveu lisse et court, les yeux vaguement gris, quelques kilos en trop, l'air convenable et concentré, des attaché-cases noirs et des chaussures énormes. Ils se levèrent de leur

canapé avec un ensemble touchant quand Malko pénétra dans la bibliothèque.

— Ravi de vous revoir ! lança Earl Prager, le nouveau chef de station de la Company à Vienne. Je vous présente mon ami Burt Miller qui opérait à Islamabad et Peshawar. Maintenant, il pond des notes que personne ne lit à Langley…

Burt Miller rit poliment. Malko s'assit devant une table basse achetée chez Romeo lors d'un passage à Paris ; un magnifique aigle en bronze ciselé supportait une dalle de verre.

— Que désirez-vous boire ? Un Dom Pérignon ? Un Johnny Walker carte noire ?

— Café, firent-ils d'une seule voix.

Malko répercuta l'ordre à Elko Krisantem, debout derrière lui. Un peu intrigué. Il était prévenu de la visite des deux agents de la CIA, mais c'était extrêmement rare qu'ils se déplacent jusqu'à Liezen. Il fallait vraiment des circonstances exceptionnelles.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il à Earl Prager.

L'Américain commença par allumer une cigarette. Il semblait mal à l'aise et ce n'était pas de bon augure. Il se lança enfin :

— Malko, fit-il, on a un « assignment »[(14)] pour vous. Mais il y a un pourcentage de risque élevé…

Malko en resta le souffle coupé. D'habitude, on lui présentait ses missions comme d'agréables promenades à peine plus risquées que la visite d'un jardin d'enfants. Pour que la CIA dévoile ses batteries, il en fallait…

— Vous voulez m'envoyer en enfer ?

Burt Miller grimaça un sourire…

— Non, non, Mr Linge, juste en Afghanistan… Son coéquipier lui jeta un regard furibond comme s'il avait trahi un secret et lui coupa vivement la parole.

— Laissez-moi vous raconter l'histoire, vous jugerez ensuite.

Elko Krisantem revint avec son plateau. Il versa les cafés avec soin, offrit le sucrier et repartit avec un regard suppliant à Malko : il grillait de reprendre du service. À peine fut-il sorti qu'Earl Prager enchaîna :

— Avez-vous jamais entendu parler d'un certain Selim Khan ?

— Jamais, fit Malko. J'aurais dû ?

L'Américain esquissa un sourire.

— Non. Sa renommée n'a pas dépassé la région de Jalalabad en Afghanistan. C'est un des chefs de la tribu des Achakzay et évidemment un chef de guerre. Il est à la tête d'environ dix mille hommes, ce qui est considérable. Dès que les Soviétiques sont entrés en Afghanistan, en 1979, il a commencé à se battre contre eux, avec beaucoup de courage d'ailleurs, attaquant les chars à la roquette, tout seul.

— À cette époque, interrompit Burt Miller, j'étais chef de station à Islamabad et j'assurais à travers l'ISI[(15)] les contacts avec la résistance afghane. Je me suis rendu plusieurs fois clandestinement en Afghanistan et j'y ai rencontré Selim Khan. Un sacré type. Tête brûlée, généreux, marchant à la vodka, capable d'affronter n'importe qui.

— *A real tough guy*[(16)], commenta Earl Prager. Bref, Burt était le « traitant » de Selim Khan. Hélas, celui-ci vomissait les Pakistanais en général et les intégristes islamiques en particulier.

— Qu'est-ce que cela vient faire là-dedans ? interrogea Malko.

— Beaucoup, répliqua Prager. Nous n'avons jamais livré d'armes directement à la résistance afghane. Nous nous contentions de donner de l'argent ou du matériel aux Services spéciaux pakistanais qui les répartissaient ensuite.

— Une belle connerie, commenta sobrement Burt Miller en rajoutant du sucre dans sa tasse.

— Pourquoi ? demanda perfidement Malko.

Burt Miller fit glisser son morceau de sucre dans son café d'un mouvement presque voluptueux, avant de répondre.

— Parce que ces salopards de Pakistanais ont favorisé les extrémistes islamiques, type Gulbuddin, au détriment des gens modérés comme Selim Khan…

— Modérés et pro-occidentaux, appuya Earl Prager.

Leur numéro était très au point. Pour que Burt Miller soit venu tout exprès de Langley, il fallait que la CIA attache une sacrée importance à ce qu'on allait lui demander. Il calcula mentalement le montant de la pile de factures sur son bureau, doubla la somme, y

ajouta le prix d'une commode Boulle, joyau des collections privées de Claude Dalle et eut une idée de ses futurs honoraires s'il acceptait cette mission difficile.

— Continuez votre belle histoire.

Il poussa une boîte de chocolats Boissier pour Burt Miller qui se lança :

— Ces enfoirés de « Paks » ont truqué le jeu, fit-il. Poussés par les Saoudiens qui crachaient aussi au bassinet. Leur but était de marginaliser les résistants modérés. Selim Khan par exemple. Ils l'ont étranglé en refusant de lui fournir des munitions et des armes. Je l'ai rencontré clandestinement plusieurs fois près de Jalalabad. Il était fou furieux. Ses hommes se faisaient tuer par les Popovs parce qu'ils n'avaient plus de cartouches pour leurs Kalachs… J'ai tiré toutes les sonnettes, à Langley et à Islamabad. En vain. Personne ne voulait court-circuiter les Pakistanais. Zia[17] foutait la frousse à Washington, en menaçant d'arrêter toute l'aide aux moudjahidin si on l'emmerdait. Et pendant ce temps-là, il armait avec nos dollars des gens qui nous haïssent : les intégristes.

— Il faut préciser que celui qui en a reçu la plus grande part, Gulbuddin Hekmatyar, a juré de transformer l'ambassade américaine en mosquée s'il prenait Kaboul, précisa Burt Miller. À côté de ces types, Khomeiny est un tiède…

Ce conte oriental commençait à fatiguer Malko qui rêvait à la croupe d'Alexandra.

— Venez-en au but de votre visite, dit-il.

— En 1985, Selim Khan, la mort dans l'âme, s'est rallié au gouvernement communiste de Kaboul avec ses hommes, conclut d'un ton lugubre Earl Prager. Pas fou, le président Najibullah l'a armé aussitôt jusqu'aux dents. Et du coup, Selim Khan s'est mis à défendre Jalalabad contre ses anciens alliés, les intégristes, aux côtés des troupes gouvernementales !

— Ce retournement n'a rien d'étonnant, remarqua Malko, les tribus pachtouns se sont toujours vendues au plus offrant.

— Non, Selim Khan est un vrai patriote. Il avait été un des premiers à prendre les armes contre les Soviétiques. Seulement, s'il n'avait pas changé de camp, sa tribu aurait été décimée par les

intégristes. Évidemment il leur voue une haine farouche, ce qui fait bien l'affaire du gouvernement de Kaboul.

— C'est fâcheux, reconnut Malko, mais ce n'est pas la fin du monde. Je ne vois toujours pas en quoi je peux vous aider.

Earl Prager et Burt Miller échangèrent un regard anxieux. C'était le moment de l'estocade. Burt Miller se lança.

— Mr Linge, je me trouvais au Pakistan il y a quinze jours pour un voyage éclair. Un de mes anciens contacts m'avait réclamé. Il avait un message pour moi. De la part de Selim Khan.

— Où est-il ? demanda Malko.

— Pour le moment à Kaboul.

— Et que voulait-il ?

— Me voir. Moi ou quelqu'un qui vienne de ma part.

— Pourquoi ? Il veut à nouveau changer de camp ?

Earl Prager sourit devant cette finesse d'analyse…

— Tout juste, reconnut-il. Il a même posé ses conditions.

Malko était perplexe devant ce Pachtoun qui manipulait la Centrale américaine du renseignement.

— C'est si important ? demanda-t-il à nouveau.

Cette fois, les deux Américains opinèrent de la tête ensemble.

— Oui, fit Prager. Je vais vous expliquer pourquoi. Depuis des semaines, il se déroule de violents combats à Jalalabad, entre gouvernementaux et moudjahidin. Les gens de Gulbuddin veulent absolument prendre la ville tout seuls pour y établir leur gouvernement provisoire. S'ils y parvenaient, cela créerait un mouvement en faveur des fondamentalistes qui seraient difficiles à renverser par la suite.

— Et alors, bonjour la *Charia* avec les mains des voleurs coupées, la lapidation des femmes adultères et la suite, commenta Burt Miller.

Earl Prager continua, ignorant son interruption.

— Les modérés pourraient également arriver à prendre Jalalabad si Gulbuddin les aidait, mais il refuse. C'est là que Selim Khan intervient. Si ses combattants se rangeaient du côté des moudjahidin modérés, ils pourraient ensemble prendre Jalalabad, sans les intégristes.

Malko suivait tout cela avec une certaine ironie.

— Pendant des années, vous avez donné des armes à des gens qui vous haïssent. Comme Gulbuddin, remarqua-t-il. Qu'est-ce qui vous prend ?

Earl Prager baissa les yeux, humblement.

— Les conseillers du nouveau président Bush ont pris conscience de la connerie de leurs prédécesseurs, avoua-t-il. Ils font l'impossible pour renverser la vapeur. Les affaires d'Iran les ont échaudés. Ils ne veulent pas d'un Khomeiny bis à Kaboul. Toute la politique envers l'Afghanistan a été réévaluée. En vue d'éviter une victoire des fondamentalistes. Nous jouons sur deux options. Soit un statu quo avec un gouvernement « neutraliste » à Kaboul et, éventuellement, le retour du roi, soit la victoire des moudjahidin modérés. Si ces derniers parvenaient à s'emparer d'une ville et à y établir un gouvernement provisoire, nous aurions franchi une étape décisive. Les fondamentalistes seraient hors de jeu.

« Voilà pourquoi le ralliement de Selim Khan est une priorité absolue. J'ai un *executive order* signé du Président lui-même.

— Si je comprends bien, dit Malko, il faut se rendre à Kaboul pour prendre un accord avec Selim Khan afin qu'il retourne sa *poustine* une fois de plus.

— C'est à peu près cela.

Le regard doré de Malko se posa sur ses interlocuteurs, candide.

— Cela me paraît du ressort direct de Mr Miller, ici présent, dit-il. Il connaît l'Afghanistan et Selim Khan qui l'aime bien. Pourquoi venir me chercher, moi ?

Earl Prager avala difficilement sa salive devant tant de mauvaise foi.

— Selim Khan se trouve à Kaboul, souligna-t-il. C'est-à-dire au cœur de la zone contrôlée par le gouvernement communiste du président Najibullah. Le Khad, les services spéciaux afghans, ont repéré Burt depuis longtemps. Même s'il parvenait à entrer dans Kaboul, ce serait du suicide.

« Quant à notre offre, elle est claire, nous sommes prêts à lui garantir un ravitaillement en armes et munitions, en passant s'il le faut sur la tête des Pakistanais, ainsi que la somme de cinq millions

de dollars qu'il a réclamée et le paiement des soldes de vingt mille hommes.

— Vous m'avez dit qu'il en avait dix mille.

— Les comptables de Langley l'ignorent, expliqua Earl Prager et il faut le motiver.

Malko le regarda, plutôt agacé.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Est-ce que ça ne serait pas un suicide pour moi de me rendre à Kaboul, capitale d'un pays communiste, à deux pas de l'URSS ? Vous m'avez déjà envoyé à Cuba d'où je suis ressorti de justesse. Vous voulez vraiment vous débarrasser de moi ?

Un geste indigné balaya cette hypothèse farfelue et blessante. Earl Prager enchaîna vivement :

— Pas du tout, mais nous avons trouvé un moyen de vous envoyer à Kaboul…

— Avec les chars pakistanais ?

— Non. Nous avons intercepté depuis quelque temps des messages du ministère des Affaires étrangères de Kaboul à ses différentes ambassades, leur ordonnant d'accorder des visas aux journalistes afin de modifier à l'extérieur l'image exécrable du régime. Vienne est inclus dans la distribution. Il y a déjà un certain nombre de journalistes à Kaboul et cela se passe bien pour eux. Je crois me souvenir que vous êtes liés avec les gens du *Kurier* ?

— Oui.

Maintenant, il voyait où ils voulaient en venir.

— Eh bien, continua d'un ton léger l'Américain, si le *Kurier* demande une accréditation pour vous, vous aurez un visa.

— Sous mon nom ?

— Pas forcément.

— Vous êtes fou à lier.

— Non, non, assura le chef de station, j'ai bien étudié le problème. Les fonctionnaires de l'ambassade d'Afghanistan à Vienne n'ont pas les moyens de vérifier qui vous êtes. On va vous fabriquer une identité. Si le *Kurier* vous délivre un accréditif à ce nom, vous aurez un visa. Journaliste free-lance, par exemple…

— Et si je n'ai pas de visa ?

— Dans ce cas, nous vous acheminerons sur Kaboul à partir du Pakistan, à travers les lignes gouvernementales. Mais c'est beaucoup plus dangereux…

Devant l'expression de Malko, l'Américain crut bon d'ajouter :

— Nous ne sommes pas irresponsables et il y a une police d'assurance. Au cours des derniers mois, les moudjahidin ont fait un certain nombre de prisonniers soviétiques. Environ trois cents. Parmi ceux-ci, plusieurs officiers du GRU. Nous nous sommes débrouillés avec les Résistances pour les contrôler. Et pour le faire savoir aux Popovs. Donc, s'il y avait un incident, nous avons des biscuits pour un échange.

— Merci, dit Malko, mais cela me paraît comporter des risques énormes pour peu de chose. Comment arrive-t-on à Kaboul en ce moment ?

— Par avion, à partir de New Delhi. Trois vols par semaine. Pour Delhi vous avez Air France tous les jours.

Un long silence suivit. Les deux Américains guettaient anxieusement la réaction de Malko. Ce dernier leur adressa un sourire teinté d'ironie.

— Je suppose que vous m'offrez un pont d'or.

Earl Prager eut un geste offusqué.

— Je vous ai dit que c'était un *executive order* du Président. Donc, hors budget. À condition que vous soyez raisonnable, bien sûr…

— Ma peau vaut très cher, fit Malko. Mais ne vendons pas celle de l'ours. Je vous ferai une offre quand j'aurai mon visa.

Il n'avait qu'une hâte : retrouver Alexandra.

***

Il la découvrit dans leur grande chambre, son corps se reflétant au plafond revêtu d'une mosaïque de miroirs biseautés spécialement créée par Claude Dalle. Plongée dans la contemplation d'un film érotique particulièrement gratiné, sirotant du Cointreau sur de la glace pilée, toujours vêtue de sa combinaison de ski. Il s'allongea auprès d'elle et la prit dans ses bras. Aussitôt, elle ondula contre lui, sans perdre de vue l'écran du Samsung où l'homme doté

d'une verge gigantesque était en train d'embrocher frénétiquement une adolescente. Visiblement cela ne la laissait pas indifférente.

Malko se déshabilla et vint se coller à elle. Sous le lastex, il sentait les pointes de ses seins érigées, dures comme de l'ivoire. Il lui caressa les reins suivant la courbe de ses fesses et Alexandra se cambra comme une chatte heureuse. Avec cette combinaison, elle était encore plus belle que nue. Presque distraitement elle le caressait, sans quitter l'écran des yeux. Puis, elle se retourna sur le côté et il serra aussitôt son membre tendu contre la croupe callipyge.

Alexandra murmura :

— J'aimerais que tu me sodomises.

— Enlève ça, fit-il, fou d'excitation.

— Enlève-le, toi.

Il suivit la fermeture Éclair, remontant le long de la poitrine, arriva au cou et sentit sous ses doigts un petit cadenas, qu'il secoua. Alexandra eut un rire ironique.

Il la retourna, ivre de frustration et s'aperçut qu'elle s'était verrouillée comme une valise Hermès. Avec un minuscule cadenas doré.

— Je n'aime pas attendre ! fit-elle. Surtout quand tu ne m'as pas baisée depuis plusieurs jours.

Furieux, il tira sur le cadenas. En vain. Comme pour le narguer, Alexandra se frottait à lui, s'offrant sans vergogne, lui proposant de le faire jouir dans sa bouche…

Il n'y tint plus.

D'un bond, il quitta le lit et fouilla dans sa penderie d'où il sortit un long poignard commando à la lame acérée. Il revint vers Alexandra qui poussa un cri effrayé.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Sans lui répondre, il la retourna sur le ventre et posa la pointe sur le lastex tendu entre les deux globes.

— Ne bouge pas, intima-t-il. Sinon, je risque de te faire très mal.

Alexandra se figea. Avec précaution, il enfonça dans la couture la pointe de la lame et tira vers le bas. Le lastex s'ouvrit en deux avec un crissement joyeux, libérant les fesses magnifiques de la

comtesse Alexandra… Malko continua très loin entre les jambes, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri lorsque l'acier effleura son sexe.

C'était assez. Il jeta le poignard et s'agenouilla derrière elle, l'attirant par les hanches.

Quand son membre raidi frôla l'ouverture de ses reins, Alexandra eut un frémissement de tout son corps. Maintenant, c'est elle qui aurait voulu se débarrasser de sa fausse peau. Mais Malko n'en avait cure. Se promenant entre les reins, il descendit jusqu'au sexe inondé, y entra à peine et remonta à son premier objectif, l'envahissant d'un mouvement lent mais puissant, avalé soudain par l'étroite ouverture. Raidie, Alexandra poussa un cri, sous la douleur. C'était le moment le plus exquis.

Puis, de tout son poids, Malko se propulsa en elle, l'investissant aussi loin que le permettait la cambrure extraordinaire de sa croupe.

Alexandra feulait, frustrée de ne pouvoir se caresser en même temps comme à son habitude. Malko la prit longuement, savourant le plaisir de regarder son sexe s'enfoncer dans ses reins. Jusqu'à ce qu'il jouisse en elle avec un cri sauvage.

Beaucoup plus tard, elle roula sur le côté et remarqua d'une voix languissante :

— Ma combinaison est foutue, mais c'était très bon. J'ai toujours adoré me faire violer. Seulement, je n'ai pas joui.

— Ce sera ta punition, dit Malko.

Qui se rattraperait le soir même. Alexandra s'étira, heureuse quand même.

— Qu'est-ce qu'ils te voulaient ?

— M'expédier en Afghanistan.

Elle sauta comme une vipère.

— Tu as accepté ?

— Pas encore.

— Menteur ! Tu vas finir par te faire tuer.

Folle de rage, elle se dirigea vers la salle de bains, balançant ses fesses dénudées par le lastex ouvert. Malko se dit qu'elle avait peut-être raison, mais qu'on n'échappe pas à son destin.

CHAPITRE III

Encore incrédule, Malko s'arrêta sur le trottoir de l'ambassade d'Afghanistan pour examiner son visa. Un grand rectangle plein de caractères arabes appliqué sur son passeport, ou plutôt celui de Mathias Lauman, journaliste indépendant, envoyé spécial du *Kurier*. Sa délivrance n'avait pas pris plus de dix minutes. Un chargé d'affaires afghan mal rasé et affable avait réclamé à Malko deux cents shillings et signé le visa en lui souhaitant un bon séjour.

Miracle de la *Perestroïka*…

Alexandra allait lui faire une scène effroyable. Et le quitter pour la énième fois.

Malko remonta dans sa Rolls et prit le chemin de l'ambassade US. Profitant pleinement de l'odeur du cuir, du glissement silencieux de la grosse voiture et des regards admiratifs qu'il devinait dans la foule. S'il devait mourir, autant profiter jusqu'au bout des petites joies de la vie. Il savait bien qu'un jour sa chance le quitterait. Pour avoir été mêlé à beaucoup de violence, il n'ignorait pas à quel point c'est facile d'être tué.

En quelques mois, c'était la seconde fois qu'il allait se jeter dans la gueule du loup et, cette fois, dans un pays en pleine guerre civile à la réputation de sauvagerie bien établie. Une fois qu'il serait au fond de la sinistre prison de Poul-e-Charki, à côté de Kaboul, la CIA ne pourrait rien pour lui. Le Khad, les Services spéciaux afghans, avaient déjà liquidé dans des conditions horribles trente-cinq mille opposants.

Il gara sa Rolls non loin de l'ambassade et partit à pied. Il faisait à Vienne une douceur exceptionnelle pour la saison. Le soir même, il emmènerait Alexandra à une grande soirée dans un Schloss voisin et s'en délectait déjà.

***

— Superbe ! J'avais raison.

Earl Prager exultait devant le visa afghan de Malko. L'Américain, du coup, remit un morceau de sucre dans son café. Puis, contournant le bureau, il vint s'asseoir à côté de Malko pour lui dire sur le ton de la confidence :

— Cette affaire est *vraiment* importante. Si nous la réussissons, il y a une possibilité d'arriver à un compromis en Afghanistan et de mettre à l'écart les intégristes. Il faut que vous parveniez à verrouiller Selim Khan.

— Il semble demandeur, remarqua Malko. Une fois que j'aurai le contact cela ne devrait pas poser trop de problèmes…

— Bien sûr, renchérit l'Américain. Seulement, Selim Khan est un homme de tradition, d'honneur. Il a été mortifié que les Américains ne parviennent pas à faire plier les Pakistanais. Je dirais qu'il n'a plus confiance en nous. Votre rôle, c'est de restaurer cette confiance. D'abord il a fait savoir qu'il voulait une prime de « débauchage » de cinq millions de dollars. Il est persuadé qu'elle ne pourra pas lui être versée tout de suite, mais j'ai une bonne surprise pour lui. Je suis prêt à lui en donner la moitié à Kaboul. En espèces.

Malko lui jeta un regard sceptique.

— Vous n'allez pas me faire passer la frontière avec une somme pareille ?

— Non, non. Nous avons mis au point un système de compensation avec la station de Delhi. Le chef de station de là-bas vous expliquera comment.

— Et les armes ? D'où les sortirez-vous ? Je croyais que les Pakistanais freinaient.

— La mort de Zia a déjà changé beaucoup de choses. Nous avons obtenu de Benazir Bhutto qu'elle écarte de la direction de l'ISI les officiers les plus intégristes. Ceux qui les ont remplacés sont d'accord pour fournir du matériel et des munitions à Selim Khan.

— À l'arrivée à Kaboul, objecta Malko, je ne risque pas de contrôle ?

— Non, affirma Earl Prager. Nous avons étudié le problème. Il n'y a aucun recoupement des visas entre Kaboul et les ambassades. Ou

plutôt cela prend très longtemps. Tout est désorganisé. Si vous vous en tenez à votre rôle de journaliste, vous ne risquez strictement rien. De plus, cela vous donne la possibilité de rencontrer tout le monde sans éveiller de soupçons, y compris ceux de Selim Khan.

— On le voit facilement ?

— Beaucoup de journalistes l'ont déjà rencontré, affirma l'Américain. Il réside en ville et adore la publicité. Donc, de ce côté-là, tout ira bien.

— Comment va-t-il savoir qui je suis ?

— Il attend un contact, je vous l'ai dit. Il a exigé un non-Pakistanais. Par deux filières différentes, Burt s'est arrangé pour le prévenir. De toute façon, si vous lui dites venir de la part de Burt, il n'y aura pas de problème. En plus, j'ai balisé votre séjour à Kaboul.

— C'est-à-dire ?

— Quelqu'un se trouve déjà sur place, sous une couverture similaire à la vôtre. Jennifer Stanford.

Une Australienne, *stringer* à la Company. Entrez en contact avec elle, elle réside à l'*Intercontinental*. Elle aura assuré une liaison avec Selim Khan. Il a été prévenu de sa venue par Burt. De toute façon, elle allait à Kaboul renifler pour nous l'air ambiant. Son rôle est de vous appuyer dans votre mission, de vous servir d'éclaireur, et si le besoin s'en faisait sentir, d'effectuer une liaison avec Delhi. En plus, ajouta l'Américain avec un sourire teinté d'ironie, vous lui trouverez sûrement beaucoup d'intérêt : elle est superbe.

— Merci de cette consolation, fit Malko.

— Ce n'est pas tout, enchaîna Earl Prager. Nous avons pensé au pire. Que vous vous trouviez dans l'impossibilité de repartir officiellement de Kaboul. La Company entretient des contacts avec un groupe de moudjahidin royalistes, celui de Shah Rourk, qui tient des positions sur la route Kaboul-Jalalabad. Il a infiltré des gens à Kaboul même, renforçant un réseau déjà existant. La station de Delhi vous donnera leurs points de chute à Kaboul. À utiliser avec les précautions ordinaires : ce réseau peut être surveillé par le Khad, ou ne plus exister…

« Voilà. C'est à peu près tout. À votre arrivée à Delhi, vous serez pris en charge par Allen Inman, l'agent de la station de Delhi qui

gère ce dossier. Il viendra vous chercher à l'arrivée du vol Air France. Si vous ne le voyez pas, contactez immédiatement la station. Voici les numéros de sa ligne directe et de son domicile. Vous avez juste le temps de repartir à Liezen faire vos bagages. Vous quittez Vienne cet après-midi.

— Quoi ! fit Malko horrifié.

— Désolé, se défendit l'Américain. J'ai étudié le parcours. Vienne-Paris et ensuite le vol direct Air France sur New Delhi où vous arrivez vers six heures du matin. Cela vous laisse une journée avec le vol du lendemain pour Kaboul. Ensuite, il n'y a rien avant quatre jours… Et puis, l'aéroport de Kaboul peut fermer à n'importe quel moment.

— Pourquoi ?

— Les roquettes ou le mauvais temps. Kaboul est à 1 800 mètres. Ce départ rapide vous pose un vrai problème ?

— Oui, fit Malko, pensant à Alexandra.

Earl Prager eut un sourire contraint.

— Plus vite vous partirez, plus vite vous reviendrez. Par le même chemin, j'espère. Mais il faudra vous y prendre à l'avance. Dans le sens Kaboul-Delhi, les vols sont bourrés. Il faudra sûrement bakchicher à mort. Jennifer Stanford a pour instructions de faciliter votre exfiltration, en vous donnant son billet s'il le faut. Ensuite, de Delhi vous retrouverez Air France.

Il tendit à Malko une enveloppe marron rebondie.

— Voilà vingt mille dollars. Il n'y a aucun contrôle pour les journalistes. Je vais câbler à Langley que l'opération est en route.

Malko soupesa l'enveloppe. Comme toujours, les bureaucrates jouaient allégrement avec la vie des autres. Il faillit reposer le tout sur le bureau mais se ravisa : il avait besoin de la CIA pour l'entretien de son château, comme eux avaient besoin de lui. S'il refusait une mission de cette importance, il était grillé. Il ne devait pas manquer de chefs de mission plus jeunes que lui en train de piaffer au portillon, quitte à prendre des risques insensés.

C'était la vie.

***

En peignoir ivoire, maquillée, coiffée, Alexandra regardait Malko, des larmes dans ses beaux yeux, serrant entre ses doigts un verre ballon rempli de Cointreau et de glace pilée. Contrairement à ses craintes, elle ne l'avait pas accueilli avec une crise de fureur, mais avait simplement secoué la tête et dit d'une voix lasse :

— Je suis folle de rester avec toi ! Un jour, je me retrouverai veuve.

Il l'attira à lui, écarta les pans du peignoir, découvrant avec ravissement une guêpière d'un blanc éblouissant, d'où jaillissait le corps bronzé d'Alexandra. Les bas clairs montaient très haut sur les cuisses, presque à l'aine, bien tirés par les serpents blancs des jarretelles, les seins s'offraient sur le balconnet et une mousse blonde émergeait de la dentelle, en bas du ventre. Avec un sourire complice, elle posa son verre et se frotta doucement contre lui, l'excitant habilement, avec son efficacité habituelle. Quand il la toucha, il s'aperçut que le miel coulait d'elle comme de l'eau. Il était si tendu qu'il avait l'impression d'avoir une barre de fer sortant de son ventre. La respiration de la jeune femme s'était accélérée.

— Viens, murmura-t-elle. Viens me dire au revoir.

Elle fit glisser le peignoir de ses épaules. Malko, hâtivement libéré, la prit aux hanches et la fit pivoter. D'elle-même, elle s'agenouilla au bord du grand lit Tiffany acheté chez Romeo. Vraiment fait pour l'amour. Debout derrière elle, il la prit ainsi d'une seule poussée, s'enfonçant d'un coup avec un soupir de contentement. Puis, à deux mains, il lui souleva les hanches, la pénétrant encore un peu plus. Les mains à plat sur le drap, Alexandra se laissait faire, la croupe levée comme un animal. Sachant que c'était cette position qui excitait le plus son amant. Celui-ci se mit à la besogner le plus lentement possible, savourant chaque seconde.

Alexandra le laissa faire puis l'arrêta avec douceur.

— Attends, je veux te voir, dit-elle.

Elle bascula sur le dos, leva les jambes presque à angle droit, souleva le bassin et poussa un soupir d'aise lorsque Malko se laissa tomber sur elle de tout son poids, l'embrochant jusqu'à la garde.

Elle replia alors les jambes, et les bras en croix, s'offrit comme une proie consentante.

Le sexe qui la transperçait frottant contre elle lui procurait une sensation de plaisir aigu. Elle se mit à râler, les yeux révulsés, venant au-devant des coups de reins de Malko. Celui-ci replia encore plus ses jambes, de façon que le sexe offert soit presque à l'horizontale et se mit à la marteler dans un ultime galop. Le cœur cognant contre ses côtes.

Alexandra cria, de plus en plus vite et de plus en plus fort. Ce qui ouvrit ses vannes à lui. Il s'écroula, lâcha sa semence, les mains crispées sur les seins dressés aux pointes érigées.

— C'était formidable ! fit Alexandra un moment plus tard. Maintenant, pars vite. Je veux rester sur cette impression.

— Tu vas aller à ta soirée ?

— Oui, et je penserai à toi.

Il regarda une ultime fois ce corps admirable, l'embrassa tendrement sur la bouche gonflée par le plaisir et sortit de la pièce, la gorge nouée. Un jour, ce serait vraiment la dernière fois.

***

Malko errait dans le hall sinistre de l'aéroport de Delhi. Après un repas somptueux au Dom Pérignon et une nuit passée dans un siège couchette d'Air France confortable comme un lit. Il se sentait en pleine forme. Hélas, Allen Inman n'était pas à l'arrivée du vol… Malko avait décidé d'attendre un peu avant d'aller à l'hôtel *Centaur* tout près de l'aéroport. Il tomba en arrêt devant le panneau des départs.

Le vol pour Kaboul qui aurait dû partir la veille était toujours affiché avec la mention : delayed indefinitely[(18)]. Ça commençait bien !

Il s'approcha de l'Indienne endormie au bureau des informations.

— Que se passe-t-il avec le vol pour Kaboul ?

— *I don't know*, fit-elle. Allez voir les Afghans là-bas.

Elle désignait un groupe dépenaillé dans un coin du hall. Malko suivit son conseil. Un employé de l'Ariana discutait avec une

vingtaine de passagers furieux. Malko arriva à se frayer un chemin jusqu'à lui et demanda :

— Le vol d'hier pour Kaboul n'est pas parti. Pourquoi ?

— *Bad weather*[(19)], répliqua l'Afghan. Mais demain, il partira, c'est sûr. Déjà aujourd'hui le temps est meilleur à Kaboul.

Médiocrement rassuré, Malko décida de gagner le *Centaur*. Il allait héler un taxi quand un homme de petite taille au regard vif l'intercepta.

— Mathias Lauman ?

— Oui.

— Je suis Allen Inman. Désolé, ma voiture est tombée en panne. Allons prendre le breakfast au *Centaur*.

***

— Nous n'avons plus personne à Kaboul, expliqua Allen Inman, en train de touiller un café infâme.

À cette heure matinale, le hall circulaire du *Centaur* était quasiment vide et ils avaient la cafétéria pour eux seuls.

— Comment vais-je faire dans ce cas pour les deux millions et demi de dollars ? interrogea Malko.

— Vous irez au *money market*[(20)], expliqua l'Américain. C'est là que sont tous les changeurs. Demandez la boutique d'un certain Hammond Singh. Un Sikh. Son cousin travaille avec nous, ici à Delhi. Il a un réseau dans tout l'Afghanistan et nous rend beaucoup de services. Il a été prévenu et vous remettra l'argent. Il faut seulement l'avertir d'avance, à cause de l'importance de la somme.

— Il est sûr ?

— Oui. Les Sikhs ne font pas de politique là-bas. Et ils gagnent beaucoup d'argent avec nous.

Malko avait noté mentalement.

— Et ces résistants de Kaboul ? demanda-t-il. Ceux qui sont censés m'exfiltrer en cas de coup dur.

Un large sourire éclaira les traits plutôt maussades de l'Américain.

— Des gens formidables, dit-il. Surtout celle qui les dirige.

— C'est une femme ?

Plutôt étonnant dans un pays comme l'Afghanistan, paradis du *chadri* et où les épouses étaient portées sur le passeport de leur mari comme des enfants mineurs…

— Oui. Je sais que c'est rare. Mais elle est exceptionnelle. Voici sa photo. À utiliser comme signe de reconnaissance. Afin qu'elle soit certaine que vous venez bien de ma part.

Malko examina le document qu'il lui tendait. Une photo noir et blanc d'une hôtesse de l'air au pied d'un Tupolev 154. Une grande brune avec une natte et un superbe visage régulier, les pommettes hautes, une large bouche, de grands yeux sombres.

— Elle se nomme Bibi Gur, expliqua Allen Inman. Depuis l'entrée des Soviétiques en Afghanistan, en 1979, elle s'est lancée dans la résistance, a été arrêtée, torturée et enfin relâchée. Maintenant, elle joue un rôle important. Elle a organisé plusieurs attentats contre des Popovs, dans Kaboul même.

Malko empocha la photo.

— Comment vais-je la trouver ?

— Je vais vous envoyer ici, dans la matinée, celui qui s'occupe de ses liaisons. Ses contacts changent tout le temps et je n'ai pu le joindre aujourd'hui. Il s'appelle Sayed et aura le numéro de votre chambre. Et puis j'espère que vous viendrez me raconter votre voyage à votre retour.

— *Inch Allah*, dit Malko.

***

— Mister Lauman ?

Le téléphone marchait si mal au *Centaur* que Malko crut qu'on l'appelait du bout du monde.

— Oui.

— *I am Sayed. I am in the lobby*[(21)].

— J'arrive, dit Malko.

Il était onze heures et il avait eu largement le temps de récupérer. L'absence d'escale entre Paris et Delhi et les sièges couchettes d'Air France faisaient oublier les huit heures de vol.

Il trouva au pied de l'ascenseur un moustachu plutôt bien vêtu avec même une cravate, contrastant avec les personnages

moyenâgeux qu'il avait vus à l'aéroport, un peu plus tôt. Sayed lui serra la main à lui arracher les doigts.

— *Welcome, welcome.*

La cafétéria était toujours aussi déserte, à part deux ou trois rats qui jouaient espièglement sur les banquettes vides.

Sayed ne sembla même pas les remarquer, occupé à renverser la moitié du sucrier dans son café… Devant le regard étonné de Malko, il s'expliqua.

— Je suis resté plusieurs mois à Kaboul, en clandestin. Là-bas, il n'y a plus de sucre. Alors je me rattrape.

— Vous restez à Delhi ? demanda Malko.

— Oui, ils m'ont repéré. Le Khad a mis ma tête à prix. Mais maintenant que les *Chouravis* sont partis, le régime Najibullah va s'effondrer comme un château de cartes. Déjà, nous avons coupé toutes les routes, nous assiégeons les villes. Nos amis sont à moins de trente kilomètres de Kaboul. Quand le temps est clair, ils aperçoivent le minaret de la mosquée bleue.

Malko eut envie de lui dire que les Allemands aussi, pendant la guerre, avaient vu les dômes du Kremlin… L'autre continuait sur sa lancée.

— Bientôt, les moudjahidin vont prendre Kaboul. L'armée retournera ses armes contre le régime communiste. Nous tuerons tous les traîtres, tous ceux qui se sont vendus aux *Chouravis* et l'Afghanistan connaîtra enfin la paix.

Il s'interrompit pour avaler un peu de son sucre teinté de café.

Malko lui glissa un coup d'œil amusé. Il se méfiait toujours du lyrisme tiers-mondiste. En plus, si ce Sayed était un modéré, qu'est-ce que cela devait être avec les fanatiques…

— Comment vais-je entrer en contact avec Bibi Gur ? interrogea-t-il.

Sayed redescendit sur terre.

— À Kaboul, allez dans Chicken Street, dans le quartier de Share Naw. Il y a beaucoup de boutiques d'antiquaires et de tapis. Au numéro 37, vous demandez Hadj Halah Rahman. C'est un marchand de tapis. Dites-lui que vous venez de la part de Sayed. S'il prétend ne pas me connaître, écrivez-lui ceci.

Il dessina sur la nappe « 35 B ».

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est le numéro de ma cellule à Poul-e-Charki dans le bloc B, celui des « extrémistes fanatiques », comme ils disent. J'y suis resté deux ans et j'ai été torturé. On a failli m'exécuter plusieurs fois. Seulement mes amis avaient pris des otages chez les gouvernementaux. Alors, finalement, ils m'ont jeté dans un avion pour Delhi, en me prévenant que si je remettais les pieds en Afghanistan, ils me crevaient les yeux et m'égorgeaient. Faites attention quand vous serez là-bas. Le Khad a des mouchards partout. Il paie bien et donne des bons pour se nourrir ou se procurer de l'essence. Et puis, il y a les miliciens et les membres du Parti et les traîtres ralliés à Najibullah.

— Comme Selim Khan, lança Malko, de votre point de vue.

— Ce chien !

Sayed eut une mimique pleine de mépris, ajoutant aussitôt :

— Celui-là, c'est un des pires ! Un serpent, féroce. Et un mauvais musulman. Il ne pense qu'à boire et à courir les femmes. Quand il était du côté des moudjahidin, dans chaque village qu'il investissait, il se faisait amener les plus jeunes et les violait. Celles qui résistaient, ses hommes leur enfonçaient des épines dans les yeux.

Malko demeura impassible. La CIA avait encore pris comme allié un chaud partisan des droits de l'homme. Sayed jeta un coup d'œil étonné à Malko.

— Qui vous en a parlé ?

— Les journaux.

— Il adore la publicité. Il ferait n'importe quoi pour qu'on le photographie. Depuis qu'il a rallié Najibullah, il s'est proclamé Maréchal ! Ce sont des hommes comme lui dont il faut débarrasser l'Afghanistan. Il aurait dû partir avec les *Chouravis* pour sauver sa peau…

— Il s'est battu contre eux, objecta Malko.

— Pour vendre plus cher son ralliement, cracha Sayed. Et pour se venger des intégristes. Comme c'est un mauvais musulman, il ne peut s'allier qu'avec les communistes.

Il se tut, les yeux brillant de haine. Malko était sérieusement ébranlé. Même si Sayed exagérait, Selim Khan ne semblait pas être le preux chevalier décrit par Earl Prager. Et cela risquait de rendre sa mission singulièrement plus risquée. Une horrible pensée le traversa. Et si l'appel lancé par le chef de guerre des Achakzay n'était qu'un piège ?

CHAPITRE IV

Kaboul !

Malko regarda la pancarte au-dessus du minable bâtiment de bois, *Kabul International Airport*, l'estomac un peu noué. Sans les clochards enturbannés surchargés de paquets invraisemblables, qui avaient été ses compagnons de vol, on aurait pu se croire, à cause du cercle de montagnes enneigées, dans une station de sports d'hiver. Il se retourna – derrière lui, c'était la guerre. Les hélicos MI 26 croulant sous les roquettes prêts à décoller, les Migs alignés plus loin et, tout autour de l'aéroport, les débris de dizaines d'hélicos, d'avions et de blindés soviétiques. Ici, la guerre n'était pas en dentelles. Une explosion sourde gronda dans le lointain, suivie d'une autre. Des départs d'artillerie.

Des gosses l'entourèrent, se battant pour porter sa valise à travers le *no man's land* interdit aux taxis. Un soldat indifférent avait tamponné son passeport sans poser la moindre question et les douaniers l'avaient laissé passer sans même ouvrir ses bagages.

Il n'était que cinq heures et la nuit tombait déjà. Il retrouva sa valise devant un taxi jaune dont le chauffeur l'accueillit avec un sourire ravi.

— *You go Intercontinental*, sir ? 30 dollars.

Le salaire mensuel d'un soldat…

Il démarra sur les chapeaux de roues, empruntant une immense avenue rectiligne. La circulation était plus que fluide et Kaboul ne semblait guère avoir changé depuis son dernier séjour, près de vingt ans plus tôt. À part des alignements d'énormes containers de bateaux transformés en maisons ou en boutiques. Au passage, Malko aperçut des chars, des véhicules blindés, quelques soldats en train de se faire du thé près d'un T. 62, des piétons emmitouflés

dans des couvertures jetées sur les épaules, le turban enfoncé jusqu'aux yeux.

— Tout est calme ? demanda-t-il au chauffeur.

— *Very quiet, sir*, affirma l'Afghan. Seulement, il y a le couvre-feu à neuf heures et demie. Il ne faut pas sortir, les soldats sont nerveux, ils tirent très vite. À cause des moudjahidin, n'est-ce pas ?

— Il y a des attentats ?

— Trois roquettes hier, récita le chauffeur. Quatre enfants tués, près de l'aéroport.

Bizarrement, on voyait moins de voitures soviétiques que lorsque l'Afghanistan était encore un royaume. Le taxi attaqua dans un furieux cliquetis de culbuteurs la pente menant à l'*Intercontinental*. L'essence soviétique aurait donné un hoquet mortel à n'importe quel moteur normalement réglé.

En plus, les rues étaient incroyablement défoncées par le passage des blindés et l'éclairage public absent.

À peine dans le hall de l'hôtel, il se heurta aux regards soupçonneux d'une demi-douzaine de barbouzes locales, affalées sur des divans. Il alla directement à la réception, s'inscrivit et demanda :

— Dans quelle chambre se trouve Jennifer Stanford ? J'ai un message pour elle.

— Au 326, dit l'employé. La clef n'est pas là.

Au moment d'entrer dans l'ascenseur, il se heurta à un photographe, coiffé d'un *pacol*, qui lui demanda :

— Vous venez d'arriver ?

— Oui.

— Vous travaillez pour qui ?

— Le *Kurier* de Vienne.

— OK. Bienvenue. Moi, c'est le *Sunday Telegraph*. On s'emmerde, il n'y a rien à faire. La loi martiale a été proclamée, mais cela ne change rien.

Malko monta. L'*Intercontinental* lui non plus n'avait pas tellement changé en vingt ans. Sa chambre donnait sur les montagnes à l'ouest. De nouveau, une rafale claqua dans le lointain. Des chiens aboyaient dans tous les coins de la ville, se répondant en

une cacophonie discordante. Il rangea ses affaires et gagna la chambre 326. Il frappa et le battant s'ouvrit aussitôt, sur une blonde aux cheveux lisses encadrant un visage énergique adouci par de grands yeux verts et une bouche épaisse. Il remarqua la largeur de ses épaules et la longueur de ses jambes moulées par des fuseaux de ski. Elle respirait la santé.

— Jennifer Stanford ?

— Oui, c'est moi.

— Je suis Mathias Lauman, je viens d'arriver de Delhi et je vous apporte votre argent.

— Oh, merci, entrez !

À l'intérieur, c'était un capharnaüm incroyable. Des vêtements en vrac, des appareils photo, des journaux, une grosse radio. La journaliste dégagea un coin du lit pour que Malko puisse s'asseoir. À cause des éventuels micros, il ne tenait pas à s'éterniser.

— Si nous allions prendre un verre quelque part, suggéra-t-il. Et dîner ?

Jennifer Stanford eut un sourire désolé.

— Il n'y a pas beaucoup de choix. Tout est fermé en ville et il y a le couvre-feu. Mais nous pouvons aller au restaurant, plutôt qu'au bar, il y a moins de bruit. Je vous rejoins en bas dès que je serai prête.

***

Un quarteron de journalistes regardaient un dessin animé soviétique tristounet sur la télé installée en face du buffet offrant du mouton sous toutes ses formes. Malko leva son verre de Stolichnaya.

— À notre collaboration.

Jennifer Stanford avait préféré un Gaston de Lagrange qu'elle réchauffait dans ses grandes mains aux ongles courts. Ils se trouvaient tous les deux dans un box à l'écart des tables. Jennifer avait annoncé à quelques-uns de ses collègues qu'il lui apportait de l'argent afin d'expliquer leur intimité immédiate. Il y avait peu de femmes à Kaboul et on se les arrachait… Un moustachu au nez crochu pénétra dans le restaurant et vint s'incliner avec un sourire huileux devant la jeune femme.

— *Good evening*, miss Stanford.

Elle lui répondit du bout des lèvres et, dès qu'il se fut éloigné, chuchota :

— C'est le frère de Najibullah. Un gros porc. Il me téléphone tous les jours et rêve de me sauter. L'autre jour, il voulait me faire visiter Poul-e-Charki.

— On vous a expliqué ma mission ? demanda Malko.

— Bien sûr. J'ai déjà pris contact avec Selim Khan. Il vous attend.

— Il est facile à approcher ?

— Tout à fait. Je l'ai vu il y a deux jours et j'ai son numéro de téléphone. Seulement il vient de prendre une nouvelle femme de seize ans et entre ça, le hachisch et la vodka, il est difficile à coincer… Le matin, il dort et c'est vers trois heures qu'il est le plus frais.

— On ne risque pas de se faire repérer par le Khad, en lui rendant visite ?

— Je ne crois pas. Bien sûr, l'hôtel est plein d'agents, mais tous les journalistes vont voir Selim Khan. C'est un « rallié », et le gouvernement aime bien le montrer… Nous prendrons un taxi que je connais. Le chauffeur parle anglais et il est débrouillard.

— Vous n'avez pas été inquiétée depuis votre arrivée ?

L'Australienne secoua la tête.

— Non, ils ménagent les journalistes et puis il n'y a pas grand-chose à voir. Les officiels afghans ne parlent pas et les autres nous fuient. Ce qui est pénible, c'est cet encerclement. On ne peut s'éloigner de la ville de plus de vingt kilomètres. Ensuite, il y a les moudj…

— C'est dangereux ?

— Non, pas trop, mais si les gens d'ici vous piquent à les rencontrer, ils vous mettent dans le premier avion. C'est déjà arrivé.

La salle à manger se vidait, les journalistes partant tous se coucher. Il signa la note et Jennifer Stanford termina son Gaston de Lagrange. Ils prirent l'ascenseur ensemble et elle dit soudain :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous… Vous êtes un peu un mythe dans notre métier…

Elle le fixait, de l'admiration plein les yeux. La cabine qui s'ouvrait lui évita de répondre. Ils se séparèrent dans le couloir.

— Demain matin, je vais aller faire un tour en ville. Pour me familiariser, fit Malko. On se retrouve vers deux heures ici. Et puis, je dois passer au *money market*.

— J'irai avec vous, proposa Jennifer, je dois changer de l'argent.

***

D'énormes congères bloquaient l'entrée du *Kabul Hotel* devant lequel Malko s'était fait déposer. Sinistre bâtiment gris de style stalinien, en plein cœur de Kaboul, face au parc du palais présidentiel. Malko s'éloigna à pied sous le soleil de plomb qui n'arrivait quand même pas à faire fondre la neige. Un camion passa dans un grondement sourd, portant un affût de mitrailleuses doubles. À travers les bouleaux rabougris, il apercevait le bâtiment où vivait Najibullah. Le périmètre était gardé par des nuées de soldats afghans en haillons.

Il continua tout droit vers le nord dans Pachtoukistan Road, bordée de boutiques d'antiquaires et de marchands de tapis. S'astreignant à entrer dans plusieurs magasins, discutant mollement quelques horreurs en cuivre repoussé ou des armes du siècle dernier. Les marchands en mal de clients, depuis le départ des Soviétiques, étaient prêts à tout brader.

Au bout de la rue à droite, c'était Chicken Street, l'ancienne rue des hippies. Une succession d'échoppes de tapis, de fourrures. Un blindé veillait au coin, quatre soldats vautrés sur le capot. Jadis, des soldats russes s'étaient fait assassiner par dizaines dans ce quartier. Il se demanda si le Khad le faisait suivre, bien qu'il apparaisse comme un simple journaliste.

Il commença son exploration, piétinant les tapis étalés sur le trottoir. Les marchands surgissaient des boutiques comme des diables, essayant de l'attirer à l'intérieur. Il céda deux ou trois fois et arriva enfin au numéro 37. En vitrine, un étrange tapis avec comme motifs des chars et des hélicos stylisés. Produit de la guerre.

Un Afghan à la moustache en guidon de vélo surgit aussitôt, l'attrapant par le bras, et l'interpella en anglais :

— Sir, venez prendre un thé, regarder mes tapis.

Malko résista pour la forme et s'engouffra finalement dans la minuscule boutique aux murs recouverts de tapis. Le marchand l'installa sur un petit banc.

— J'ai du thé, mais pas de sucre, il est très rare à Kaboul, dit-il. Cela vous va ?

Sans attendre sa réponse, il commença à étaler des tapis de toutes les couleurs devant Malko, qui l'observait du coin de l'œil. S'il était filé, ses suiveurs devaient être rassurés. Il gardait sans cesse présent à l'esprit qu'il se trouvait dans un pays ennemi, avec un puissant service spécial, formé par les Allemands de l'Est et supervisé par les Soviétiques. Lui qui avait joué tant de tours au KGB… Le marchand arrêta enfin d'empiler ses tapis, découragé par le manque d'intérêt de son client potentiel.

— Sir, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une femme, dit Malko en souriant.

L'autre éclata d'un rire complice.

— Il y a beaucoup de très belles femmes à Kaboul, derrière les *chadri*, mais il faut parler dari. Vous parlez dari ?

— Non, dit Malko. Vous vous appelez bien Hadj Halah Rahman ?

L'Afghan ouvrit de grands yeux.

— Vous me connaissez ?

— Nous avons un ami commun, dit Malko. Sayed.

Le visage jovial du marchand de tapis se figea instantanément.

— Je ne connais personne de ce nom, affirma-t-il. C'est une erreur. Regardez ce Boukhara, je vous le…

Malko l'interrompit.

— Sayed, Bloc 35 B, cela vous dit quelque chose ?

Cette fois, l'Afghan demeura muet, scrutant Malko d'un regard intense. D'une voix beaucoup plus basse, il demanda :

— Où avez-vous vu Sayed ?

— À Delhi.

— Qui êtes-vous ?

— Un ami. Sayed m'a dit que vous pourriez me conduire à Bibi Gur.

— Je ne sais pas si elle est à Kaboul.

Il n'était pas encore complètement rassuré. Malko se pencha vers lui.

— Je n'ai pas de temps à perdre. Je ne suis pas à Kaboul en vacances. Bibi Gur n'a pas été arrêtée ?

— Non, non. Comment vous appelez-vous ?

— Mathias Lauman, dit Malko, mais elle ne me connaît pas.

Il se leva.

— Bien. Quand puis-je revenir ? Il faut absolument que je la rencontre.

Le marchand le suivit sur le trottoir, son Boukhara à la main.

— Comment êtes-vous à Kaboul ? murmura-t-il. Personne ne peut y venir. Sauf les journalistes. Vous êtes à l'ONU ? Le Khad ne vous surveille pas ? Ils sont partout.

— Je suis journaliste, répondit Malko, en souriant. Quant au Khad, il n'a aucune raison de s'intéresser à moi. Alors ?

— Venez demain, vers six heures. Je vous montrerai d'autres tapis, fit-il à haute voix.

Malko continua le long de Chicken Street, happé par des dizaines de boutiquiers, entra chez des antiquaires, des marchands de tapis, des fourreurs qui offraient des chapkas en vison à des prix ridicules. Il était d'ailleurs le seul client. Tous les dix mètres, un Afghan s'approchait, lui demandant des dollars.

À la fin, il trouva un taxi et remonta à l'hôtel. Il lui restait à contacter Selim Khan et le Sikh chargé du transfert de fonds pour que son dispositif soit en place.

***

Jennifer était hypersexy dans un pull blanc et un fuseau moulant, avec une *poustine* sans manches et son sac d'appareils à l'épaule. Elle vint au-devant de Malko.

— J'ai appelé Selim Khan, vous allez le rencontrer cet après-midi, fit-elle, mais je ne pourrai pas venir avec vous, je dois interviewer le ministre des Affaires étrangères. Si je ne fais pas mon métier, les Afghans vont se méfier. Je vous laisserai le taxi qui connaît l'adresse. Avant, nous avons le temps d'aller au *money market*.

Le chauffeur de Jennifer avait l'air d'un cheval triste, serré frileusement dans un vieux manteau grisâtre. Il salua Malko avec

un sourire bien servile et ils dévalèrent vers le centre. La Kabul River longeait le Bazar, des tapis exposés sur les parapets de ses berges. Un T. 62 veillait à l'entrée du pont, en face de la mosquée. Une ouverture coincée entre deux boutiques donnait sur un espace en terre battue, entouré de deux étages de galeries en bois croulantes. Une vraie cour des Miracles, où des dizaines de barbus en turbans ou en *pacol* échangeaient des propos à voix basse, avec des airs de conspirateurs.

— Voilà le *money market*, annonça Jennifer.

Un gosse, accroupi dans un coin, comptait des liasses d'afghanis avec une rapidité démoniaque… Ils furent entourés d'une meute d'enturbannés mal rasés, vêtus d'incroyables oripeaux, des sacs bourrés de liasses à la main. Des Sikhs, des Afghans, des Hazaras aux yeux bridés, qui chuchotaient tous le même mot : dollar.

Un Sikh aux yeux globuleux s'accrocha à Malko, suppliant comme s'il s'agissait de sauver son enfant.

— *Sir, 220, no commission, Come.*

Il le tirait énergiquement par la manche. Les gamins se pressaient autour d'eux, muets de curiosité.

— Ici, on peut changer toutes les monnaies du monde, même des chèques, expliqua Jennifer. Mais pas de roubles : c'est interdit, et il y a des mouchards du Khad partout.

Les galeries en bois qui couraient sur les deux étages dominant la cour abritaient des dizaines d'échoppes, toutes sur le même modèle. Une banquette, quelques tapis, une table et un vieux coffre-fort. Des piles de billets partout. Mais celui qui aurait tenté un hold-up n'aurait pas été loin. Tous étaient armés sous leurs costumes folkloriques.

— Montons, dit Malko, je cherche quelqu'un en particulier.

Ils grimpèrent les marches vermoulues, débouchant dans la galerie du premier où s'alignaient des cireurs de chaussures. Malko examina les vitrines et découvrit celle qu'il cherchait assez vite. *Hammond Singh money-changer* était peint en lettres noires écaillées. À l'intérieur, un Sikh maigrissime avec un superbe turban rose jouait avec une calculette. Il se précipita sur Malko, toutes dents dehors.

— Combien voulez-vous changer ?

— 500 dollars, dit Malko.

Les négociations commencèrent pour s'arrêter à 220 afghanis pour un dollar, contre 50 au cours officiel.

— Le jour où les Russes sont partis, précisa Jennifer, le dollar est monté à 250 afghanis.

Le Sikh entassait des liasses de billets rouges dans un sac en plastique. Quand il eut fini, Malko lui demanda :

— Vous êtes Hammond Singh lui-même ?

— *Yes, sir*. Pourquoi ?

— Je suis celui que votre cousin de Delhi vous envoie, dit-il. Vous êtes au courant ?

Hammond Singh, l'air terrifié, regarda autour de lui, comme si des agents du Khad allaient sortir des murs. C'est d'une voix presque imperceptible qu'il dit :

— Oui, oui, je suis au courant. Il s'agit d'une très grosse somme.

— Deux millions et demi de dollars, précisa Malko. Je peux les avoir quand ?

L'Indien réfléchit rapidement et avança timidement :

— Il me faut au moins trois jours…

Malko s'attendait à pire.

— Très bien. Ici, dans trois jours à la même heure.

— Il me faut votre nom, sir.

— Mathias Lauman, dit Malko. À dans trois jours. Jennifer regardait la scène, intriguée.

Il lui expliqua l'accord qu'il avait pris avec la station de Delhi et elle ne parut pas surprise.

— Ici, dit-elle, un million de dollars change de mains tous les jours. La vie économique de l'Afghanistan se passe dans toutes ces boutiques minables, plus que dans les banques. Ces changeurs ont des réseaux incroyables entre le Pakistan et l'Inde. Vous pouvez leur demander n'importe quoi.

Ils regagnèrent le taxi.

— Bonne chance avec Selim Khan, dit Jennifer. On se retrouve à l'hôtel en fin de journée. Vous me raconterez. Khaled va vous conduire.

Malko la regarda s'éloigner le long de la rivière, suivie par une nuée de gamins fascinés. L'un d'eux brandit sous son nez un ceinturon de l'Armée rouge. Jennifer traversait le pont, suivie du regard par les soldats du T. 62.

— *Khaled, we go Selim Khan*, dit Malko au chauffeur.

Sa mission commençait pour de bon. Comment le chef de guerre afghan allait-il l'accueillir ?

***

L'odeur lourde et un peu âcre du haschich flottant dans le baraquement minuscule fit reculer Malko. À travers la fumée bleuâtre, il distingua une panoplie de Kalachs trafiquées, accrochées au mur au-dessus d'une demi-douzaine de moustachus patibulaires vautrés sur des banquettes ou occupés à jouer aux cartes. Un colosse au regard vitreux, boudiné de cartouchières, s'ébroua et vint accueillir Malko à l'entrée de la guérite abritant les gardes du corps de Selim Khan.

— J'ai rendez-vous avec Selim Khan, annonça Malko.

L'autre hocha la tête, ne semblant pas comprendre l'anglais ou trop noyé de hasch pour s'y intéresser. Il fit signe à Malko de s'asseoir et se dirigea vers le portail de l'énorme villa, une des plus belles du quartier de Share Naw, avec ses hauts murs et ses trois étages.

Quelques minutes plus tard, le gros Afghan revint et fit signe à Malko de le suivre. Ils traversèrent le jardin de la villa puis longèrent une piscine vide avant de pénétrer dans un living donnant sur une salle à manger d'un goût atroce. Une mitrailleuse légère soviétique était posée sur la table, bande engagée.

Le gros homme farfouilla dans sa poche et tendit à Malko quelque chose de jaunâtre avec un sourire engageant : du haschich.

Il le prit, pour ne pas le vexer, et son pourvoyeur disparut, après avoir désigné un canapé à Malko. Trente secondes plus tard, un personnage étrange entra dans la pièce. Un petit barbu hirsute, pieds nus, avec une frange qui lui mangeait le front, au-dessus d'yeux d'illuminés. Il portait un costume pachtoun et tenait une Kalach raccourcie avec un énorme chargeur orange. Ignorant Malko, il s'assit à côté de la porte, comme un chien de garde.

Une femme surgit un peu plus tard, avec du thé. Malko y laissait tomber un morceau de sucre quand une violente déflagration fit trembler les vitres !

Le petit barbu sauta comme un ressort, lançant des grognements inarticulés, l'air furibond, les yeux encore plus hallucinés. Malko reposa son thé.

— C'est une roquette ?

L'autre ne répondit pas, émettant seulement un grognement bizarre. Puis agita les mains d'une façon très particulière. Un sourd-muet ! Malko n'était pas encore revenu de sa surprise qu'un nouveau venu pénétra dans la pièce. Vêtu d'un costume étriqué, maigre, le menton absent, l'air d'un traître, des cheveux blancs ondulés, il salua Malko avec une onction tout ecclésiastique et dit en anglais :

— Je suis l'interprète du Maréchal. Il va nous rejoindre.

— Pourquoi, demanda Malko, il ne parle pas anglais ?

— Hélas non, déplora l'interprète, aussi fait-il appel à moi pour chaque distingué visiteur. Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Malko.

Complication non prévue au programme. Cela commençait bien pour un entretien secret… L'autre continua, intarissable :

— Je répare des postes de télé et je fais de l'électronique, mais au premier appel du Maréchal, j'arrive. C'est comme mon père et ma mère. Il est si bon, il m'a prêté de l'argent pour acheter ma boutique.

Malko aurait sûrement connu toute sa vie si la porte ne s'était pas ouverte une nouvelle fois. Le petit Pachtoun sourd-muet bondit sur ses pieds et l'interprète se cassa en deux, lâchant d'une voix bredouillante d'admiration :

— Le Maréchal !

Au premier regard, Malko réalisa que le fier chef de guerre, la Lumière de la CIA, le Chevalier des Achakzay était beurré comme un petit LU… La main droite levée, l'index et le majeur en V – signe de victoire – l'œil injecté de sang et brumeux, flottant dans une *camiz* d'un gris sinistre descendant jusqu'aux genoux, il avança vers

lui d'une démarche visiblement instable, esquissa un sourire et s'effondra dans un grand fauteuil.

Apparemment prêt à se rendormir.

Il parvint quand même à soulever une paupière pour éructer quelques mots à destination de son interprète.

— Le Maréchal voudrait que vous posiez vos questions rapidement, traduisit ce dernier. Il doit aller visiter ses blessés à l'hôpital militaire.

Malko cherchait désespérément un biais pour se sortir de cette situation ubuesque. Selim Khan ignorant l'anglais et lui parlant trois mots de dari, c'était mal parti. Il eut tout à coup un éclair de génie.

— Où le Maréchal a-t-il fait ses études ?

Traduction, réponse brumeuse et longue. Retraduction.

— Le père du Maréchal était aide de camp du roi. Comme beaucoup de jeunes Afghans, il a fait ses études d'ingénieur en Union Soviétique, à Minsk.

Eurêka ! Ignorant l'interprète, Malko s'adressa directement au Maréchal, en russe.

— Maréchal, j'ai un message confidentiel pour vous. Votre interprète parle-t-il russe ?

Selim Khan fit un effort désespéré pour ouvrir de grands yeux, en dépit de son regard vitreux.

— *Niet, niet*, bougonna-t-il. Qui es-tu ?

— Un ami d'un ami. Burt Miller.

Les paupières retombèrent et il bredouilla.

— Burt. *Da, da*. C'est un homme courageux. Nous avons fait sauter des chars ensemble. Il est comme Gulgulab. – Il désignait le sourd-muet. – Celui-là, c'est mon garde le plus fidèle. Il sait tuer et il aime tuer ! Et puis, il ne peut rien répéter de ce qu'il voit, sinon j'aurais été obligé de m'en débarrasser depuis longtemps.

Malko sourit poliment. Gulgulab, voyant que son maître parlait de lui éclata d'un grand rire heureux, coupé de grognements assez terrifiants. À tout hasard, l'interprète rit aussi. Agacé soudain, Selim Khan le congédia et il disparut comme une souris. Il fixa à nouveau son regard embrumé sur Malko.

— Pourquoi es-tu là ?

— Burt Miller a reçu le message où vous demandiez un contact. En vue de retourner éventuellement à Jalalabad.

Il eut brutalement l'impression d'avoir fait un pas de clerc. Le regard déjà vitreux de Selim Khan s'assombrit d'un coup, les coins de sa bouche s'abaissèrent en une mimique méprisante et il lâcha d'une voix furieuse :

— Les Américains m'ont trahi. Maintenant, ils voudraient que je revienne comme un chien. Je leur ai donné mes conditions. Tu as l'argent ?

La question était si brutale que Malko mit quelques secondes à répondre.

— Je pense pouvoir me le procurer rapidement, si…

Selim Khan était déjà debout, titubant, l'esprit accroché à son idée fixe.

— On m'a trompé. Peut-être veut-on encore me tromper. Si tu veux me parler, tu viens avec l'argent.

Sans plus s'occuper de Malko, il s'éloigna vers la porte. Ce dernier se leva à son tour et lui barra la route. Il lut dans le regard de Selim Khan une sauvage envie de meurtre. Gulgulab grondait comme un fauve, la main sur la détente de sa Kalach. Malko était ivre de rage. Avoir pris le risque insensé de venir à Kaboul pour se faire éconduire par un mégalo !

— Maréchal, reprit-il toujours en russe, avant de vous remettre cet argent, je dois discuter avec vous de certains points…

Selim Khan, oscillant légèrement d'avant en arrière, lui adressa un regard bizarre, noyé de hasch. Vraiment pas bien… Puis il laissa tomber :

— Bien. Je vais me mettre en tenue. On va te faire visiter la maison. En attendant, va avec Gulgulab.

Il se tourna vers le sourd-muet et engagea avec lui un « dialogue » à base de gestes et de dari lu sur les lèvres. Ils quittèrent le living tous les trois, Selim Khan jeta un ordre à l'interprète qui attendait dans un coin et remonta dans les étages.

Gulgulab, l'interprète et Malko ressortirent dans le jardin, gagnant un second corps de bâtiment. Passant rapidement dans des

pièces immenses, meublées uniquement de tapis, une salle de bal, des salons, une serre avec des plantes vertes en piteux état. Partout des tapis précieux.

— Le Maréchal est très riche, commenta l'interprète. Il possède une des plus belles maisons de Kaboul.

Malko eut envie de lui donner l'adresse de Claude Dalle pour transformer son capharnaüm en vraie résidence.

Ils regagnèrent le jardin et des aboiements déchirants trouèrent le silence. Cela venait d'un bâtiment en bois, tout au fond. Ils s'y rendirent. Dès que Gulgulab eut ouvert la porte, le bruit redoubla, à crever les tympans.

La pièce au sol de terre battue était divisée en deux parties par une cloison de bois de 1,50 m environ. La partie où ils se trouvaient était vide. Malko avança jusqu'à la cloison et réprima un sursaut d'horreur.

Un Afghan tenait solidement un chien entre ses jambes et par son collier. Son compère, une énorme paire de ciseaux à la main, était en train de lui couper les oreilles ! L'animal hurlait, tentait de mordre, le sang coulait sur son poil jaunâtre : les babines retroussées, il ressemblait à la créature d'un film d'horreur. Dans un coin, un autre chien qui avait subi le même traitement tremblait encore de peur… Cinq ou six autres grondaient, repoussés à coups de bâton par un troisième garde.

— Mais qu'est-ce qu'on leur fait ? s'exclama Malko.

— Ce sont des chiens de combat, expliqua doctement l'interprète. L'écurie du Maréchal. Il y a des combats tous les vendredis et ceux-ci sont les meilleurs de Kaboul. On leur coupe les oreilles pour que leurs adversaires ne puissent pas les saisir par là. Après, ils sont très contents…

Ça devait être *très* longtemps après… Un morceau d'oreille tomba à terre, accompagné par des aboiements sauvages. À donner la chair de poule. Les Afghans avaient toujours été féroces, mais là, cela battait des records. Malko pensait à un *bouzkachi*[(22)], vingt ans plus tôt. Les communistes l'avaient interdit, mais il restait les combats de chiens. Une race bizarre, pas belle, des animaux solides, comme

des chiens de traîneaux, avec des pattes lourdes, un poil rêche, et des gueules pleines de dents.

Il en avait assez vu. D'ailleurs, le dernier bout d'oreille venait de tomber, tranché au ras du crâne. Il se retourna et eut un choc. L'interprète et Gulgulab avaient disparu.

Il se dirigea vers la porte et voulut l'ouvrir. Impossible. Un grincement lui fit tourner la tête, et une sueur froide lui coula le long du dos. Un panneau était en train de coulisser dans la cloison de bois séparant la pièce en deux. Aussitôt après, les trois Afghans s'éclipsèrent par une autre porte.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Puis Malko se précipita, essayant en vain de refermer le panneau. Les chiens réalisèrent alors sa présence. L'un d'eux se leva et commença à gronder.

Malko balaya la pièce du regard, l'estomac noué. Pas la moindre ouverture, ni rien pour se défendre.

Soudain, le premier molosse franchit la cloison, babines retroussées sur d'énormes crocs ivoire, ses yeux jaunes rivés à Malko. Derrière, les autres se bousculaient, prêts à déchiqueter cet intrus, comme on les avait dressés à le faire.

CHAPITRE V

Le molosse fonça avec un grognement féroce. Le dos au mur, Malko lui expédia un coup de pied qui lui écrasa la truffe. Déjà un second arrivait, se ruant vers sa gorge. Il réussit à dévier sa trajectoire et à lui assener un violent coup de poing à la tête, qui étourdit l'animal quelques instants. Le sang aux tempes, Malko se rendait compte qu'il ne pourrait pas tenir longtemps. Six ou sept chiens de combat l'entouraient maintenant, se bousculant pour l'attaquer. L'un d'eux mordit sa chaussure et il ne put s'en débarrasser qu'en tapant sur sa tête à coups de poing.

Un autre s'enfuit en couinant, après que Malko eut violemment frappé son oreille ensanglantée.

Le plus gros prit son élan et bondit tout à coup, la gueule grande ouverte. Cherchant à lui broyer une carotide. Malko fit un saut de côté et l'animal s'écrasa contre la paroi de bois avec un bruit sourd. Une douleur violente. Un des molosses lui enfonçait ses crocs dans la jambe. Il se baissa et crocha dans sa gorge. Sans parvenir à lui faire lâcher prise. Soudain, du coin de l'œil, Malko vit bondir un gros chien jaune. Comme il était penché, son cou était très exposé. Pour se protéger, il se tourna à demi et les crocs de l'animal se plantèrent dans l'épaule de son épaisse pelisse.

Il s'épuisait. À moitié asphyxié, le chien qui mordait sa jambe lâcha enfin prise. Mais les autres faisaient cercle, grondant, prêts à revenir à l'assaut.

Bientôt ce serait la curée. Ils le déchiquetteraient vivant.

***

Les yeux clos, allongé béatement sur le dos, Selim Khan se remettait des vapeurs du haschich sous la langue habile de sa dernière épouse, Zeba, une jeune Hazara de seize ans aux traits

mongols, à la poitrine ferme comme du marbre, dont le grain de peau le rendait fou. Agenouillée sur une couverture en fausse panthère, elle s'appliquait à sa fellation avec une énergie enfantine.

Et Dieu sait s'il en fallait, pour combattre les effets conjugués du hasch et de la vodka.

Son maître approuvait de quelques grognements, agacé de ne pas se sentir en forme plus vite. Une petite pensée désagréable troublait sa libido. On ne livre pas aux chiens un homme susceptible de vous apporter beaucoup d'argent. Il avait cédé à un mouvement d'humeur, espérant le voir arriver avec les dollars. Brutalement, il interrompit son plaisir en tirant Zeba par les cheveux.

— Va dire à Gulgulab qu'il libère notre invité, ordonna-t-il. Et reviens vite.

Il fixa son bas-ventre, dépité, se disant que le hasch ne lui valait rien. Et pourtant, il était fou de Zeba. Celle-ci, en peignoir, était déjà sortie de la chambre. Selim Khan s'arracha du lit. Il reprendrait sa récréation plus tard.

***

De toutes ses forces, Malko se jeta contre la porte par laquelle il était entré. En vain. Il revint à la charge, un chien accroché à son dos, essayant de lui broyer la nuque. Il s'en débarrassa en l'écrasant contre le mur. Sans son épaisse pelisse, il aurait déjà été déchiqueté… De nouveau, il se lança contre la porte. Juste au moment où quelqu'un l'ouvrait de l'extérieur. Déséquilibré, il roula à terre dans le jardin, poursuivi par les trois chiens les plus acharnés.

Alors qu'il se relevait, son regard croisa celui de Gulgulab. Le sourd-muet, à deux mètres de lui, se tordait de rire !

Il n'eut pas le loisir de s'interroger sur son hilarité. Le petit barbu s'avança, faisant des moulinets avec sa Kalach et envoyant des coups de pied d'une violence inouïe aux molosses. L'un d'eux, le crâne ouvert d'un coup de Kalach, s'enfuit en couinant. Les deux autres reculaient peu à peu, rentrant dans leur enclos, suivis par le sourd-muet, qui leur tapait dessus.

Quand les chiens eurent regagné leur chenil, il en claqua la porte, s'approcha de Malko et lui baisa la main !

***

Les crocs d'un des chiens avaient laissé plusieurs plaies sanglantes dans la jambe gauche de Malko, et les aboiements furieux résonnaient encore dans ses oreilles. Toujours sous le choc, il suivit Gulgulab jusqu'à la maison. Pour se retrouver à nouveau dans le living.

Selim Khan l'attendait, sanglé dans un uniforme kaki aux épaulettes rouges, un colt 45 sur le ventre. Son regard était moins vitreux et il semblait plus apte à soutenir une conversation. Gulgulab avec force gestes et grognements, entreprit de conter ce qu'il avait vu. Quand le sourd-muet eut fini, Selim Khan s'approcha de Malko et lui donna l'accolade. En russe, il dit d'une voix chaleureuse et moins pâteuse :

— Quand je dois traiter une affaire dangereuse avec des gens, j'ai besoin de savoir s'ils sont courageux ou lâches. J'ai confiance dans le jugement de Gulgulab. Personne n'est plus courageux que lui. Il s'attaquerait à un char les mains nues si je le lui demandais. Il me dit que tu t'es bien conduit avec les chiens. Maintenant, nous pouvons parler et manger ; mes femmes seront là, mais elles ne parlent que le dari. Tu aimes les femmes ?

— Bien sûr, fit Malko, un peu estomaqué par ces mœurs moyenâgeuses.

— J'en ai dix, annonça fièrement Selim Khan, montrant les doigts de sa main.

Gulgulab l'interrompit par un grognement, désignant le pantalon taché de sang de Malko.

— Attends, je vais te faire soigner, proposa Selim Khan. Viens.

Malko le suivit hors du living et ils grimpèrent un escalier en colimaçon. Au second, Selim Khan appela d'une voix de stentor :

— Khandi !

Une des portes s'ouvrit sur une brune potelée en robe jaune, au visage triangulaire très maquillé, des yeux de salope soulignés de bleu, une grosse bouche brillante comme un phare. Selim lui jeta quelques mots et poussa Malko vers elle.

— Khandi va s'occuper de toi. Nous mangerons ensuite.

Khandi et lui se retrouvèrent dans une chambre où flottait une odeur lourde. Des plaquettes de hasch s'entassaient sur la table de nuit, avec une bouteille de Gaston de Lagrange. Le sol était recouvert de plusieurs tapis et de lourdes tentures marron étouffaient tous les bruits. Dans un coin, un combiné magnétoscope télé Samsung et une pile de cassettes. Par gestes, Khandi lui fit comprendre qu'il devait s'allonger sur le lit. Quand elle se pencha sur lui, il réalisa que son regard était aussi vitreux que celui de Selim Khan. Toute la maisonnée marchait au haschich. La crosse d'une Kalach dépassait de sous le lit et elle la repoussa. En un clin d'œil, elle ôta le pantalon de Malko et examina les morsures du chien.

Il y avait une pharmacie dans la salle de bains et elle désinfecta la blessure avec de l'alcool, puis la lui banda avec la dextérité d'une infirmière.

Malko tendait la main vers son pantalon quand elle s'agenouilla auprès de lui et posa les deux mains en conque sur son slip avec un sourire salace. Le temps de le faire glisser, elle marquait de son rouge à lèvres sa virilité. Cela faisait visiblement partie des soins… Il se laissa faire et ferma les yeux. Khandi le traitait avec habileté, lui adressant de temps à autre un regard complice.

Soudain, un rire étouffé lui fit tourner la tête vers la porte où il aperçut les têtes de deux ravissantes qui disparurent aussitôt. Du coup, Khandi accéléra sa prise et le fit couler dans sa bouche en quelques secondes, s'acharnant à extraire la dernière goutte de son suc. C'était quand même plus agréable que les chiens…

Pendant qu'elle refaisait son maquillage bouleversé, il reprit une tenue décente et ils descendirent ensemble l'escalier en colimaçon. L'hospitalité de Selim Khan s'améliorait.

***

Deux beautés, l'une brune, l'autre rousse de henné, aux longs cheveux, très maquillées, se tenaient debout derrière le fauteuil où trônait Selim Khan. Celles que Malko avait aperçues à la porte de la chambre. Elles ne cillèrent pas. À côté de l'Afghan se trouvait une pulpeuse Lolita, hypermaquillée aussi, l'air encore plus salope que toutes les autres réunies, moulée dans une robe chinoise. La main

de Selim Khan disparaissait sous la table, apparemment occupée du côté de ses cuisses.

— Cela va mieux ? lança-t-il en russe. Khandi t'a bien soigné ?

— C'était parfait, affirma Malko.

Il s'assit, Khandi à côté de lui, les yeux modestement baissés.

La table avait été dressée dans la salle à manger. Du riz et du mouton, le palau[23] – et même un saladier plein de caviar entouré de multiples plats pour les œufs, les oignons, les salades.

Selim Khan étala une demi-livre de caviar sur un nan et attaqua.

Dix minutes plus tard, il avait déjà vidé un demi-litre de vodka. Gentiment, une des femmes offrit à Malko un morceau de haschich qu'il refusa.

Debout à côté de la table, Gulgulab prenait un peu de riz avec ses doigts, l'arrosant de thé. Il s'approcha de Malko et lui caressa la tête avec des grognements affectueux. Il s'était fait un ami… Selim Khan rota, lança une plaisanterie en dari à ses femmes et se pencha à travers la table.

— Alors, quand vas-tu me donner cet argent ?

— J'ai cru comprendre, fit Malko, que tu désirais revenir dans ta tribu, à Kandahar. Combattre avec tes anciens amis.

Selim l'arrêta :

— Je ne veux plus combattre. Je veux la paix. Il y a eu trop de morts. Je veux seulement tuer Gulbuddin.

Il éclata de rire.

— Si tu m'amènes la tête de Gulbuddin, je te suis où tu veux… Tu pourras vivre aussi longtemps que tu le voudras dans ma tribu.

Il avala une nouvelle rasade de vodka.

Les femmes, muettes comme il se doit, s'étaient mises à fumer d'énormes pétards de hachisch qui empestaient l'atmosphère… Selim Khan commença à raconter ses campagnes à Malko. Il se leva, ôta sa chemise pour lui montrer une blessure dans le dos encore à peine cicatrisée, Malko s'était bien attendu à une discussion difficile, mais pas à ce point. Il réussit à placer son argument massue.

— Les Américains ; sont prêts à te donner les armes qui allaient avant à Gulbuddin.

L'œil de Selim Khan s'assombrit.

— Ce chien a tenté de me tuer trois fois, dit-il. Si je le prends, je le promènerai dans une cage sur tout le territoire de ma tribu et ensuite, je l'égorgerai de mes propres mains…

Chaque fois qu'il prononçait le mot de « Gulbuddin », Gulgulab grondait comme un fauve. Réflexe pavlovien.

Quant à Selim Khan, la vodka rendait sa diction de plus en plus pâteuse. Ils grignotèrent quelques pâtisseries écœurantes, burent du thé et trois des femmes s'éclipsèrent l'une après l'autre.

La tête de Selim Khan dodelinait et Malko se hâta de placer une dernière offensive.

— Quand allons-nous nous revoir ?

Selim Khan souleva avec beaucoup de mal ses paupières.

— Quand tu reviendras ici avec cet argent, dit-il. Je ne crois plus les Américains, ce sont des menteurs.

Il se leva, entraînant sa Lolita qui décocha quand même un regard d'enfer à Malko, roulant volontairement des hanches en passant près de lui.

Le couple n'alla pas loin. Tranquillement, Selim Khan s'allongea à même les tapis du living, comme un animal, sa compagne roulée en boule contre lui. Aussitôt, Gulgulab s'assit en tailleur à côté d'eux, la Kalach au chargeur orange entre les jambes, comme un bon chien de garde. Il adressa un petit signe joyeux à Malko qui partait.

C'était vraiment un univers de fous.

L'air glacial du jardin lui fit du bien. Dans la guérite, les gardes du corps jouaient toujours aux cartes. Khaled, le chauffeur de taxi, se précipita pour lui ouvrir la portière.

— Le Maréchal a été gentil ?

— Très, dit Malko.

— Parfois, il peut être très méchant, fit Khaled. Vous avez de la chance.

***

De nouveau, Malko avait dû effectuer le fastidieux parcours des marchands de tapis et des antiquaires, au cas où il aurait été suivi.

Lorsqu'il pénétra dans la boutique de Hadj Halah Rahman, dans Chicken Street, il avait la gorge plutôt nouée.

Le marchand l'accueillit chaleureusement, lui offrant à nouveau du thé et son intarissable bagout. À l'entendre, tous les tapis de Boukhara s'étaient donné rendez-vous dans sa boutique… Il y avait un autre Afghan dans le magasin, qui s'éclipsa assez vite.

Malko demanda dès qu'ils furent seuls :

— Vous avez eu un contact avec Bibi Gur ?

Hadj Halah fit comme s'il n'avait pas entendu. En train de déplacer un tas de tapis au fond de la boutique, les étalant au fur et à mesure. Une âcre poussière commençait à gratter la gorge de Malko. Un Afghan entra et ressortit aussitôt. Au fond, il n'y avait plus qu'un tapis cloué au mur. Hadj Halah le prit et tira. Une partie du mur vint avec, découvrant une ouverture carrée. Le marchand tendit la main à Malko.

— *Befar me*[24]. Mes plus beaux tapis sont ici.

Malko baissa la tête pour franchir l'étroit passage. Effectivement, le réduit minuscule était presque entièrement rempli de tapis magnifiques empilés presque jusqu'au plafond.

Une femme était assise par terre, une Afghane. Près d'elle, un verre de thé, un *chadri* jaunâtre en boule et un gros pistolet noir. Elle leva la tête vers lui, sans sourire et il fut sûr d'être en face de Bibi Gur. Derrière lui, la porte s'était refermée et seule une ampoule jaunâtre éclairait le réduit. La main droite de la jeune femme se posa sur la crosse du pistolet et elle demanda d'une voix froide :

— Qui êtes-vous ?

CHAPITRE VI

Malko examina longuement la jeune femme installée sur le tapis. C'était bien celle de la photo remise par Allen Inman : Bibi Gur. Elle portait une longue blouse de soie rouge avec un *charouar*, ample pantalon qui se resserrait aux chevilles. Ses cheveux noirs étaient réunis en une longue natte qui descendait jusqu'au milieu de son dos. Elle n'était pas maquillée, ce qui faisait ressortir la perfection de son visage aux larges méplats, avec des sourcils épais à la ligne très pure et une grande bouche sensuelle. Les yeux d'un noir de jais avaient une expression intense : un mélange d'anxiété, d'hostilité et de curiosité.

La main posée sur le pistolet était longue, solide, et ne tremblait pas.

— Je m'appelle Mathias Lauman, dit Malko en réponse à sa question, et c'est votre ami Sayed qui m'a dit comment entrer en contact avec vous.

— Où l'avez-vous vu ?

— À New Delhi.

— Et comment l'avez-vous connu ?

— Par Allen Inman, dit Malko, qui se trouve lui aussi à New Delhi.

Un éclair ambigu passa dans les yeux noirs de Bibi Gur, au nom de l'Américain.

— Inman a été tué près de Kandahar, lança-t-elle, vous ne pouvez pas l'avoir rencontré. Vous mentez, vous n'êtes pas ce que vous dites.

Les doigts s'étaient crispés sur la crosse du pistolet. La tension était brutalement montée, rendant l'atmosphère encore plus irrespirable dans ce réduit hermétiquement clos. Malko réalisa que

les épaisseurs de tapis devaient amortir tous les bruits et que Bibi Gur pouvait l'abattre sans risques. En dépit de son calme apparent, elle paraissait hypertendue.

— Allen Inman n'a pas été tué et j'ai la preuve de ce que j'avance, dit-il. Laissez-moi vous la montrer.

Au moment où il esquissait un geste vers sa poche, Bibi Gur se leva, le pistolet à la main. Un vieux Makarov en service dans l'armée soviétique.

— Ne bougez pas, mettez les mains sur votre tête, jeta-t-elle à Malko.

Il obéit. Lui appuyant le canon du pistolet contre le cou, l'Afghane entreprit de le fouiller avec soin, jusqu'aux endroits les plus intimes. Enfin, elle baissa un peu le canon de l'arme et s'écarta.

— C'est bien, allez-y maintenant.

Malko ouvrit son porte-cartes et lui tendit la photo remise par l'Américain. Bibi Gur s'en empara aussitôt et la contempla longuement. Quand elle croisa le regard de Malko ses grands yeux noirs étaient pleins de larmes.

— Je croyais ne jamais revoir cette photo, expliqua-t-elle. On m'avait dit qu'Allen avait été tué d'un éclat de roquette, pendant un combat où il servait de conseiller à nos moudjahidin, près de Kandahar.

— Il est à Delhi, dit Malko et il s'occupe toujours de l'Afghanistan. C'est lui qui m'a introduit auprès de Sayed.

Bibi lui tendit la photo. Les traits de son visage s'étaient adoucis et elle était encore plus belle. Elle jeta son pistolet sur le *chadri* roulé en boule et se rassit.

— Excusez-moi, je vis dans la hantise d'être capturée. Le Khad a quadrillé toute la ville. Il a des centaines d'informateurs. Je ne sors guère du Bazar. Pour venir ici, je prends des risques énormes. Je n'ai aucun contact direct avec l'extérieur. Parfois Sayed parvient à nous faire parvenir une lettre. C'est tout. Alors, quand il m'envoie quelqu'un, j'y vais. Seulement, je me méfie toujours.

Elle sortit une vieille théière cabossée d'un recoin et un autre verre.

— Vous voulez un peu de thé ? Hélas, je n'ai pas de sucre.

Malko accepta et but un peu de thé amer. Bibi Gur l'observait.

— Vous êtes venu par avion ?

— Oui, fit-il. Je suis censé être journaliste.

— C'était dangereux d'avoir cette photo sur vous, remarqua-t-elle. Si les gens du Khad l'avaient trouvée, ils vous auraient arrêté et torturé jusqu'à ce que vous disiez où je me cache… Ils ont assassiné tous les membres de ma famille après les avoir affreusement mutilés.

— C'était la seule façon de lever vos doutes, remarqua Malko. Personne ne pouvait vous prévenir de mon arrivée.

— C'est vrai, nous sommes dans une forteresse assiégée, soupira-t-elle. Le Khad est partout, tout-puissant. Ils ont deux grands centres d'interrogatoires à Shashdarak et Sadarat et des casernes un peu partout. En plus, ils ont installé des prisons secrètes dans des maisons abandonnées par des Afghans qui ont fui à l'étranger, surtout dans le quartier Howzai Barikat. Quand ceux qu'ils ont torturés ont besoin de soins, on les envoie à l'hôpital militaire où personne ne peut les voir.

« C'est Najibullah, le président actuel, qui a mis au point ces méthodes, de 1980 à 1985. Même les officiers est-allemands qui ont fondé le Khad n'ont pas accès à certains centres d'interrogatoires. Notamment le pire, celui de la section 7, près de la route de l'aéroport. Là, on y fait des horreurs…

— Vous semblez remarquablement bien renseignée, dit Malko.

Bibi Gur étendit devant elle sa main gauche. La première phalange de ses doigts sauf le pouce, manquait ! Comme amputées au rasoir. L'Afghane ramena vivement sa main sous ses vêtements comme si elle avait honte…

— Voilà leur travail, fit-elle. J'étais hôtesse de l'air sur l'Ariana. Quand les Russes ont envahi l'Afghanistan, instinctivement, je me suis retrouvée du côté de la résistance, avec des amis de l'Université. À cette époque, nous étions très mal organisés. J'ai reçu un jour un paquet de tracts anti-soviétiques d'un ami arrivé de Peshawar. Ce que nous appelons des *Shahnameh*, des lettres de nuit. Je les ai distribués dans le Bazar. Les mouchards du Khad m'ont repérée et arrêtée. J'ai été amenée dans l'ancienne villa de

Waril Akbar Khan, un riche marchand qui s'était enfui de Kaboul, transformé en centre d'interrogatoire clandestin. On m'a battue, violée, passée à l'électricité, brûlé les doigts au fer rouge. Des pilotes dont ils avaient besoin ont intercédé en ma faveur. Alors, ils ont décidé de me libérer sans jugement. Seulement, avant, le chef de mes tortionnaires a dit qu'il fallait me donner une leçon pour que je n'aie plus envie de distribuer des *Shahnameh*. On m'a mis la main à plat sur une table et un de ses hommes m'a tranché tous les doigts avec un massicot d'imprimerie…

« Je me suis évanouie et j'ai repris connaissance à l'hôpital militaire de Share Naw.

— C'est horrible, dit Malko.

Bibi Gur secoua la tête.

— Non, c'est idiot. Je n'ai plus distribué de *Shahnameh*, mais depuis, j'ai tué de ma main plusieurs Russes, des agents du Khad, un officier est-allemand et un autre de la *Sarandoi*[25] qui s'était distingué par sa sauvagerie. Mais je vis dans la terreur qu'on me reprenne. Le Khad a mis ma tête à prix. Tous ceux qui s'approchent de moi sont en danger de mort. Y compris vous.

— Je comprends, dit Malko. J'ai voulu vous rencontrer parce que je suis ici en mission pour la CIA. Normalement, je repars comme je suis venu. Mais s'il y avait un problème, pourriez-vous m'ex-filtrer ?

Elle hocha la tête.

— En théorie, oui. Nos gens se trouvent à une vingtaine de kilomètres de Kaboul, après les gorges de Bagrani, sur la route de Jalalabad. Mais pour y arriver, c'est très dangereux. Il y a des barrages partout. Moi-même, je ne m'y risque pas. Mais qu'êtes-vous venu faire à Kaboul ?

— Prendre contact avec un chef de la résistance passé chez les communistes pour le retourner.

— De qui s'agit-il ?

— Selim Khan.

— Selim Khan ! lâcha-t-elle sincèrement stupéfaite. Cette ordure ! Les Américains sont devenus complètement fous. C'est un piège. Il est très lié aux Soviétiques et au gouvernement Najibullah.

— Je sais, dit Malko, mais on dirait qu'il veut changer de camp à nouveau.

Bibi Gur lui jeta un regard plein de commisération.

— Il se moque de vous, pour une raison très simple. Il a rallié les communistes, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Il ne se battait pas et dépensait tout l'argent des Américains à faire la fête. Il enlevait des femmes pour les violer et gardait pour lui la solde de ses hommes. Sa tête est mise à prix. Il ne peut plus sortir de Kaboul, pour retourner dans sa propre tribu. Son rival intégriste Gulbuddin a juré de le coudre dans une peau de porc et de l'enterrer vivant. Sans la protection de Najibullah, il serait déjà mort. C'est un drogué, un pervers, un tueur psychopathe…

Ses yeux flamboyaient. Malko était troublé. Cette femme qu'il rencontrait pour la première fois lui inspirait confiance. Elle semblait équilibrée, motivée, et pleine de bon sens. C'était la seconde personne à écorner sérieusement l'image de marque de Selim Khan. Est-ce que la CIA s'était fait mener en bateau une fois de plus ?… Il repensa à l'insistance du chef de guerre à toucher son denier de Judas.

C'était peut-être tout simplement une arnaque.

— Je ferai attention, promit-il.

— Surtout, ne parlez jamais de moi, supplia-t-elle. Pour de l'argent ou du pouvoir, il trahirait n'importe qui. C'est un opportuniste-né.

— Vous n'avez rien à craindre, jura Malko. Mais si j'ai besoin de vous, comment vais-je faire ?

— Revenez voir Hadj Halah. Mais seulement si vous avez impérieusement besoin de moi. Vous risquez d'être surveillé par le Khad et je ne veux pas mettre en péril ce que je prépare.

— Quoi donc ?

— Une campagne d'attentats en ville contre des objectifs militaires. Afin de montrer à la population que la résistance est présente à Kaboul. Nous allons abandonner des voitures piégées à différents endroits stratégiques.

— Vous allez essayer d'assassiner Najibullah ?

Bibi Gur afficha un sourire cruel et froid.

— Ce serait mon vœu le plus cher, mais c'est impossible. La Présidence est un véritable blockhaus et, en plus, il n'y couche pas souvent. Il a une poignée d'hommes sûrs autour de lui. Des anciens du Khad qui ont tellement de sang sur les mains qu'ils ne peuvent le trahir… C'est lui qui a engagé les officiers de l'Allemagne de l'Est qui dirigent le Khad. Ils le renseignent sur tout. Quand il va à la Mosquée le vendredi, il y a cinquante tueurs qui veillent sur lui. Nos objectifs sont différents. En plus des voitures piégées, nous allons commencer à punir les principaux traîtres. Tous ceux qui ont fait tuer des Afghans pour obtenir un appartement à Microrayon…

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un quartier neuf qui ferait honte à un pays civilisé. Mais les Afghans sont habitués à vivre dans des maisons de terre, sans eau ni électricité. À Microrayon, c'est chauffé. Il y a le téléphone et on peut prendre des bains chauds… Tous les gens du Parti y sont logés. C'est là que nous allons commencer notre action.

De nouveau, ses yeux brillaient de haine.

Soudain, une petite ampoule rouge s'alluma entre deux tapis. Malko vit les traits de Bibi Gur se figer et une brutale poussée d'adrénaline envahit ses artères.

— Que se passe-t-il ?

— C'est le signal d'alerte. Il y a des gens suspects qui rôdent autour de la boutique. Ce n'est peut-être rien.

Ils attendirent dans un silence pesant. Les secondes s'égrenaient et l'ampoule rouge demeurait allumée. Malko tendit l'oreille. Aucun bruit ne parvenait de l'extérieur.

— Il n'y a pas d'autre sortie en dehors de la boutique ? demanda-t-il.

— Non, hélas.

— Vous avez pu être suivie ?

— Peut-être. Vous aussi. Un journaliste est toujours intéressant pour le Khad. Moi, j'ai fait très attention et avec le *chadri*, c'est plus facile. Ici, les femmes sont très protégées, même les agents du Khad n'oseraient pas soulever en public le voile d'une femme…

Elle ouvrit la culasse du Makarov et Malko aperçut l'éclat cuivré d'une douille de laiton engagée dans le canon. La culasse qui se

refermait claqua avec un bruit sinistre. Il ne pouvait détacher les yeux du point rougeoyant au-dessus de leur tête, l'estomac noué. Pour détendre l'atmosphère, il demanda à Bibi Gur :

— Parlez-moi encore de Selim Khan. De ses liens avec le régime…

— Le Khad ne l'aime pas beaucoup, dit-elle. Ils le considèrent comme incontrôlable, mais il est intouchable : c'est le rallié le plus spectaculaire qu'on peut montrer aux étrangers. Ceux qui traînent dans les salons du restaurant Khyber ou du *Kabul Hotel* sont de minables petits chefs de bandes, avec à peine une centaine d'hommes. Selim Khan, lui, a une véritable armée. Avec des chars et des canons. Et puis c'est un chef de tribu, son père travaillait pour le Roi : ici cela compte beaucoup. Seulement, il est mégalomane. Il a même voulu prendre le pouvoir, il y a un peu plus d'un an.

— Comment ?

— Le 30 novembre 87, il y avait une *Loya Jirgah*[(26)] à la Polytechnique de Kaboul pour réélire le Président. Selim Khan a tenté de forcer les barrages avec ses hommes. Il avait décidé de se présenter. Le Khad s'y est opposé. Cela s'est terminé par un affrontement sanglant. Avec plusieurs morts des deux côtés. Selim Khan a été transporté à l'hôpital militaire, gravement blessé. Gulabzdi, le ministre de l'Intérieur, a envoyé un commando l'achever. Mais les *Chouravis* ont été plus rapides. Une voiture de l'ambassade est venue le chercher pour le transporter à l'état-major soviétique de la 40e armée.

« Le soir même, ils l'ont mis dans un avion militaire pour Moscou. Là-bas, on l'a soigné. Trois mois après, il était de retour à Kaboul. Les *Chouravis* ont fait savoir à Najibullah qu'il ne fallait pas toucher un cheveu de sa tête, qu'il représentait une caution pour d'autres résistants susceptibles de se rallier. Le Président s'est incliné, mais le Khad a quand même tenté de l'assassiner. Ils ont attaqué sa maison aux lance-roquettes. De nouveau, il y a eu beaucoup de morts.

La petite lumière rouge brillait toujours. La poussière grattait la gorge de Malko et il étouffa à temps une quinte de toux. Bibi Gur ajouta :

— Ici, Selim Khan a des contacts avec un compagnon de route des Soviétiques, en plus des gens de l'ambassade.

— Qui ?

— Un journaliste grec, un certain Elias Mavros.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est un vrai journaliste, mais communiste. Il ne s'en cache pas. Il est tout le temps à Kaboul. Je suis sûre qu'il travaille pour les *Chouravis*.

L'image du beau chevalier blanc de la CIA continuait à se dégrader… Mis bout à bout, cela faisait beaucoup d'indices défavorables pour Selim Khan. De plus en plus, Malko se disait qu'il était tout simplement en train d'escroquer la CIA. Au mieux…

L'ampoule rouge s'éteignit !

Bibi Gur poussa une exclamation soulagée et se leva, transfigurée. Malko fit de même. Il y eut un grincement derrière eux, la porte séparant le réduit de la boutique commençait à s'ouvrir.

— Allons-y, fit la jeune femme.

Elle ramassa son *chadri* et entreprit de l'enfiler.

Le tissu lui couvrait encore la tête quand la porte se rabattit brutalement. Au lieu d'Halah, surgirent trois moustachus mal rasés, dans des costumes sans cravates, pistolets au poing ! L'un d'eux ceintura Bibi Gur empêtrée dans son *chadri*, les deux autres se ruèrent sur Malko, le frappant à coups de crosse.

Comme Bibi Gur se débattait furieusement, son agresseur abattit la crosse de son arme sur sa tête et elle s'effondra.

Malko, étourdi, les bras tordus derrière le dos, fut projeté dans la boutique. Hadj Halah était étendu sur un de ses Boukhara, le visage en sang, visiblement écrasé à coups de crosse. Les tapis étaient éparpillés dans tous les sens et Malko aperçut un commutateur qui avait été dissimulé derrière un tapis cloué au mur.

La nuit était tombée. Dans Chicken Street déserte, les magasins étaient fermés, les vitrines cadenassées. Il y avait une Volvo claire arrêtée devant le magasin. Un des hommes qui le tenait se retourna et lança :

— *Begger*[27] !

Malko voulut se débattre, mais un coup de crosse sur la nuque l'étourdit. Leurs trois agresseurs ne parlaient pas, comme s'ils avaient eu peur d'attirer l'attention. La portière de la Volvo s'ouvrit et Malko fut violemment projeté sur le plancher. Il n'eut pas le temps de se retourner. Un autre corps venait de le rejoindre. Bibi Gur, dont la poitrine s'écrasait sur son dos.

Il entendit des chuchotements énervés, sentit des gens monter, les portières claquèrent et la Volvo démarra. Deux des trois hommes, au moins, occupaient la banquette arrière.

Encore décontenancé, Malko réalisa qu'il allait faire connaissance avec le sinistre Khad, la gestapo du régime Najibullah.

CHAPITRE VII

La Volvo cahotait dans la rue défoncée. Dans le champ visuel de Malko, il n'y avait qu'une vilaine chaussure noire et les cheveux de Bibi Gur. Celle-ci parvint à bouger et murmura dans l'oreille de Malko :

— Tout n'est pas perdu.

Un glapissement d'un des hommes du Khad, immédiatement suivi d'un coup de pied écrasant l'oreille de Malko, saluèrent cette phrase qu'il trouvait d'un optimisme un peu débridé…

Son équipée à Kaboul n'aurait pas duré longtemps. Même si les Américains arrivaient à l'échanger contre des officiers soviétiques, dans quel état serait-il après Poul-e-Charki et les tortures ?

Ils roulaient depuis deux ou trois minutes quand le grincement d'un coup de frein l'arracha à ses pensées. Une fraction de seconde plus tard, il y eut un choc qui secoua toute la Volvo, accompagné du bruit sourd de tôles écrasées. Le heurt l'avait fait pivoter sur lui-même et son champ visuel englobait maintenant une des portières arrière. Il la vit s'ouvrir, aperçut le canon d'une Kalach qui se mit aussitôt à cracher des flammes. Le bruit strident d'une rafale l'assourdit. Posément, quelqu'un vidait les trente-deux cartouches du chargeur dans les corps des hommes assis à l'arrière, qui n'avaient même pas eu le temps de sortir leurs armes…

Le silence retomba brutalement.

Malko se redressa et, tendant le bras, parvint à ouvrir sa portière, puis à se glisser à l'extérieur. Une main l'aida à se redresser et il se trouva nez à nez avec un barbu d'une taille gigantesque, bardé de cartouchières, un RPG7 à la main.

Ils étaient encore dans Chicken Street juste au croisement avec une rue perpendiculaire d'où était venu le fourgon qui avait percuté

la Volvo, encore enchevêtré à elle à la hauteur de la portière avant gauche. Le chauffeur était effondré sur son volant, probablement mort.

Bibi Gur, à son tour, sortit de la Volvo à quatre pattes et se releva, le visage ensanglanté.

— Suivez-moi, lança-t-elle à Malko. Vite.

Plusieurs silhouettes s'agitaient autour de la Volvo. Un homme fouillait les morts à l'arrière, récupérant leurs armes. Deux autres étaient en train d'extraire de l'avant Hadj Halah, inanimé.

Le géant se pencha et le chargea sans effort sur son épaule. Ses compagnons s'étaient déployés sur la chaussée, Kalach au poing, mais Chicken Street demeurait obstinément vide. Comme si personne n'avait entendu les coups de feu…

Ils partirent tous en courant par la rue d'où était venu le fourgon, laissant les deux véhicules accidentés au milieu du carrefour avec les cadavres. Malko réalisa qu'ils emmenaient un prisonnier, un des hommes du Khad qui était assis à l'avant.

En file indienne, Bibi Gur en tête, ils parcoururent une centaine de mètres dans la rue déserte et sombre. Tournant ensuite dans un jardin, puis se faufilant dans des ruelles mortes, traversant des cours intérieures. Pas un mot n'était échangé. Une sirène hurla dans le lointain. Bibi Gur avait pris la tête de la petite colonne.

Ils arrivèrent en face de la Kabul River et franchirent rapidement un des ponts pour plonger aussitôt dans le Bazar, avec ses masures de bois croulantes. Encore des zigzags, puis ils se glissèrent le long d'une impasse, avalés un à un par une porte de bois qui donnait dans un local mal éclairé. Malko distingua des hommes couchés à même le sol, enroulés dans des couvertures, leurs armes bien visibles à côté d'eux. Il aperçut une caisse de grenades chinoises à manche, des petites mines anti-personnel, des allumeurs dans leur lit de coton, des pains d'explosif sous plastique.

Le grand barbu posa doucement à terre Hadj Halah qui poussa un gémissement de douleur. Un des hommes commença à nettoyer les blessures de son visage. À la lumière, le géant était extraordinaire avec sa barbe de prophète, ses cartouchières à la

mexicaine, et sa stature impressionnante. Bibi Gur vint vers lui et lui embrassa la main. Malgré son visage tuméfié, elle rayonnait.

— Je vous présente Abdul, dit-elle à Malko, l'homme le plus courageux d'Afghanistan. Sans lui, nous serions déjà dans une caserne du Khad…

— Que s'est-il passé ?

— Chaque fois que je me déplace dans Kaboul, expliqua-t-elle, je suis sous la protection d'un dispositif dirigé par Abdul. Lui et ses hommes connaissent la ville comme leur poche. Il a l'ordre de tout faire pour me sauver, s'il y a un problème, mais si cela devient impossible, de détruire la voiture où je me trouve. C'est pour cela qu'il a un RPG7…

— Mais pourquoi ? objecta Malko. On pourrait vous faire évader, même de Poul-e-Charki !

— Je connais trop de choses, dit Bibi avec un sourire froid. Et personne ne résiste à la torture. Je le sais, j'y suis passée. Le réseau auquel j'appartiens est le seul que nous ayons à Kaboul. C'est le fruit de plusieurs années de travail. Impossible de le laisser détruire. Or, je connais les planques, les caches d'armes, et la plupart de ceux qui nous aident, comme Hadj Halah.

— Que s'est-il passé ?

— La voiture du Khad est arrivée très vite après nous. J'ignore encore si c'était à cause de vous ou de moi, mais nous allons le savoir. Ils ont mis du temps à découvrir la cache où nous étions. Cela a permis à Abdul de monter ce guet-apens.

— Il était venu en voiture ?

— Non, bien sûr, mais il a « réquisitionné » un fourgon et il a tenté le tout pour le tout… Les commerçants de Chicken Street savaient qu'il allait se passer quelque chose. Ils ont tous fermé leurs boutiques pour qu'on ne leur pose pas de questions par la suite. Ici, nous sommes comme des poissons dans l'eau. Tout le monde nous aide et nous nourrit, même si c'est très dangereux. On hait les *Chouravis* et leurs alliés…

— Où sommes-nous, ici ?

— Dans une des planques que nous possédons dans le Bazar. L'entrepôt d'un bazari. Le Khad ne peut pas fouiller tout le Bazar.

Un cri affreux les interrompit. Malko tourna la tête et aperçut Abdul, le bon géant, penché sur le prisonnier du Khad. D'une main, il le maintenait par le cou, de l'autre, il lui enfonçait lentement un poignard dans le ventre, en maniant la lame pour élargir la blessure. Le cri cessa, faisant place à un bavardage à voix basse. Indifférente, Bibi Gur expliqua :

— Nous sommes obligés de savoir comment ils sont arrivés chez Hadj Halah.

— Qu'allez-vous en faire ?

Bibi ne répondit pas. De nouveau, il y eut un couinement, puis un échange de mots à voix basse. Le prisonnier parlait presque à l'oreille de son bourreau. Les autres moudjahidin s'étaient allongés à même le sol, fumant ou se reposant, indifférents. Le géant, abandonnant son prisonnier, vint s'accroupir en face de Bibi et lui parla longuement, d'une voix douce et calme. La jeune femme traduisit ensuite pour Malko.

— Ce n'est pas trop mauvais. Ils ignoraient votre existence. On leur avait dénoncé Hadj Halah comme travaillant avec la résistance et ils surveillaient sa boutique. Ils n'ont eu aucun contact avec leurs chefs depuis leur départ de la caserne.

Elle s'interrompit pour jeter quelques mots à Abdul. Le grand barbu se releva et se dirigea dans le coin où se trouvait le prisonnier. Ce dernier poussa un cri vite étouffé par sa poigne. D'un geste rapide, Abdul lui arracha son turban et le déroula. L'autre s'affaissa, s'adressa au géant d'une voix suppliante. En un clin d'œil, Abdul lui passa la bande de tissu autour du cou. Le retournant sur le ventre, il entreprit tranquillement de l'étrangler avec son propre turban. Un genou au milieu des omoplates, serrant des deux mains. Malko était fasciné par les pieds de l'homme qui battaient désespérément le sol. Les autres regardaient à peine. Les pieds bougèrent de moins en moins, puis cessèrent tout mouvement. Malko croisa le regard de l'Afghane. Elle ne baissa pas les yeux.

— Il demandait qu'on l'épargne, expliqua-t-elle. Mais c'était impossible, cet homme appartenait à la section 7 du Khad. La pire. Ceux qui traquent et exterminent la résistance. Il ne pouvait pas se rallier et nous n'avons pas d'endroits pour garder les prisonniers.

Nous jetterons son cadavre dans la Kabul River et cela fera réfléchir les autres. Mon but est d'éliminer tous les mouchards du Khad pour rendre notre vie moins dangereuse. S'ils savent qu'ils mourront tous, on les recrutera moins facilement.

C'était la guerre civile dans toute son horreur. Féroce. Abdul, le géant, avait enroulé le cadavre dans une toile. Bibi se releva.

— Un de mes hommes va vous accompagner jusqu'à l'entrée du Bazar.

— Comment vais-je vous joindre, maintenant ?

Elle sourit.

— Je vous joindrai, moi. En vous envoyant un gosse avec un signe de reconnaissance. Si vous désirez un contact, allez déjeuner au restaurant Baba-I-Walli, dans le building de la pharmacie Narangé, sur l'avenue Maiwand. Je vais essayer de me renseigner. Votre affaire avec Selim Khan ne me dit rien de bon.

Elle lui serra longuement la main, et un jeune barbu sortit avec lui, le guidant dans les ruelles sombres du Bazar, où tout était déjà presque fermé. Son guide l'abandonna en face d'une boulangerie, derrière la mosquée Pule Kheshti. À dix mètres de là, un soldat de l'armée régulière veillait, Kalach au poing. Malko se retourna : le moudjahid s'était perdu dans la pénombre. Kaboul était un théâtre d'ombres dont il commençait seulement à comprendre les rouages. Il émergea le long de la rivière et dut attendre dix minutes avant qu'un taxi ne s'arrête.

Tandis qu'il montait vers l'*Intercontinental*, il repensait aux révélations de Bibi Gur. Quelle était la véritable raison de sa présence à Kaboul, si Selim Khan ne voulait ou ne pouvait se rallier ? Simplement une escroquerie ? Ou autre chose de plus vicieux… ?

***

Jennifer Stanford lisait dans un fauteuil du hall. Elle alla à la rencontre de Malko et demanda à voix basse :

— J'étais inquiète. Il y a une conférence de presse au ministère de l'Intérieur. Mais je n'y suis pas allée, j'ai préféré vous attendre. Que vous est-il arrivé ?

— J'avais un contact à prendre, avec quelqu'un de la résistance, expliqua Malko. Il y a eu un problème.

Ils filèrent au *Bamyan Bar*. Malko commanda une vodka-mangue et, Jennifer un Cointreau. Il lui raconta alors ce qui s'était passé.

— Vous avez eu une chance inouïe ! fit-elle. Mais il vaudrait mieux ne pas recontacter cette femme. C'est trop dangereux. Selim Khan a téléphoné. Il vous invite demain vendredi aux combats de chiens. Il vous a demandé. C'est moi qui ai pris la communication.

— Parfait, dit Malko.

Le chef de guerre acceptait donc de le voir pour être payé d'avance. C'était bon signe. Une violente douleur dans la nuque lui rappela ses émotions des heures précédentes. Il se sentait poussiéreux et moulu.

— Je vais prendre une douche, dit-il.

Jennifer se leva.

— Je remonte aussi. Sinon, le frère de Najibullah va me sauter dessus.

Ils prirent l'ascenseur de gauche. Malko appuya sur le bouton du 3. La cabine se mit en route et stoppa soudain entre deux étages. Il poussa successivement tous les boutons, y compris l'alarme, sans rien obtenir. Lorsqu'il décrocha le téléphone de secours, ce fut pour découvrir que le fil était coupé… Jennifer ne paraissait pas paniquée :

— Ça arrive souvent, fit-elle. Quand ils s'aperçoivent que la cabine est bloquée, ils appellent un dépanneur. Il faut prendre son mal en patience…

Joignant le geste à la parole, elle alluma une cigarette. Malko tapa à la porte sans résultat. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit.

— Cette fois, c'est la vraie panne, s'exclama Jennifer. On est là pour un moment.

C'était le comble. Rien ne se passa durant plusieurs minutes. Ils avaient l'impression d'être dans un sous-marin, puis la voix de Jennifer s'éleva dans le noir, changée.

— Ça commence à m'angoisser. Où êtes-vous ?

— Ici, fit Malko, étendant le bras.

Ses doigts rencontrèrent un sein plein et ferme. Il y eut un déplacement dans l'obscurité et, brusquement, Jennifer Stanford fut près de lui. Sans un mot, elle se serra contre Malko de toutes ses forces, le pubis en avant, dans une étreinte sans équivoque. Ses hanches ondulaient, son bras droit passé autour de la nuque de Malko lui broyait le cou. Il sentit sa bouche effleurer sa joue puis se planter sur la sienne et s'ouvrir pour laisser passer une langue impérieuse. Le danger qu'il avait couru quelques heures plus tôt l'avait assez secoué pour lui donner comme toujours une violente envie de faire l'amour. Et Jennifer semblait déchaînée. Il la prit dans ses bras, découvrant un corps extraordinairement musclé d'adepte du body building.

Il passa une main sous le chandail, caressant des seins durs comme du marbre. Jennifer gémit et s'attaqua fébrilement à son zip. La cabine oscillait sous la violence de leur étreinte. Dès qu'elle eut son sexe dans la main, elle se mit à l'exciter avec furie et habileté, sans cesser de l'embrasser. Elle ne s'interrompit que pour ouvrir son fuseau moulant et faire glisser ses collants. C'est elle qui posa la main de Malko sur son sexe nu.

— Prends-moi debout, dit-elle à voix basse. J'ai très envie.

C'était fou, le courant pouvait revenir à n'importe quel moment… Elle s'était déjà retournée, face à la cloison, lui offrant sa croupe dans laquelle il s'enfonça sans coup férir, la prenant aux hanches pour mieux la besogner…

— Oui ! Oui ! Oui !

C'était une litanie, il sentait les hanches venir vers lui, comme pour mieux se faire empaler. Collé à elle, il lâcha sa semence au fond de son sexe, les deux mains crispés sur ses hanches.

Juste au moment où l'électricité revenait ! Jennifer se retourna, une lueur amusée dans le regard, et dit simplement :

— J'ai eu envie de vous dès que je vous ai vu. Peut-être à cause de ce que je sais de votre vie. Et puis, j'avais toujours eu comme fantasme de faire l'amour dans un ascenseur…

Elle remonta ses collants et son fuseau, tira sur son pull, tandis que Malko se rajustait. Bénissant cet intermède inattendu. Jennifer s'appuya à la cloison avec un sourire coquin.

— J'espère que la prochaine fois, nous aurons mieux qu'un ascenseur.

Malko le souhaitait aussi. Elle vint vers lui et dit à voix basse :

— C'est fou, mais j'ai très bien joui.

Enfin, ils entendirent des bruits à l'extérieur. Quelques minutes plus tard, la porte s'entrouvrit légèrement : ils étaient bloqués entre le premier et le second étage. Ils se faufilèrent dans l'étroit espace pour retrouver leur liberté.

***

— Tiens, voilà Elias, remarqua Jennifer.

Un vieux bonhomme à la tignasse blanche et aux traits burinés, un petit sac à la main, venait de faire son entrée au restaurant de l'*Intercontinental*. Ses yeux malins scrutaient la salle. Il aperçut Jennifer et se dirigea vers eux. Malko repensa immédiatement aux révélations de Bibi Gur.

— Vous le connaissez ?

— C'est un journaliste grec, expliqua Jennifer. Je l'ai rencontré à l'aéroport quand je suis arrivée. Il attendait quelqu'un qui avait raté son avion. Il a été très gentil et m'a emmenée en taxi. C'est un communiste acharné, partisan du régime Najibullah. Il est intarissable là-dessus. Mais sympa.

Elias Mavros s'approcha de leur table, se présenta et Malko l'invita à s'asseoir.

— Je ne reste pas longtemps, précisa-t-il, parce que je dois retourner au *Kabul Hotel* avant le couvre-feu. Mon journal n'a pas les moyens de payer cent dollars la chambre… Je suis un révolutionnaire.

Malko lui commanda quand même un Johnny Walker. Et demanda à brûle-pourpoint :

— Vous venez au combat de chiens demain ?

Elias Mavros secoua la tête d'un air dégoûté.

— Sûrement pas ! Ça me dégoûte. Et puis, je n'aime pas Selim Khan. C'est un capitaliste et un jouisseur. Il se sert du président Najibullah pour gagner de l'argent. Ce n'est pas un vrai communiste. Un jour, il trahira de nouveau. Il reste ici seulement parce qu'il a peur.

Malko écoutait, passionné. Ainsi Bibi Gur se trompait. Même les amis de Selim Khan se méfiaient de lui. Après tout, il n'était peut-être pas venu pour rien à Kaboul.

— Comment évolue la situation ? demanda Malko.

Elias Mavros ricana.

— La presse capitaliste raconte des mensonges. Moi, j'ai toujours écrit la vérité. Il va y avoir une réconciliation nationale. Sans les fanatiques religieux. Les grands chefs vont se rallier au régime Najibullah et reconstruire l'Afghanistan. Ils sont déjà en train de parler. : Peut-être même que le Roi reviendra.

— Avec un régime communiste ?

— Le PDPA n'est pas communiste, s'offusqua Mavros, contre toute vraisemblance. C'est un parti moderne et laïque. D'ailleurs, le Président va à la mosquée tous les vendredis. Bientôt, la paix régnera.

Il regarda sa montre et se leva soudain comme une fusée.

— Neuf heures et quart. Mon taxi ne va pas m'attendre… Merci pour le scotch.

Il avala d'un trait ce qui restait de son Johnny Walker et fila à travers le restaurant. Sous la table, Jennifer faisait du pied à Malko.

— Si nous allions nous coucher ? proposa-t-elle.

Son fantasme de l'ascenseur ne l'avait pas comblée. Malko signa la note et la suivit. Elle avait troqué son fuseau contre une mini en jeans qui découvrait la plus grande partie de ses cuisses musclées. À peine furent-ils seuls qu'elle se colla à lui. Ils s'embrassèrent pratiquement jusque dans la chambre. Tandis qu'elle se déshabillait, Malko observait son corps de culturiste, ses épaules larges, ses seins fermes accrochés très haut, ses cuisses musclées, son estomac et son ventre plats.

Pas un pouce de graisse. Quand il la caressa, il sentit les muscles jouer sous sa peau. Il avait presque l'impression de tenir un homme dans ses bras. Elle le regarda, inquiète.

— Je ne te plais pas ?

— Si, protesta Malko, tu as fait beaucoup de sport ?

— Un peu.

Très vite, il s'aperçut qu'elle savait aussi se servir de sa bouche. Quand son érection fut au maximum, elle s'allongea sur le ventre, les jambes un peu écartées, la croupe saillante et lui dit d'une voix rauque, ambiguë :

— Puisque tu trouves que je ressemble à un homme, traite-moi comme tel…

Sa croupe se dressait en un appel muet. Malko s'y engouffra et elle frémit à peine lorsqu'il la viola. Le chemin avait déjà été fréquenté et il se demanda comment elle choisissait ses amants. Elle feulait, l'implorant sans cesse de la défoncer encore plus. Ce qu'il fit jusqu'au moment où il explosa au fond de ses reins.

Tandis qu'il reposait, allongé sur elle, encore raide, il se demanda quelle surprise lui réservait l'imprévisible Selim Khan. Et si l'incident de Chicken Street n'allait pas avoir des conséquences redoutables.

Il avait hâte de conclure son deal avec Selim Khan et de quitter Kaboul.

CHAPITRE VIII

Elias Mavros était en train de se raser en sifflotant, bien que l'eau glaciale qui coulait du robinet ne facilite pas sa tâche. Torse nu, en dépit de l'absence de chauffage, il se sentait euphorique. Sa dernière mission « internationaliste » semblait se dérouler sans anicroche. On frappa à la porte. Un des employés de l'hôtel.

— On vous demande au téléphone, annonça-t-il respectueusement.

Au *Kabul Hotel*, les chambres ne disposaient pas d'un appareil. Elias Mavros passa une chemise, sa canadienne et s'aventura dans le couloir glacé. Un vacarme horrible régnait au rez-de-chaussée. Un mariage dans la salle d'honneur avec un orchestre et des danses. Le combiné était posé sur le desk.

— Allô ?

— *Rafik Mavros*[(28)] ?

La voix semblait venir du bout du monde et pourtant ce n'était qu'à une centaine de mètres. Le palais du Premier ministre.

— *Baleh, Baleh*, fit le Grec.

— Son Excellence sultan Ketschmand vous attend à dix heures. On viendra vous chercher.

— Je serai prêt, confirma Elias Mavros.

Il raccrocha et remonta en faisant presque des entrechats. Il était bien le seul dont le Khad ne se méfie pas et qui puisse prendre tous les contacts possibles sans éveiller les soupçons. Il acheva de se raser, mit une chemise propre et regarda sa montre : neuf heures. À pied, c'était à dix minutes, mais on lui enverrait une voiture. Il avait le temps d'aller fouiller le Bazar à la recherche de bottes soviétiques vendues à des prix ridicules.

***

La Volvo noire du Comité central était conduite par un policier du Khad en civil et de petits rideaux blancs dissimulaient les occupants de la banquette arrière aux yeux des passants. Elias Mavros regarda les peupliers qui défilaient. Il y avait presque autant de soldats que d'arbres. La Présidence qui englobait les bureaux du Premier ministre était un vrai bunker, en plein cœur de Kaboul. Il aperçut un T. 62 enterré, le canon braqué vers la grille. Deux drapeaux flottaient sur le bâtiment laid et carré. L'afghan et celui du Parti, rouge avec des épis.

Un secrétaire attendait sur le perron, un petit moustachu rond et jovial qu'il connaissait déjà.

— Le camarade Ketschmand va vous recevoir, annonça-t-il.

Ils suivirent des couloirs froids et vides pour arriver dans un bureau au plafond très haut, au sol recouvert de superbes tapis. Sultan Ketschmand vint au-devant d'Elias et lui prit les deux mains.

— Quel plaisir de te revoir !

— Et moi donc !

Les deux hommes parlaient russe. Ils se connaissaient depuis de longues années. On apporta du thé et le Grec commença à demander des nouvelles de la situation militaire. Son interlocuteur hocha la tête.

— Ce n'est pas trop mauvais, les camarades soviétiques nous ont laissé les moyens de nous défendre. Mais il n'y a pas assez de ralliements. Les modérés hésitent.

— Pourquoi ?

— Ils espèrent encore gagner. Et puis, ils ont tellement dit qu'ils n'accepteraient pas de négocier avec le président Najibullah qu'ils sont prisonniers de leurs déclarations…

Elias Mavros dit à haute voix, avec un regard appuyé.

— Tu as une terrasse superbe ! On peut admirer la vue ?

L'Afghan se leva aussitôt, avec un sourire entendu. Le Khad mettait des micros partout. Les deux hommes gagnèrent la terrasse dominant le bois de peupliers. Deux AM veillaient en bas. Il faisait un froid vif mais supportable. Elias Mavros mit un bras autour des épaules de son vieil ami.

— Je suis passé par Moscou, dit-il sur le ton de la confidence. Je voulais te dire que les camarades de la commission internationale du Comité central se réjouissent de ta nomination.

Sultan Ketschmand venait en effet d'être nommé président du Comité exécutif du Conseil des ministres. Ingénieur, c'était un des rares civils du gouvernement Najibullah. Il fixa Elias Mavros, intrigué et ravi. Il existait une grande complicité entre les deux hommes.

— Merci, dit-il.

L'Afghan savait qu'Elias était beaucoup plus qu'un journaliste. Ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises dans la capitale soviétique et Mavros l'avait branché sur toutes les personnalités du régime. Ce dernier se pencha à l'oreille de son ami et continua avec un sourire mystérieux.

— Est-ce que je peux te confier un secret ?

— Certainement.

— Les camarades de Moscou pensent que tu as un grand avenir.

— Je ne savais pas que j'étais aussi connu à Moscou, dit-il, flatté.

Ça faisait toujours plaisir à entendre. Mavros continua :

— Comment t'entends-tu avec Sayed Gulabzdi ? Le ministre de l'Intérieur, l'homme le plus puissant après le Président.

— Très bien…

— Et avec la Sarandoi ?

— Ça va aussi. Il y a eu une épuration. Les nouveaux sont bien. Ils veulent garder la ligne du Parti.

— Et le Parti ?

— Pas de problème, mais ils sont inquiets. À cause de la campagne internationale de déstabilisation. Il n'y a plus que les Indiens à être bien avec nous. Les autres salauds sont partis comme des rats…

— Ils reviendront comme des rats, *Aziz Rafik* ![29] lança Elias Mavros, péremptoire.

— J'espère que tu as raison, mais pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

Elias Mavros laissa le silence s'installer un long moment avant de répondre.

— Je voulais seulement savoir où tu en étais. Et te transmettre un message du camarade Premier secrétaire. Il a bien voulu me recevoir avant mon départ de Moscou. Pour m'entretenir de l'Afghanistan. Il pense que ce serait une bonne chose que le Roi revienne.

— Moi aussi, mais le camarade Président ne voudra jamais s'effacer et le Roi n'acceptera pas tant qu'il sera là. Sans parler des intégristes…

Elias Mavros balaya les intégristes d'un geste sec.

— Ceux-là, ils se suicideront ! Personne n'a envie d'un nouveau Khomeiny. Même ces imbéciles d'Américains ont fini par comprendre. Non, ce que je voulais te dire, c'est que si tu étais appelé à de plus hautes fonctions que celles que tu occupes en ce moment, les camarades de Moscou t'apporteraient toute l'aide dont tu pourrais avoir besoin.

Le président du Comité exécutif du Conseil des ministres en demeura bouche bée. Elias Mavros le fixait de ses petits yeux plissés, éclairés d'une lueur joyeuse. Sultan Ketschmand craignait de comprendre trop bien. Des bouleversements politiques étaient envisagés et Moscou verrait d'un bon œil qu'il accède à des fonctions encore plus hautes. Comme la Présidence. D'une voix étranglée, il protesta :

— Je ne vois pas comment la situation intérieure pourrait se modifier dans le sens que tu imagines. Le camarade Président est très jeune et prend le minimum de risques…

— Je sais, je sais, coupa Elias Mavros, tu n'ignores pas l'amitié et le respect que j'ai pour lui. Il a accompli un travail immense pendant ces dix dernières années.

Il regarda sa montre.

— Bon, je dois te quitter maintenant. Je reste encore à Kaboul quelques jours. J'aimerais déjeuner un jour avec toi.

— Avec plaisir.

Sultan Ketschmand raccompagna son visiteur. En rentrant dans son bureau, il demanda à ne pas être dérangé et se mit à réfléchir, essayant de décrypter correctement les signaux lancés par Elias Mavros. Le journaliste grec était tout sauf un mythomane. Ce

matin, il n'était pas venu le voir par hasard. S'il avait bien compris, le message qu'il lui avait apporté était de la plus haute importance. Pour en savoir plus, il était obligé de passer par le Khad. Mais le Khad était infesté de créatures de Najibullah, incontournables, qui ne manqueraient pas de lui rapporter ce qui se passait. C'était se condamner à mort.

Sultan Ketschmand décida donc d'attendre les événements. Un homme prévenu en vaut deux.

***

Un grand gaillard barbu se trémoussait au milieu de la piste de danse du grand salon, au rez-de-chaussée du *Kabul Hotel*, se balançant comme une femme au rythme des tambourins de l'orchestre. La salle était pleine, hommes et femmes alignés sur des chaises et des bancs. On buvait sec et pas seulement du thé. Plusieurs bouteilles de Johnny Walker se trouvaient sur les tables basses et la mariée avait droit à un magnum de Moët. Le tout importé en contrebande. Au fond, la mariée, peinturlurée comme un arbre de Noël, enfoncée dans un fauteuil sur une estrade. Pas de marié : il était retenu en Allemagne.

Gulgulab, Kalachnikov sur la poitrine, gardait la porte et quatre des meilleurs gardes du corps de Selim Khan occupaient les points stratégiques. Elias Mavros pénétra dans la salle. Le vacarme de l'orchestre était assourdissant.

Il repéra Selim Khan assis au fond, juste en bas du trône de la mariée. Tous les parents étaient installés en rang d'oignon, vêtus de leurs plus beaux atours. Selim Khan arborait pour la circonstance son uniforme de maréchal. Mavros se fraya un chemin jusqu'à lui. Grâce au bruit de l'orchestre, il n'avait pas à craindre les micros. Les deux hommes se serrèrent la main, puis échangèrent à haute voix quelques plaisanteries.

— Je suis venu en voisin, expliqua le Grec, la musique m'empêchait de travailler.

Selim Khan lorgnait la mariée en connaisseur.

— Si ce con de mari ne vient pas, fit-il, je prendrai sa place.

— Tu as déjà dix femmes ! objecta son ami.

— Celle-là, je ne la prendrai que pour un soir.

Son goût des femmes était connu dans tout l'Afghanistan. Seul le haschich l'empêchait de trop baiser. Mais il lui arrivait d'honorer plusieurs de ses épouses à la suite avant de sombrer dans le coma pour trois jours. Respectueusement, les gens s'étaient écartés autour d'eux. Tout en regardant les danseurs, Mavros demanda :

— Tout se passe bien ?

— Oui.

— Pour moi aussi. L'agent des Américains ne se doute de rien. Il faut que tu l'appâtes maintenant. Que tu fasses semblant d'accepter la proposition et que tu lui donnes rendez-vous le jour que tu auras prévu. Comment cela marche-t-il de ce côté-là ?

— Ce porc se méfie, grommela Selim Khan. Je lui ai envoyé plusieurs messages en expliquant que la presse internationale voulait absolument une photo de nous deux et qu'il valait mieux que cela se passe chez moi. Il prétend ne pas avoir le temps.

— Et alors ? fit anxieusement le Grec.

— Il va finir par accepter, parce que les journalistes vont repartir, mais je saurai le jour au dernier moment. Et toi, tu es sûr que les camarades de Moscou vont me soutenir ?

— Certain, affirma Elias Mavros. J'ai été à Moscou exprès pour cela. Tout le monde compte sur toi, mais il faudra agir très vite. Je vais te préparer la liste des points à neutraliser immédiatement. De combien d'hommes disposes-tu ?

— En ce moment, une centaine. Mais il en arrive tous les jours. Ils seront quatre cents à la fin de la semaine prochaine.

— Très bien, approuva le Grec. Le moment venu, tu auras des soutiens intérieurs. Dans l'armée. Du côté du Khalk[(39)]. Nous avons le temps de mettre tout cela au point. Mais c'est l'ambassade ici qui jouera le rôle le plus important. En reconnaissant tout de suite ce qui s'est passé. Cela refroidira ceux qui auraient envie de s'opposer à toi. Nous ne sommes pas loin et il n'est pas question de dégarnir les alentours de la ville. Nous ne travaillons pas pour les moudjahidin.

Selim Khan tourna vers lui ses yeux injectés de sang.

— Je vais assister au combat de chiens. Tu ne viens pas ?

— Tu sais bien que je n'aime pas ça, fit Mavros.

***

Le taxi d'Elias Mavros passa devant l'ambassade de l'Union Soviétique, descendant l'immense avenue Darulaman qui se terminait par une sorte de château baroque abritant le ministère de la Défense. Sur la gauche de la grande avenue se dressaient trois bâtiments jaunâtres aux toits plats hérissés d'antennes. Le QG du Khad. Ou plutôt du WAD – Wajarat-e-Amniyat e Darulahi[31]. Dans une futile tentative pour faire oublier les mauvais souvenirs du Khad, on l'avait rebaptisé. Mais c'étaient les mêmes bâtiments, les mêmes tortionnaires et le même chef, le sinistre général Jacoub. Deux chars légers en gardaient l'entrée. Elias Mavros montra une carte à la sentinelle qui laissa pénétrer le taxi dans la cour.

Aussitôt, deux civils s'approchèrent, méfiants. Elias Mavros leur adressa un sourire rassurant.

— Conduisez-moi au colonel Tafik. Il m'attend.

Dans le hall, le planton demanda la confirmation au téléphone. Le colonel Tafik était le directeur de la section 7 du Khad. Spécialisée dans les menées contre-révolutionnaires. Il ne se déplaçait que dans une Mercedes noire blindée sans plaques et ne rendait de comptes à personne, sauf au président Najibullah dont il avait été longtemps l'adjoint. Il vint accueillir le journaliste grec à la porte de son bureau et lui donna l'accolade. Ensemble, ils étaient remontés de Jalalabad, sous une grêle de roquettes des moudjahidin. Cela crée des liens.

Tafik était trapu, moustachu, les épaules larges et le menton volontaire. Quelques années plus tôt, quand il n'était encore qu'un modeste lieutenant du Khad, on l'avait surnommé « petite cuillère ». Parce qu'il se servait de cet ustensile pour arracher les yeux des prisonniers qui refusaient de parler. Même les officiers est-allemands le considéraient comme un fou sanguinaire. C'était un Tadjik, dur, amoureux de son pays, qui au fond détestait les Russes, mais encore plus les intégristes. Une jeunesse pauvre l'avait rallié au communisme et il était d'une fidélité absolue au régime.

— Comment va Kaboul ? demanda Elias Mavros.

Tafik prit un cigare cubain et l'alluma, puis fit la moue après avoir rejeté la fumée.

— Ça va, mais c'est dur. Mes gens me signalent des groupes infiltrés un peu partout dans la ville. Ils ont des caches d'armes. Nous en avons encore trouvé une ce matin. Beaucoup d'explosifs. Ils vont commettre des attentats. C'est certain…

— Et sur les autres plans, les camarades du Comité central ?

— Le Président a tout repris en main, expliqua l'officier. Il a viré les tièdes. Maintenant, on va s'attaquer au vrai problème. Rallier ces salauds de moudjs…

Elias Mavros eut un sourire entendu.

— Il faut faire comme avec Selim Khan, offrir beaucoup d'argent.

Tafik eut une grimace dégoûtée.

— Ce chien ! Il se moque de nous, j'en suis sûr et retournera sa veste à la première occasion. J'aimerais lui planter des épines dans les yeux et le renvoyer à Jalalabad. Mais le Président s'y oppose : il dit que pour l'étranger, c'est bon. Qu'il en entraînera d'autres… Mais c'est un fou dangereux. Il a tué plusieurs de mes hommes il y a un an. Ses types marchent au hasch. Des tueurs psychopathes. Penser qu'il faut travailler avec ça…

Il était sincèrement indigné. Elias hocha la tête, compréhensif et l'autre lui jeta un regard interrogateur. Sachant que le Grec n'était pas venu parler de la pluie et du beau temps.

— Et toi, tu n'as rien d'intéressant ?

Elias Mavros eut un sourire malin.

— Pas grand-chose. Mes collègues se méfient de moi, tu sais. Je dois voir le Président bientôt. J'ai rencontré Sultan Ketschmand ce matin. Il a l'air très bien.

Tafik approuva.

— Oui, pour un civil, il est bien. Il ne fait pas de salades. J'ai peur, quand les tirs de roquettes vont recommencer, que les gens du Khalk nous mettent des bâtons dans les roues. Mais j'ai l'œil sur eux. Au premier geste, ils se retrouvent à Poul-e-Charki et j'irai moi-même les interroger.

— Ah, Poul-e-Charki, soupira Elias Mavros. Tu te souviens de la fraîcheur délicieuse quand on entrait là-dedans, l'été dernier. Ces vieux murs de pierre, c'est quand même utile.

Touché par ce lyrisme, le colonel Tafik hocha la tête.

— C'est vrai qu'ils ont de la chance, ces contre-révolutionnaires ! Ici, l'été je suis obligé de mettre la climatisation. Et de faire venir les pièces de rechange de Peshawar.

Un sifflement strident interrompit leur conversation. Un MIG 21 passait au-dessus de leur tête, virant ensuite vers les montagnes. Suivi aussitôt d'un second. Tafik les regarda s'éloigner.

— Encore du gaspillage, dit-il. Le Président a donné l'ordre qu'ils sortent tous les jours. Cela ne sert à rien dans la journée, les moudjs sont planqués. On grille du kérosène et on fatigue les pilotes pour rien.

Il se leva :

— Si tu n'as plus rien à me dire, je vais te chasser. Il y a eu un incident hier soir dans Chicken Street. Quatre de mes hommes assassinés à la Kalach en pleine rue et personne n'a rien vu ! Il faudrait pendre ces bazari devant leur boutique. Et puis, j'ai tous les rapports sur les journalistes.

— Rien de spécial ?

— Non. Autrement, on me l'aurait signalé. Mais j'ai hâte qu'ils s'en aillent… Sauf toi, bien entendu.

Elias Mavros souleva sa lourde carcasse avec un sourire ravi.

— Moi, je suis un révolutionnaire, *Aziz Rafik* !

Tafik prit dans un tiroir de son bureau quelque chose et rattrapa Elias Mavros sur le pas de la porte.

— Tiens !

Il lui glissa la petite boîte de caviar dans la poche. La pauvreté d'Elias Mavros était connue et on le respectait pour cet ascétisme.

Ce dernier brandit la boîte en riant :

— Je ne l'ouvrirai que le jour de la victoire…

Le colonel Tafik eut un geste fataliste.

— Fais attention, alors, elle risque de pourrir.

Elias Mavros tendit un doigt accusateur.

— Je vais te dénoncer aux autorités compétentes, *Aziz Rafik*.

Ils se quittèrent sur un grand éclat de rire. Elias Mavros retrouva son chauffeur de taxi terrorisé. Les sbires de Tafik l'avaient soumis à un interrogatoire serré et fouillé son véhicule, confisquant un paquet de cigarettes américaines qui valaient une fortune. Pour le

consoler, Mavros lui offrit la boîte de caviar. Il pourrait toujours la revendre 2 000 afghanis.

Dans le taxi, il se mit à siffloter. Tous les éléments de son plan étaient en place.

***

Les deux chiens se ruèrent l'un vers l'autre avec des grognements sauvages, cherchant à se prendre à la gorge. L'un d'eux couina et la foule rassemblée hurla de joie.

Selim Khan, assis sur un grand fauteuil installé sur une estrade qui dominait la foule, encerclé de gardes du corps armés jusqu'aux dents, tourna un regard ravi vers Malko.

— Ils se battent bien, n'est-ce pas ?

Il avait déjà fumé du hasch et ses yeux étaient injectés de sang. Gulgulab, la Kalach en bandoulière, se rua, la cravache haute, pour écarter des badauds qui gênaient les combattants. Tout un terrain vague à côté de l'aéroport était envahi, comme tous les vendredis matin, par une foule compacte de parieurs et de curieux. Les meilleures « écuries » de chiens de combat s'y affrontaient et Selim Khan faisait combattre une douzaine de molosses.

Ceux qui avaient failli déchiqueter Malko…

Maintenant le combat faisait rage. Accrochés l'un à l'autre, les deux chiens se roulaient à terre avec des grognements haineux. Selim Khan se pencha vers Malko, debout à côté de lui.

— Je te donnerai bientôt ma réponse, dit-il à voix basse en russe. Tiens-toi prêt avec l'argent. Si je te dis « oui », je le prends et nous partons ensemble le jour même.

— Quand ?

Un hurlement strident, du sang qui jaillissait. L'adversaire du chien de Selim Khan, une carotide arrachée, se tordait dans les spasmes de l'agonie. Selim Khan se dressa en glapissant de joie. Gulgulab se mit à pousser des sons gutturaux, brandissant sa Kalach, et commença à vider son énorme chargeur vers le ciel. Les gens criaient et applaudissaient, déchaînés. Des liasses d'afghanis changeaient de mains. Malko attendit que cela se calme pour reposer sa question. Selim Khan eut un geste évasif.

— Je dois être d'accord avec mes chefs de tribu. Je les consulte en ce moment. Tiens-toi prêt.

Les hurlements reprenaient, deux chiens se jetaient à nouveau l'un sur l'autre. Selim Khan eut un geste agacé et se retourna, discutant avec son entraîneur. Malko s'éloigna, perplexe. Selim Khan semblait être revenu à de meilleurs sentiments. Mais il était assis sur une bombe à retardement. Combien de temps allaient durer les atermoiements du chef de guerre ? C'était une course contre la montre avec le Khad. Il retrouva Khaled, son chauffeur, hilare, en train de compter des afghanis. Il avait parié sur le bon chien.

***

Alex Gontcharov but un peu de thé brûlant et très sucré. À force de vivre en Afghanistan, il prenait les habitudes du pays. En face de lui, Elias Mavros, enfoncé dans un profond fauteuil, fumait un cigare. Une atmosphère douillette régnait dans le bureau, grâce aux tableaux sur les murs, aux tapis jetés partout, à l'éclairage de lampes d'opaline et aux bibelots posés sur tous les meubles. L'ambassade soviétique était fermée et seuls quelques permanenciers assuraient les fonctions indispensables.

Elias Mavros adorait se retrouver dans cette ambiance chaude, tranquille, discrète. À côté du thé, il y avait un plateau d'argent avec une bouteille de vodka, une boîte de caviar, du pain noir et un gros bocal de cornichons. Une cassette jouait en sourdine de vieux airs russes.

Alex Gontcharov, officiellement représentant à Kaboul de l'agence *Novosti*, en réalité major du KGB, vivait bien. Il avait replié ses bureaux dans l'ambassade, mieux gardée que le baraquement en face, depuis le départ des troupes soviétiques, ne laissant là-bas que quelques secrétaires…

Petit, de grosses lunettes, des cheveux très noirs, il ressemblait à un Afghan, alors qu'il était originaire de l'Oural.

Il recevait toujours Elias Mavros avec les égards dus à un camarade travaillant pour la Section Internationale du Politburo soviétique. C'est lui qui avait « traité » Selim Khan à Moscou depuis son passage dans le camp soviétique et avait arrangé la livraison des

armes à ses hommes. Il souleva une feuille de papier d'un air dégoûté.

— Il était temps que nous trouvions un autre emploi pour ce *nekulturni* de Selim Khan. Ses hommes se battent de plus en plus mal et lui n'ose plus quitter Kaboul. En son absence, ils se débandent et passent à l'ennemi. Nos « spetznaz[32] » ont été obligés de liquider deux commandants locaux. Ça ne peut plus durer.

Elias Mavros se renversa dans son fauteuil avec son sourire malin.

— Camarade, fit-il en russe, Selim Khan va nous rendre un très grand service. Il ne faut pas trop lui en vouloir.

Son vis-à-vis lui jeta un regard inquiet.

— Tu es sûr que cela va marcher ? Ton plan me paraît bien compliqué. Si un seul élément se dérobe, nous serons dans une merde incroyable. Et toi le premier.

— Moi, fit Elias Mavros, ma vieille carcasse ne vaut plus grand-chose.

— *Ne pizdi*[33], fit gentiment l'officier soviétique. Je connais les services que tu as rendus – il se corrigea aussitôt – que tu rends à la *Rodina*[34]. Tu es des nôtres et nous ne voulons pas te perdre. Dis-moi plutôt comment ça va marcher…

Elias se pencha en avant. Très fier. C'est lui qui avait suggéré ce plan aux plus hautes instances soviétiques, grâce à sa connaissance de l'Afghanistan…

— Camarade, tu sais que le camarade Gorbatchev tient absolument à ce qu'un régime ami perdure à Kaboul.

— *Da*.

— Bien. Pour y arriver, il faut une réconciliation nationale, avec les éléments les plus modérés de la résistance, à l'exclusion des fondamentalistes. Seulement tout bute sur un obstacle.

— Le camarade Président Najibullah, compléta le Soviétique.

— Parfaitement !

Elias était très à l'aise dans sa démonstration.

— Le camarade Président a rendu d'énormes services. Si énormes que nous ne pouvons pas lui demander de s'effacer. Or, les autres

ne veulent pas traiter avec lui : il a tué trop de leurs amis, quand il était au Khad.

— J'ai toujours dit que c'était une erreur de le mettre à la Présidence après sa mission au Khad, souligna l'officier du KGB. Mais il y avait un groupe pro-Najibullah à Moscou et on ne m'a pas écouté.

— Tu as parfaitement raison, renchérit, chaleureusement Elias Mavros. Aujourd'hui, le président Najibullah est un obstacle à la paix dans ce pays et tu sais comme les dirigeants de Moscou sont attachés à la paix.

L'officier du KGB approuva de la tête. Félicitant intérieurement le Grec pour son maniement de la dialectique. Des écoles du Parti ne sortaient plus de cadres de cette valeur. Il fallait piocher dans les anciens du Kominform, presque à la retraite, comme Elias Mavros. Des diplodocus qui avaient encore toutes leurs dents et savaient que Staline avait raison : on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

— Donc, conclut-il, il faudrait que le camarade Najibullah se retire volontairement, et il n'en a pas envie…

— C'est normal, reconnut Elias Mavros avec une moue ironique. Et notre position est d'autant moins facile qu'il ne faut à aucun prix que l'Union Soviétique paraisse manipuler le gouvernement d'Afghanistan. Ce serait du plus mauvais effet…

« Par contre, si le Président était assassiné par ses ennemis impérialistes et pakistanais, cela ouvrirait la voie à un gouvernement de transition…

L'officier du KGB but une gorgée de thé avec délectation, fixant Elias Mavros avec affection.

— C'est ce que tu as mis au point, camarade !

Le journaliste grec baissa modestement les yeux.

— Oui. Grâce à votre collaboration. Natalya me paraît avoir une grande valeur. Elle enroule l'agent de la CIA autour de son petit doigt.

— C'est un des meilleurs éléments de la 4e division, approuva le Soviétique. Mais tu sais que Natalya n'est pas son vrai nom. Seuls ses supérieurs directs le connaissent. Moi-même, je l'ignore. C'est mieux ainsi, il ne peut y avoir de fuite.

— Parfait, affirma le Grec. La première partie du plan est en place. Les Américains ont envoyé leurs deux agents. Ignorant, bien entendu, que, *depuis le début*, toute l'affaire du « retournement » de Selim Khan a été montée par nous. Et que nos différentes Rezidentura à travers le monde ont suivi les traces de ces agents. Natalya a remplacé la femme. L'homme est branché dessus et ne se doute de rien. Dans quelques jours aura lieu l'estocade.

Le Soviétique se pencha sur le bureau, l'air gourmand.

— Comment ?

Elias Mavros ne put résister au plaisir de le lui dire. C'était son bébé.

— Selim Khan va obtenir du président Najibullah qu'il vienne lui rendre visite. Chez lui, pour les photographes étrangers. Parmi ceux-ci, il y aura Natalya…

— Je vois, dit Alex Gontcharov. Mais les gardes du corps de Najibullah vont réagir…

— C'est probable, reconnut Elias Mavros. Mais dans la panique, elle a toutes les chances de s'en sortir. Même si elle est arrêtée, elle jouera son rôle jusqu'au bout et « avouera ». On trouvera sur elle les papiers de Jennifer Stanford et nous apporterons les preuves de son appartenance à la CIA… Ensuite nous l'exfiltrerons discrètement.

— Et l'autre agent américain ?

— Il sera capturé sur place. Grâce à Selim Khan. Qui l'aura attiré sous le prétexte de se faire remettre sa prime de retournement. Lui est connu de tous les services de renseignement du monde. Il faudra le garder vivant. Pour le procès. Il niera, mais les preuves seront accablantes : il sera en possession de deux millions et demi de dollars. L'argent destiné à Selim Khan pour son appartenance au complot destiné à assassiner le président Najibullah. Le même jour, notre ami Sultan Ketschmand prendra le pouvoir. Ton ambassadeur convoquera tous ceux qui comptent pour les inciter à se rallier à lui. Il proclamera aussitôt la réconciliation nationale et demandera officiellement au Roi de revenir en Afghanistan pour prendre la tête du pays…

— Superbe ! approuva Alex Gontcharov. Il n'y a rien à craindre du côté de Selim Khan ?

Un ange passa, avec des étoiles rouges sur les ailes. Elias Mavros eut un petit sourire, à peine cruel.

— Je pense que ce serait une erreur de le laisser vivant. Lui a les moyens de reconstituer toute l'histoire et de parler. Même si personne ne le croit, ce serait fâcheux. Je suis lié au colonel Tafik. Au dernier moment, je le préviendrai de la tentative d'assassinat… En l'attribuant à Selim.

— Quand elle sera accomplie ?

— Bien sûr. Il hait Selim Khan. Avec ses hommes, nous sommes certains qu'il ne s'en sortira pas…

— Superbe plan ! approuva le Soviétique. Mais, dis-moi camarade, es-tu certain que le Khad ne se doute de rien ? Ils sont très efficaces et nos camarades est-allemands extrêmement consciencieux. Najibullah y compte beaucoup d'amis.

— J'y ai pensé, affirma le Grec. Ils n'ont aucun contact avec Selim Khan qu'ils haïssent et me font confiance. Ils ne se sont pas aperçus de la substitution entre Jennifer Stanford et Natalya et ne surveillent pas particulièrement l'agent des Américains. J'ai vu Tafik ce matin, il n'est pas inquiet.

En sourdine, une bande jouait le chant des partisans. Elias Mavros était ému. Il allait changer le cours de l'Histoire. Même si personne ne savait le rôle qu'il tenait dans ce complot il en était incroyablement fier. Visiblement, l'officier du KGB partageait ses émotions. Ce dernier ouvrit la bouteille de Stolichnaya et remplit deux verres.

— Camarade Elias, dit-il, chez nous en Russie, on boit toujours pour fêter un événement important. Buvons !

Il leva son verre et lança d'une voix grave, émue.

— À la Rodina. À la camarade Natalya.

Les deux hommes vidèrent leur verre d'un coup, puis le Russe les remplit à nouveau.

— À toi, camarade Elias. Que rien ne t'arrive.

Elias Mavros but et dit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Je suis une vieille loque sans importance. Mais s'il m'arrivait quelque chose, camarade, j'ai une inquiétude. À Moscou, ils m'ont promis que la camarade Natalya serait faite Héroïne de l'Union Soviétique. Seulement, tu connais ces bureaucrates…

L'officier du KGB opina gravement de la tête.

— J'y veillerai, camarade. Maintenant, mange et détends-toi.

Il poussa vers Elias Mavros la boîte de caviar et se servit lui-même.

Quand le journaliste grec se leva pour rentrer, la bouteille de vodka était vide, il ne restait plus un grain de caviar et il avait du mal à tenir sur ses jambes. Cependant une satisfaction profonde remplissait son cœur.

CHAPITRE IX

Jennifer Stanford descendit la première du taxi, le long de la Kabul River, aussitôt entourée par un groupe de gamins, bouche bée. Ses fuseaux et son pull moulant les changeait des *chadri*, ainsi que les courtes bottes collantes et la chapka de vison. Malko suivit des yeux sa silhouette. Ils avaient fait l'amour une partie de la nuit et elle s'était montrée insatiable, l'étreignant avec les muscles d'un homme. Il lui avait rapporté sa conversation avec Selim Khan, la veille. Maintenant, il était obligé de se tenir prêt, donc de s'assurer que la filière Hammond Singh fonctionnait et que les deux millions et demi de dollars étaient disponibles.

Jennifer et lui franchirent la voûte menant au *money market*. Aussitôt harponnés par les dizaines de changeurs qui les suivirent jusqu'à l'escalier menant à la galerie extérieure. Le Sikh au turban rose était là, en train de négocier avec un Afghan. Jennifer et Malko entrèrent dans son échoppe et s'assirent sagement sur le banc tandis que les liasses d'afghanis et de dollars changeaient de mains. À peine furent-ils seuls que le Sikh protesta d'un ton plaintif.

— Je n'ai pas encore pu tout avoir !

— Vous en avez une partie ? demanda Malko.

— Qui.

— Où ?

— Ici, dans le coffre.

— Montrez-les-moi.

Hammond Singh s'approcha de la lourde porte blindée et l'entrouvrit, invitant Malko à regarder à l'intérieur. Ce dernier aperçut des dizaines de liasses de billets de cent dollars usagés.

— Il y en a déjà pour plus d'un million, chuchota le Sikh. On doit encore m'en apporter pour 400 000 dans la soirée. Et le reste

demain.

— Bien, dit Malko. Je reviendrai après-demain matin. Il faut que tout soit là.

La porte claqua avec un bruit sourd. Le Sikh, soulagé, tendait déjà la main vers la théière. Malko l'arrêta.

— Merci, je n'ai pas le temps.

Ils regagnèrent la rive de la Kabul River. Le ciel était d'un bleu immaculé, le marché animé, seul le gros T. 62 embusqué en face du Bazar rappelait la guerre. La tension de Malko était descendue d'un cran. Apparemment, l'incident de Chicken Street n'avait pas de conséquences fâcheuses. Mais comment le savoir à coup sûr ? Le quotidien Kabul Times ne paraissait que très irrégulièrement, et la radio ou la télé ne parlait jamais des activités des moudjahidin en ville. Sauf pour annoncer la découverte d'une cache d'armes.

— Où allons-nous ? demanda Jennifer.

Des gosses les entouraient, offrant pour 500 afghanis des insignes de l'armée soviétique.

— Retournons à l'hôtel, suggéra Malko.

Jennifer remonta dans le taxi jaune. Les gosses piaillaient, brandissant leurs colifichets. L'un d'eux tira Malko par la manche avec une telle insistance qu'il baissa les yeux sur lui. Aussitôt, l'enfant lui montra caché au creux de sa main un rond de métal sur lequel quatre lettres se détachaient : Bibi.

Une patrouille défilait le long du trottoir, Kalach à l'épaule. Un des soldats dégonflait systématiquement les pneus des voitures afin de décourager le stationnement. Pour éviter les voitures piégées. Malko regarda le gamin qui lui adressa un sourire et s'éloigna aussitôt ostensiblement vers le Bazar. Malko se pencha à l'intérieur du taxi.

— Finalement, on va faire un tour au Bazar.

Dès qu'ils furent seuls, il lui chuchota :

— Le gosse avec les bottes de caoutchouc, devant nous, a un message de Bibi.

L'enfant se retournait à intervalles réguliers. Ils le suivirent dans les souks des épiciers, puis des chaudronniers et débouchèrent dans l'allée des *chadri*. De toutes les couleurs, ils pendaient comme des

fantômes, tâtés par des femmes dont on ne voyait que les pieds. C'était le vrai tchador iranien d'une seule pièce, qui s'enfilait par la tête, avec une grille de tissu à la hauteur des yeux…

Le gosse s'arrêta près d'une échoppe, tripotant un *chadri* verdâtre. Malko regarda autour de lui. Aucune femme en vue. L'enfant ne bougeait pas. Pour gagner du temps, il eut une idée.

— Vous devriez en essayer un, proposa-t-il à Jennifer.

Déjà le marchand se jetait sur eux. Ravi de vendre ses produits à une étrangère. Jennifer enfila sur ses vêtements un *chadri* vert pomme et le lissa soigneusement. Des curieux s'arrêtaient et un soldat posté au coin d'une ruelle se rapprocha, amusé. Les Afghans n'avaient pas beaucoup de distractions et du moment que ces étrangers n'étaient pas des *Chouravis*…

Deux femmes émergèrent de la boutique voisine et vinrent regarder à leur tour les *chadri*, à moins d'un mètre de Malko. Une verte et une jaune.

Une voix sortit du *chadri* vert, étouffée, mais distincte.

— Il faut que je vous voie.

Bibi Gur. Il s'appliqua à ne pas la regarder. Les femmes voilées ne parlaient jamais aux étrangers.

— Où ? souffla-t-il.

— De l'autre côté de la rivière, en face du marché, il y a un grand magasin avec un restaurant au dernier étage, Forushgai Bozog. Allez au second étage. Dans une demi-heure. Seul.

— Je suis avec Jennifer.

— Seul !

La voix claqua, dure et sans réplique. Déjà, elle s'éloignait, entrant dans une autre boutique… Le soldat piqué à quatre mètres n'avait rien remarqué. Jennifer émergea de son *chadri*.

— C'était elle ?

— Oui, dit Malko.

— Que voulait-elle ?

— Me voir, Seul. Dans une demi-heure.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Elle est très méfiante.

Jennifer secoua ses cheveux blonds.

— Parfait. Je vais aller traîner dans le Bazar faire quelques photos et je remonterai à l'hôtel. Gardez le taxi.

Elle ne lui demandait même pas où il avait rendez-vous. Une vraie professionnelle, habituée au cloisonnement. Il apprécia. À l'entrée du pont menant au marché, ils se séparèrent. Malko, pour tuer le temps, décidant de marcher jusqu'au restaurant Khyber, place du Pachtoukistan. Là où il avait quelques souvenirs, du temps de son premier voyage en Afghanistan.

***

Le hall du *Kabul Hotel* était sombre, même en plein jour. Natalya se dirigea directement vers le grand escalier, l'ascenseur ayant été oublié dans les plans, grimpa les deux étages et s'engagea dans un interminable couloir, encore plus sombre. La chambre 212 était tout au fond. Elle frappa à la porte.

Elias Mavros vint ouvrir. Son regard se durcit, il voulut refermer le battant, mais la jeune femme glissa son pied dans l'entrebâillement.

— Je dois te parler, souffla-t-elle, en russe.

À regret, le journaliste grec la laissa entrer. Les traits crispés de rage.

— Tu es folle ! éructa-t-il, en bégayant presque de rage. Tu veux tout faire rater. On ne doit jamais nous voir ensemble, ici.

Elle se laissa tomber sur le lit, les traits tirés, le regard absent.

— Il se passe quelque chose de grave, annonça-t-elle. Il a un contact que nous ignorions. Avec une femme de la résistance. Il est avec elle en ce moment.

Elias Mavros la fixa avec commisération.

— Et alors ? On s'en fout ! C'est normal que les Américains lui aient confié plusieurs missions. Ils n'ont pas beaucoup de monde à Kaboul.

— Cette femme me soupçonne, dit calmement la jeune femme.

Elias se figea, tétanisé, la gorge nouée.

— Pourquoi ? De quoi ?

Natalya haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Elle a voulu le voir sans moi.

Une vague de soulagement submergea le Grec.

— Tu te fais des idées ! s'exclama-t-il. Elle est tout simplement prudente. Une femme, dans le pays, attire l'attention.

— Non, insista Natalya. J'étais déjà au courant de son contact, et je pensais que ça n'avait pas d'importance. Mais, là, je sens qu'il y a quelque chose. Je ne sais pas quoi…

— Comment s'appelle cette femme ?

— Bibi Gur. Je crois qu'elle est très dangereuse. Il y a deux jours, ses hommes ont tué quatre membres du Khad.

— Ne t'affole pas et fais comme si de rien n'était, dit-il. File, maintenant.

Il la jeta presque à la porte, mais demeuré seul, se mit à réfléchir, tenaillé par l'angoisse. S'il parlait de Bibi Gur au Khad, les Afghans allaient se poser des tas de questions et ce n'était pas le moment. Que pouvait savoir cette Afghane sur Natalya ? Il avait pourtant pris toutes les précautions possibles, grâce à une enquête de plusieurs semaines menée par différentes Rezidentura du KGB à travers le monde. S'assurant que Natalya n'était pas repérée… Les moudjahidin n'avaient que peu de contacts avec l'extérieur, donc ne pouvaient l'avoir identifiée. Elle n'avait jamais été utilisée en Afghanistan, ne quittant l'Union Soviétique que pour des missions clandestines en Australie.

Les Afghans n'allaient pas en Australie…

De toute façon, cette Bibi Gur représentait un danger. Il fallait déjà en savoir plus sur elle. Et si ce n'était pas par le Khad, il ne restait que Selim Khan et ses hommes.

***

Le *Forushgai Bozog*, unique grand magasin de Kaboul, se déployait sur cinq étages dominés par un restaurant avec vue imprenable sur la mosquée Pule Kheshti. Il y avait foule, beaucoup de femmes flânant le long des étalages. Pas seulement des produits soviétiques, mais japonais, coréens, malais, allemands. De tout.

Le second étage était consacré aux jouets et aux articles de ménage. Malko y repéra tout de suite une femme en *chadri* et s'en approcha. Ils tournèrent un peu autour des rayons, mais il ne fut certain de la présence de Bibi Gur qu'au moment où elle lui souffla en passant à côté de lui :

— Suivez-moi. Pas de trop près.

Il obéit et ils se retrouvèrent sur la place du marché. L'œil exercé de Malko accrocha vite plusieurs silhouettes qu'il avait déjà repérées dans le magasin… Bibi Gur ne se déplaçait pas seule. Elle contourna la mosquée et s'engagea dans le Bazar. Une ruelle inconnue de Malko. Des échoppes de cages à oiseaux et de volatiles.

Bibi Gur tourna à gauche dans une sente coincée entre des masures en raine dont les balcons semblaient prêts à s'écrouler. Un tailleur travaillait dehors, emmitouflé jusqu'aux yeux, penché sur une antique machine à coudre. Il sembla à Malko qu'il jetait un coup d'œil rapide à Bibi. Celle-ci parcourut encore trente mètres, puis s'engouffra dans une maison. Malko y pénétra à son tour.

Une silhouette immense se dressa devant lui. Abdul, le géant, qui l'accueillit d'un sourire joyeux. Toujours bardé de cartouchières… Son RPG 7 était posé contre le mur.

Bibi Gur était en train de se débarrasser de son *chadri* sous lequel elle portait des jeans et un gros pull-over, qui mettait en valeur sa silhouette. Elle détourna rapidement les yeux en voyant le regard de Malko posé sur elle et lança d'une voix sèche :

— Asseyez-vous.

Elle prit place elle-même sur un vieux tapis et on apporta deux verres de thé brûlant.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Je voulais vous apprendre une chose que vous ignorez certainement.

— Quoi ?

— Au sujet de la femme qui était avec vous tout à l'heure.

Elle s'interrompit, car Abdul murmurait quelque chose à son oreille. Elle approuva, il alla ouvrir la porte et Malko vit surgir le tailleur qui s'inclina humblement devant Bibi Gur.

— Elle est surveillée par le Khad ? demanda Malko.

— Non, pas du tout. Il y a autre chose, peut-être plus grave. Nous avons toujours des observateurs à l'aéroport, pour suivre les déplacements des dirigeants. Une femme lui ressemblant est arrivée de Delhi, il y a quinze jours.

— Oui, c'était elle, dit Malko.

Bibi Gur leva la main.

— Attendez. Cette femme est partie en taxi avec le journaliste grec communiste dont je vous ai parlé.

— Je sais, dit Malko. Il l'a rencontrée par hasard.

— Ce que vous ne savez pas, coupa Bibi sèchement, c'est qu'il l'a emmenée ici dans le Bazar ! Cet homme – elle désignait le tailleur – appartient à mon réseau. Il guette les mouchards du Khad. Ce jour-là, il a vu un spectacle étrange… Cette femme est arrivée avec le Grec. Ils sont entrés un peu plus loin dans cette ruelle dans une maison qui est une permanence de Selim Khan. Il y a toujours quelques hommes à lui.

Malko sentait l'angoisse le gagner peu à peu. Que signifiait ce mic-mac ?

— Et ensuite ?

— Une femme est ressortie. Mais ce n'était plus la même.

— Que voulez-vous dire ?

Au lieu de répondre directement, elle interrogea le tailleur en dari et traduisit au fur et à mesure.

— C'est lui qui a vu. La femme qui est ressortie avait les mêmes vêtements, le même sac, mais pas le même visage… Il en est certain.

Une histoire à dormir debout !

— Attendez, ce n'est pas tout, continua Bibi Gur. Elle et le Grec sont repartis. Mais un peu plus tard, nous avons vu deux hommes de Selim Khan qui transportaient quelque chose. Qui ressemblait à un corps. Nous avons l'habitude, cela arrive souvent quand nous tuons un agent du Khad dans le Bazar, pour qu'on ne le trouve pas à l'endroit où il a été liquidé, à cause des représailles. Comme ça lui semblait étrange, Abdul a dit à un de nos hommes de les suivre. Ils ont été enterrer ce cadavre dans le cimetière militaire de Kaboul. Voilà. La femme qui est avec vous n'est pas celle que vous deviez retrouver !

— Cet homme s'est trompé, protesta Malko. Toutes les étrangères doivent se ressembler à ses yeux.

Bibi lui jeta un regard noir.

— Je suis certaine du contraire. Mais vous êtes libre de ne pas me croire. Pourtant, je peux vous en apporter la preuve.

— Comment ?

— Venez demain matin au cimetière militaire. Vers dix heures. Seul. Je vous montrerai le cadavre de la femme qui est entrée dans cette maison et qui n'en est jamais ressortie. Dites à la sentinelle que vous êtes journaliste et donnez-lui quelques afghanis. Je serai en *chadri* noir devant un mausolée dans la première rangée, face au monument de l'ancien Roi. C'est la tombe d'un pilote d'hélicoptère. Il y a une banderole qui le rappelle. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Elle se leva. Abdul lui tendait son *chadri*. Le tissu verdâtre avala son visage. Il attendit qu'elle ait disparu depuis un moment pour sortir à son tour. Le tailleur avait repris son poste. Malko s'éloigna, très perturbé. Bibi n'avait pas inventé cette histoire. Mais il ne voyait pas la raison de cette substitution. Si le Khad l'avait identifié, ce n'était pas la peine de se livrer à une manœuvre aussi compliquée pour le surveiller. Il suffisait de le suivre. À Kaboul, c'était facile.

Il retourna à son taxi à pied. Khaled, le chauffeur, attendait avec philosophie. Durant tout le temps de la remontée sur l'*Intercontinental*, Malko ne cessa de penser aux révélations de Bibi Gur. Si vraiment il y avait eu substitution, c'était affreusement grave. Et il était en danger de mort. Arrivé à l'hôtel, Khaled se retourna, affable comme toujours.

— Demain, vous travaillez ?

— Oui, répondit Malko. Vous venez à neuf heures. Vous savez où se trouve le cimetière militaire ?

— *Baleh, baleh*... fit l'Afghan. Demain neuf heures.

***

Elias Mavros allait descendre dîner dans la salle à manger sinistre du *Kabul*, lorsqu'un coup timide fut frappé à sa porte. Il alla ouvrir et, lorsqu'il vit la face chevaline et triste de Khaled, se douta aussitôt qu'il y avait un problème... D'abord, Khaled ne venait jamais le voir.

— Que se passe-t-il ?

Le chauffeur se glissa dans la chambre.

— Il va au cimetière militaire demain matin, annonça-t-il.

Le Grec eut l'impression de recevoir un coup de poignard. Ainsi, l'intuition de Natalya était bonne. Si l'agent des Américains se rendait là-bas, c'est qu'il avait vraiment des soupçons. Son information ne pouvait être que Bibi Gur. On allait à la catastrophe… Il réfléchit rapidement avant de dire à Khaled :

— Bien. Demain matin, il va sûrement rencontrer quelqu'un au cimetière. Regarde qui. Nos amis ne seront pas loin. Ils viendront te voir. Tu leur diras ce qui se passe.

— Bien, fit l'Afghan.

Il repartit comme il était venu. Elias Mavros sauta sur sa canadienne. Le seul qui pouvait désormais conjurer le danger, c'était Selim Khan. À condition de le convaincre… Il dévala l'escalier, oubliant son dîner. Aucun taxi en vue, à cause du couvre-feu proche. Il partit à pied vers Share Naw, priant pour que Selim Khan soit en état de l'entendre.

***

Les quatre boîtes de caviar étaient vides et la bouteille de Stolichnaya sérieusement entamée… Pour la plus grande part par Jennifer. Elle et Malko étaient les derniers clients du restaurant de l'*Intercontinental*, au fond d'un petit box. À son retour à l'hôtel, elle avait demandé à Malko le résultat de son rendez-vous. Sans paraître y attacher trop d'importance. Il lui avait simplement dit que Bibi Gur réclamait des armes et de l'argent.

Depuis, elle ne semblait penser qu'à se détendre. Sa tête s'appuyait sur l'épaule de Malko et sa main s'aventurait sur sa cuisse, espièglement provocante.

— On remonte ? suggéra-t-elle.

Au passage, elle rafla la bouteille de vodka. À peine furent-ils dans la chambre qu'elle lui arracha presque sa chemise, comme un homme déshabille une femme.

Quand il fut nu, elle lui saisit le sexe presque avec brutalité, le manipulant pour le faire encore grossir, ses yeux dans les siens. Puis, elle le prit dans sa bouche, longuement. C'est en se relevant qu'elle se déshabilla.

— Viens, proposa-t-elle, nous allons faire l'amour sur la terrasse…

Il devait faire -10°… Pourtant, le contraste entre ce froid et la peau tiède de Jennifer était extraordinaire. Elle s'appuya au ciment glacé et aspira littéralement Malko. Assise sur la rambarde de ciment, elle décolla alors les pieds du sol, refermant ses cuisses sur ses hanches. Ouverte au maximum. Il sentait son sexe cogner au fond de son ventre.

— Plus fort, gémit Jennifer. Défonce-moi.

Sa tête pendait en arrière dans le vide. Si ses jambes se dénouaient elle tombait de dix mètres ! Malko ne sentait plus le froid, serré dans cet étau brûlant. Il explosa en plusieurs fois et, à chaque coup de reins répondit un cri. Jennifer reprit alors contact avec le sol, soupira, regardant le ciel étoilé.

— C'était bon.

Ils étaient bleus de froid… À peine dans la chambre, elle prit la bouteille de vodka et en avala une rasade à foudroyer un bison. Elle reposa la bouteille et le fixa. Son regard avait une expression inhabituelle. Et sa voix une douceur inconnue.

— Il y a longtemps que je n'avais pas fait l'amour ainsi, dit-elle. C'est merveilleux.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin d'avoir de l'estime pour l'homme à qui je me donne…

La vodka lui faisait briller les yeux.

— En Australie, tu n'as personne ? demanda-t-il.

— Non, fit-elle. Parfois un beau mâle que je consomme sur le pouce. J'étais mariée, tu sais, avec un agent de nos Services. Un jour, il n'est pas revenu. Je n'ai jamais vraiment su si sa mort était accidentelle ou criminelle. On n'a rien voulu me dire. Ça m'a brisée. Depuis, je vis seule. Avec toi, c'était fabuleux. J'avais l'impression de le retrouver.

Elle se tut. Malko était perturbé, déchiré. Quelque chose lui disait qu'en ce moment, Jennifer était sincère. Mais son sixième sens l'avertissait aussi que Bibi Gur n'avait pas rêvé…

Ils se couchèrent et il la sentit se coller à lui, comme un animal. Elle prit son sexe dans sa main et s'endormit sans un mot. Lui

demeura les yeux ouverts dans le noir, se demandant ce qu'il allait trouver au cimetière militaire le lendemain matin.

CHAPITRE X

Un vent glacial balayait la colline de Bala Hissar, faisant claquer les milliers de drapeaux verts et rouges ornant les tombes des vingt-cinq mille Afghans reposant dans l'immense cimetière militaire. Malko, appuyé à la rambarde dominant le vide, contemplait Kaboul qui semblait coupée en deux par l'avenue Maiwand, immensité plate et ocre, encerclée par les montagnes couvertes de neige. Au loin, un appareil afghan s'apprêtait à se poser, après avoir lâché quelques maigres leurres. Ou il ne croyait pas aux missiles ou les Afghans n'étaient pas aussi bien équipés qu'on le disait.

Il se retourna vers la grille d'entrée du cimetière et aperçut une femme dont un long voile noir masquait le visage, qui passait devant les deux sentinelles surveillant mollement la nécropole. Cela lui avait coûté 500 afghanis d'y entrer et Khaled, le chauffeur, était redescendu en bas du sentier où se garaient les véhicules des visiteurs. Seuls les journalistes et les parents des défunts venaient se perdre dans cet endroit à la tristesse poignante. Un peu en contrebas, le mausolée de l'ancien roi d'Afghanistan pourrissait doucement, le gouvernement révolutionnaire se refusant à l'entretenir.

La femme en noir s'engagea dans l'allée centrale montant vers le centre du grand cimetière. Malko se déplaça à son tour et la rejoignit en face d'une tombe décorée d'un hélicoptère naïvement stylisé. Elle tenait le tissu noir de la main gauche et il put constater que les premières phalanges manquaient.

C'était bien Bibi Gur. Elle se retourna et dit à voix basse :

— Suivez-moi.

Elle s'éloigna vers le centre du cimetière.

Très vite, Malko se trouva pris dans une gadoue innommable. Une boue qui aspirait les chaussures comme une ventouse. Horrible ! Il fallait marcher sur les plaques de neige. Le poste de garde disparut, caché par la déclivité du terrain. Le vent redoublait. Le voile noir, devant lui, ressemblait à un fantôme. Bibi Gur parcourut presque un kilomètre, pour atteindre la pente sud, à l'opposé de la ville. Là, les tombes étaient plus clairsemées. Il y avait encore de la place pour quelques milliers de morts.

Bibi s'y arrêta. Quand Malko la rejoignit, elle laissa s'écarter les pans de son long voile. Il aperçut, pendue à son épaule droite, une Kalachnikov et, à la gauche, une courte pelle.

Elle était vraiment superbe avec son beau visage régulier d'aryenne, ses sourcils bien dessinés et cette bouche pleine et charnue. Malko s'efforçait de ne pas fixer sa main mutilée qu'elle ne cachait même pas par un gant.

Elle montra une tombe visiblement fraîche.

— Elle est enterrée ici. Sous le nom d'un combattant de Selim Khan. Ce dernier a bakchiché pour qu'il ait droit à une tombe comme ceux de l'armée régulière.

Devant l'expression incrédule de Malko, elle lui tendit la pelle.

— Vérifiez vous-même. La tombe n'est pas profonde.

Malko regarda autour de lui. Pas un chat. D'où ils étaient, on ne pouvait pas les voir du poste de garde. Le vent soufflait en rafales glaciales et en dépit de sa pelisse, il était transi. Il prit la pelle et l'enfonça dans le sol gelé. Heureusement, c'était moins dur qu'il ne l'avait craint… Il continua à travailler, très vite en sueur. Le silence était absolu, à part le claquement des oriflammes plantées sur chaque tombe et les coups sourds de la pelle arrachant des mottes gelées. Peu à peu le trou s'approfondissait.

Au bout d'un quart d'heure, la pelle heurta quelque chose qui avait une consistance différente de la terre. Malko s'agenouilla, écarta quelques mottes avec ses mains pour dégager une toile blanchâtre. Bibi Gur s'était rapprochée. Sans un mot, elle lui tendit un couteau. Malko déchira le haut de la toile. Un visage gonflé, tuméfié, verdâtre, apparut. Relativement bien conservé par le froid, mais cependant méconnaissable. Seuls, les cheveux indiquaient

qu'il s'agissait d'une femme. Il se pencha, bouleversé. Une identification formelle était impossible, mais c'était bien une femme de race blanche. N'ayant jamais rencontré Jennifer Stanford auparavant, il ne pouvait se prononcer, seulement dans son métier, il y avait rarement de coïncidences.

— Il faut reboucher la tombe, déclara Bibi Gur d'un ton pressant.

Malko en avait assez vu. Il se hâta de remettre la terre en place, le cœur serré. Il avait l'impression de tuer pour la seconde fois Jennifer Stanford. Quelque chose lui disait que ce cadavre était bien celui de l'Australienne travaillant pour la CIA.

La terre recouvrit le visage supplicié de Jennifer Stanford. Malko croisa le regard grave de Bibi Gur.

— Vous avez appris d'autres choses ?

— Oui. Ils ont pris un taxi conduit par un certain Khaled, un indicateur du Khad. Jusqu'au Bazar. Quand le Grec est réapparu, il était avec la femme que vous connaissez sous le nom de Jennifer Stanford.

— Khaled ! s'exclama Malko horrifié, mais c'est le chauffeur de taxi que j'utilise. Jennifer me l'avait chaudement recommandé. C'est lui qui m'a conduit ici. Il attend en bas.

Bibi Gur ramena machinalement son voile devant son visage, une lueur effrayée dans ses yeux noirs.

— J'ai voulu vous prévenir, dit-elle, je ne peux rien de plus pour vous. Il ne faut plus que vous ayez des contacts avec moi, cela devient trop dangereux. Vous êtes certain de ne pas lui avoir parlé de nos planques ?

— Certain, affirma Malko.

Le cerveau en ébullition, sachant qu'il était désormais assis sur une bombe, il n'arrivait pas à comprendre la manip dont il était victime. Pour qui travaillait la fausse Jennifer ? Et surtout, pourquoi cette substitution ? Bibi Gur interrompit le cours de ses pensées.

— Il faut que je m'en aille. Faites attention.

Il la retint.

— Vous avez bien une idée de la raison pour laquelle Jennifer Stanford a été tuée ? Et de l'identité de celle qui se fait passer pour elle ?

Le voile couvrant son visage, il ne voyait plus que les yeux noirs de l'Afghane.

— Non, fit-elle. C'est sûrement lié à votre mission à Kaboul. Celle que vous connaissez sous le nom de Jennifer est probablement une Chouravi. Sinon, elle ne connaîtrait pas Elias Mavros.

— Alors, c'est le Khad ?

— Je ne crois pas. Selim Khan est en mauvais termes avec le Khad. Et puis, le Khad n'aurait pas commis ce meurtre dans le Bazar où nous savons tout… Ce n'est pas de chance pour eux que nous ayons eu cette planque à côté de leur local.

Un vent glacé les balaya brutalement et Bibi Gur ramena encore plus son voile noir sur son visage, des larmes plein les yeux.

— Je m'en vais, dit-elle. Je suis heureuse de vous avoir rendu service. Faites attention, vous êtes entouré d'ennemis…

Elle lui tourna le dos et s'éloigna, aussi vite que le permettait la boue gluante.

Il la laissa prendre une centaine de mètres d'avance et bougea à son tour. En proie à des pensées contradictoires. D'un côté, intellectuellement, il voulait découvrir la vérité et, si possible, mener sa mission à bien…

Mais, lorsqu'un « cas non conforme » se présentait au cours d'une mission, il n'y avait qu'une solution : « démonter », le plus vite possible. Or, c'est exactement ce qui se passait. Entre Selim Khan qui semblait entretenir des relations avec un agent d'influence soviétique et la femme qui s'était substituée à Jennifer Stanford, cela sentait le roussi.

Cependant, il hésitait encore lorsqu'il rejoignit son taxi. Khaled fumait, debout à côté du véhicule et lui ouvrit la portière avec empressement.

— Il y a beaucoup de morts ici, remarqua-t-il. La guerre…

Son visage chevalin était encore plus sinistre que d'habitude. Malko vit Bibi Gur monter dans un fourgon qui s'éloigna aussitôt, descendant l'avenue Chaman vers la ville. Son taxi allait beaucoup plus vite et doubla leur véhicule. Au passage Malko aperçut le conducteur et reconnut Abdul. Juste après le croisement avec l'avenue Maiwand, Khaled écrasa son frein, projetant Malko en

avant. Un soldat de la Sarandoi planté en plein centre de la large avenue brandissait un disque rouge, arrêtant la circulation.

À côté de lui, un camion militaire stationnait au milieu de la chaussée, avec un affût quadruple de « Douchkas », mitrailleuses lourdes soviétiques.

— Problème ! lança Khaled.

Des Mercedes noires surgirent soudain d'un chemin de traverse longeant le stade Pule Mahmoud Khan, tournant à gauche dans l'avenue Chaman. Une bonne douzaine de voitures hérissées d'antennes, sans plaques. Le chauffeur se retourna vers Malko.

— Le Président !

Les Mercedes continuaient à jaillir comme dans une pub. Ensuite, ce furent des Volga, noires également, puis trois Range-Rover remplies d'hommes en armes. Le gendarme baissa son disque et les véhicules redémarrèrent. Malko s'aperçut que la camionnette où était montée Bibi Gur les avait rattrapés et se trouvait juste derrière eux. À travers le pare-brise, il distingua à nouveau la barbe d'Abdul. Les files de voitures immobilisées repartaient. Le taxi de Malko fila à son tour vers le centre, laissant le stade à sa droite et, à gauche, une sorte de gare routière où stationnaient des dizaines de camions.

Il allait reprendre le cours de ses réflexions quand le staccato d'une arme automatique le fit sursauter. Cela venait de derrière le taxi.

Il se retourna et vit un homme debout au milieu de l'avenue, arrosant à la Kalachnikov le véhicule où se trouvait Bibi Gur.

***

Instinctivement, Khaled avait accéléré. Malko le crocha par l'épaule en criant.

— Stop !

À peine Khaled eut-il écrasé le frein que Malko sauta hors de la voiture. C'était la panique. L'équipage d'un blindé léger, en poste trois cents mètres devant lui, s'affairait à mettre l'engin en marche. Un des soldats tira à tout hasard une rafale de mitrailleuse lourde au-dessus des têtes.

Malko courut jusqu'au fossé et continua à se rapprocher du lieu du combat. Un minibus, sorti de la gare routière, avait barré la route au fourgon de Bibi Gur. Des hommes, entassés à l'intérieur, tiraient par toutes les ouvertures sur le véhicule intercepté, dont le pare-brise avait volé en éclats. L'homme que Malko avait vu tirer la première rafale gisait maintenant au milieu de la route dans une mare de sang, serrant encore sa Kalach…

Les conducteurs des camions parqués sur le bas-côté s'étaient précipités prudemment sous leurs véhicules…

Malko continua sa progression. Le moteur du blindé rugit derrière lui, lâchant un panache de fumée noire. L'engin s'ébranla avec une secousse. Les occupants des deux véhicules s'arrosaient mutuellement, rafales sur rafales.

Le blindé démarra enfin.

En marche arrière ! Avant que son pilote ait pu réagir, il avait écrasé trois voitures en stationnement et s'encastrait dans un énorme camion bariolé comme un arbre de Noël…

Trois femmes étaient blotties dans le fossé et Malko dut les contourner pour avancer. Un homme le tira en arrière, lui faisant signe de ne pas s'exposer plus. Des balles sifflaient dans tous les coins…

Soudain, une silhouette bondit de l'arrière du fourgon, roulant aussitôt à terre. Abdul, le géant barbu, son RPG 7 à la main. Il le braqua en direction du minibus qui les attaquait. La roquette jaillit, accompagnée d'une détonation sourde et d'une traînée de feu, frappant sa cible une fraction de seconde plus tard. Le véhicule se transforma immédiatement en une boule de feu, avec une colonne rougeoyante montant vers le ciel immaculé. Malko sentit un souffle brûlant l'envelopper. Deux des occupants du véhicule parvinrent à sauter à terre, flambant comme des torches… Ils n'allèrent pas loin, s'effondrant presque aussitôt, continuant à brûler sur le goudron.

Abdul remonta d'un bond dans le fourgon qui partit aussitôt en marche arrière. Arrivé au rond-point de l'avenue Maiwand, il fit demi-tour et fonça sur la route du Logar, à l'opposé du centre.

Le blindé arrivait tout juste à se dégager de sa gangue de camions… Malko émergea de son fossé. Les gens accouraient de

tous les côtés pour voir le résultat du combat. Il s'approcha du cadavre étendu au milieu de la chaussée. Son visage était intact et il reconnut le gros garde du corps de Selim Khan qui lui avait offert du haschich lors de sa première visite. Un soldat surgit et repoussa brutalement Malko. D'autres raflaient au hasard les chauffeurs de camion et les alignaient devant le blindé. Malko rejoignit son taxi.

— Nous rentrons, dit-il à Khaled.

Cent mètres plus loin, un barrage filtrait tous les véhicules. Malko se retrouva nez à nez avec une Kalach tenue par un jeune soldat à l'air farouche. Il lui adressa son plus beau sourire et lança :

— Journaliste !

Le chauffeur confirma en dari. L'autre leur fit signe de passer. Malko était tétanisé ! Grâce aux Mercedes du Président qui l'avaient retardé, il avait la preuve flagrante que les hommes de Selim Khan avaient attaqué Bibi Gur. Comment l'avaient-ils trouvée ? Ce que Bibi Gur lui avait dit de Khaled flashait dans sa tête. La fausse Jennifer, Selim Khan, Khaled et Elias Mavros. Tous liés. Mais dans quel but ? C'était quand même troublant qu'on ait essayé d'éliminer Bibi Gur, juste après qu'elle ait révélé à Malko la présence du mystérieux cadavre dans le cimetière militaire. Évidemment, il eût été plus logique de le faire avant…

Il regarda la nuque de Khaled. Réalisant que c'était lui, Malko, qui avait mené les tueurs à Bibi Gur, sans le savoir. Via Khaled. Tout cela sentait la catastrophe. Lorsque le taxi attaqua le sentier pentu menant à l'*Intercontinental*, sa décision était prise : il allait quitter Kaboul au plus vite.

CHAPITRE XI

À peine Malko débarquait-il à l'*Intercontinental* qu'il aperçut un groupe de journalistes en train de s'entasser dans un minibus. Jennifer en faisait partie. Elle le héla.

— Venez, il y a eu un incident en ville ! On a tiré.

— Je dois envoyer un télex, cria Malko, rentrant dans le hall. À tout à l'heure.

Il monta dans sa chambre. Sa décision était irrévocable. Dans l'impossibilité de communiquer avec l'extérieur, il devait décrocher. Le meurtre de Jennifer signifiait qu'une opération adverse s'était greffée sur sa mission. Sans Bibi Gur, il ne l'aurait su que trop tard. L'idée que sa collaboratrice de la CIA était à coup sûr un agent ennemi était, terrifiante. Pourtant il avait beau se creuser la tête : il n'arrivait pas à comprendre la raison du meurtre de la jeune Australienne.

Jennifer Stanford n'était là que pour servir d'échelon de secours. Bien sûr, à travers elle, ses adversaires pouvaient suivre le retournement de Selim Khan. Mais à partir du moment où Malko était surveillé, pourquoi utiliser un stratagème aussi sanglant… ? Il y avait donc forcément autre chose…

Qui était l'usurpatrice ? Probablement liée aux Soviétiques, mais pas forcément au Khad. Sinon, c'est ce dernier qui serait intervenu contre Bibi Gur. Peu à peu, Malko se faisait une idée plus précise de la situation. Il fallait un grand service comme le KGB pour se greffer sur une manip CIA. Mais, entre grands services justement, on ne s'assassinait pas sans une raison vraiment importante.

Second point obscur. Selim Khan n'avait pas lancé ses hommes par hasard contre Bibi Gur. Quel était son intérêt ?

L'hypothèse la plus favorable était que les Soviétiques s'opposaient au retournement de Selim Khan… Mais dans ce cas, c'eût été facile de signaler Malko au Khad et de le faire arrêter à l'aéroport dès son arrivée… Il tournait en rond ; quelque chose d'essentiel lui échappait. Il prit son passeport.

Pour sortir de Kaboul, il fallait un visa. Un employé du ministère des Affaires étrangères se trouvait en permanence à la chambre 221, pour faciliter les démarches des journalistes. Malko s'y rendit et expliqua son problème à un Afghan qui parlait à peine anglais.

— Mon journal me demande de revenir. Je voudrais un visa de sortie.

— Pas de problème, assura l'autre. Vous avez une réservation ?

— Pas encore.

— Allez à l'Ariana, retenir une place, mais c'est très difficile, tous les vols sont pleins ; je m'occupe du visa.

Il empocha le passeport de Malko et disparut. Ce dernier prit un taxi et se fit déposer devant le *Kabul Hotel*. De là, il gagna à pied le bureau de l'Ariana. Une ravissante hôtesse le mena au premier étage où on traitait les journalistes. Un moustachu malingre consulta ses listes avant de hocher la tête douloureusement.

— Pas de place avant dix jours, sir. Je vais vous mettre sur la liste d'attente.

Tranquillement, Malko sortit deux billets de cent dollars et les posa devant lui.

— Vous êtes vraiment sûr qu'il n'y a pas de place ?

Le moustachu se replongea dans ses listes pour annoncer quelques instants plus tard.

— Je crois que je pourrai vous trouver une place pour après-demain sur Delhi, vous voulez une réservation ensuite ?

— Oui, sur le vol Air France du soir.

Malko lui donna les billets et s'assit près d'un poêle à côté des Afghans qui n'avaient pas de dollars. Cinq minutes plus tard, son nouvel ami lui tendait un billet OK.

— Soyez à l'aéroport deux heures avant le départ, conseilla-t-il. C'est plus prudent.

Malko était un peu rasséréné. Maintenant, il avait une petite chance de ne pas pourrir à Kaboul, comme Jennifer Stanford.

L'employé du ministère des Affaires étrangères montra sa carte au soldat qui veillait dans le hall d'un building moderne – l'ancien siège d'IBM à Kaboul –, juste à côté de l'ambassade d'Italie.

Le Khad s'en était emparé pour ses cours de formation, et l'immeuble abritait au troisième étage la section qui contrôlait l'attribution des visas de sortie.

L'employé des Affaires étrangères alla directement à un bureau anonyme où se trouvait le chef de service, un officier de la Stasi[35], Kurt Spiegel. Ce dernier était plongé dans un *Penthouse* saisi à la douane, quand son visiteur frappa, puis expliqua ce qu'il voulait. Normalement, le Khad tamponnait immédiatement les visas de sortie, trop content que les journalistes quittent le pays. Dérangé dans sa lecture, Kurt Spiegel lança :

— Reviens dans la journée.

L'autre n'insista pas. Lorsqu'il eut terminé son *Penthouse*, Kurt Spiegel prit le passeport et en feuilleta machinalement les pages où figuraient divers visas, puis revint sur la photo.

Ça lui rappelait vaguement quelque chose… Il examina le document avec soin. Le passeport paraissait authentique. Pris d'une curiosité subite, il appela l'homme du ministère des Affaires étrangères, retourné à l'*Intercontinental*.

— Pourquoi part-il, ce Mathias Lauman ?

— Son journal lui demande de rentrer.

Étonnant. Quand ils avaient un visa, les journalistes s'accrochaient jusqu'à la dernière seconde.

Kurt Spiegel appela le standard de l'hôtel et demanda si Mathias Lauman avait reçu un appel de l'étranger. La routine. On lui répondit négativement. Il fit de même avec l'opérateur télex, qui lui affirma qu'aucun message n'était arrivé pour Mathias Lauman.

Pourquoi ce journaliste avait-il menti ?

L'officier est-allemand contempla pensivement le passeport autrichien. Il appela au téléphone les différentes sections du Khad susceptibles de lui communiquer des informations. En même temps, il expédia un télex à la banque centrale de données de la

Stasi à Berlin-Est, là où on conservait des renseignements sur des milliers d'agents ennemis.

Encore la routine. Il pouvait y avoir des tas d'explications mais Kurt Spiegel était perfectionniste. Une heure plus tard, un de ses homologues afghans le rappela.

— Il y a eu un incident ce matin, à côté du stade, annonça-t-il. Des hommes de Selim Khan ont échangé des coups de feu avec un groupe de moudjahidin. Un étranger correspondant à la description de Mathias Lauman a été remarqué sur les lieux par un de nos indicateurs. Il est reparti en taxi.

— Merci, dit l'officier est-allemand.

Déçu ! C'était le travail d'un journaliste de s'intéresser à ce genre d'incident. Mais il fallait vérifier si ce n'était pas un agent américain ou pakistanais venu prendre contact avec des groupes de résistance. De toute façon, son passeport était sur son bureau. Cela lui donnait le temps d'une petite enquête.

***

Elias Mavros débarqua de son taxi, fou de rage ! Comme tous les journalistes il s'était rendu sur les lieux de l'affrontement, pour comprendre aussitôt que le guet-apens avait échoué. Pourtant prévenus par Khaled, les hommes de Selim Khan s'y étaient pris comme des manches ! Laissant six des leurs sur le terrain. Bibi Gur était maintenant dans la nature et avertie. Malko Linge saurait très vite que quelque chose avait été tenté contre elle et en tirerait des conclusions.

Ce qui risquait de griller « Jennifer Stanford » et de faire rater toute l'opération…

Un barbu, Kalach au poing, s'avança pour lui barrer le chemin. Le Grec n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Où est le Maréchal ? aboya-t-il, je dois le voir tout de suite…

Impressionné, le gorille désigna la baraque des gardes à l'extérieur de la villa.

— *Inja*[(36)].

Elias Mavros poussa la porte. L'odeur du haschich rendait l'atmosphère irrespirable. Une douzaine d'hommes s'entassaient dans l'étroit espace. Il aperçut une forme enroulée dans une

couverture blanche, couchée sur un bat-flanc et mit quelques secondes à reconnaître Selim Khan.

En costume local, les traits grisâtres, il semblait inconscient.

— Selim !

L'Afghan souleva une paupière, découvrant un œil strié de rouge et la rabaissa aussitôt. Un des gardes s'interposa.

— Il est très fatigué, et très triste. Il a perdu les meilleurs de ses hommes…

Elias Mavros haussa les épaules et bougonna.

— Si ç'avaient été les meilleurs, ils auraient réussi.

Il se pencha et secoua le chef afghan. De mauvaise grâce, ce dernier consentit à se redresser et à fixer son interlocuteur. En russe, Elias lui lança :

— Nous sommes dans la merde à cause de toi, *Aziz Rafik*…

Selim Khan eut un geste d'impuissance et bredouilla :

— J'ai perdu des hommes à qui je tenais beaucoup.

Fou de rage, Elias Mavros se pencha vers lui.

— Tu te rends compte ! Il va se douter de quelque chose. Cette Bibi Gur lui a montré la tombe de l'Australienne ! Il va décrocher. Je sais qui il est : un bon professionnel. Grâce à cette moudjahid, il va nous filer entre les doigts, sortir de Kaboul.

Selim Khan haussa les épaules, sa conscience revenant peu à peu.

— Ce n'est pas très grave. Ce n'est pas lui qui fait le travail, remarqua-t-il.

Le journaliste grec tapa du pied, ivre de rage, martelant :

— Si, c'est grave ! Il ne faut *jamais* que l'on puisse trouver qui a monté ce coup. Les conséquences politiques seraient incalculables. Il faut qu'on l'attribue aux Impérialistes. Qu'on arrête sur place cet agent de la CIA…

Selim Khan protesta.

— Il y a la femme. Avec le passeport australien.

— Ça ne suffit pas. S'il y a une enquête, on risque de découvrir qui elle est. Ou plutôt qu'elle n'est pas la vraie Jennifer Stanford. Tandis que l'autre, c'est un vrai. En plus, le Khad va peut-être s'intéresser à lui. Et à nous.

— Écoute, fit Selim, on ne peut pas ressusciter les morts. Que veux-tu que je fasse ?

— Attire-le chez toi et garde-le. C'est facile, il suffit de lui dire que tu es décidé à changer de camp. On le ressortira le moment venu. Tu as eu la réponse du Président ?

— Oui, ça marche !

Un immense soulagement ramena sa sérénité à l'agent soviétique. Tout était basé sur les affirmations de Selim Khan concernant son amitié avec Najibullah. Si ce dernier refusait de venir chez lui, l'affaire tombait à l'eau. Le chef de guerre lui avait affirmé la tête sur le billot que le Président lui rendrait visite.

— Tu es sûr qu'il viendra ?

— Certain. Vendredi prochain au combat de chiens.

Ce n'était pas aussi bon qu'une visite à la villa de Selim, mais cela irait. En attendant, il fallait parer au danger immédiat.

— Prends tes dispositions, demanda Elias Mavros. Tout de suite.

Selim Khan, les yeux fermés, ne répondit pas. Pas question de kidnapper l'agent de la CIA avant qu'il ait donné les 2,5 millions de dollars.

— Demain matin, dit-il.

Elias Mavros, qui suivait ses pensées, l'aurait étranglé. Ces chefs de tribu étaient incorrigiblement avides. Le Grec se pencha sur Selim Khan, presque bouche à bouche et gronda :

— Tu vas être le président de l'Afghanistan et tu te préoccupes de quelques dollars ! Tu es fou et idiot. À ce poste, tu auras tout ce que tu veux : des femmes et de l'argent. Fais ce que je te dis.

Buté, Selim Khan ne répondit pas. Des femmes, il en avait plus qu'il ne pouvait en consommer. Mais l'argent – surtout des dollars –, c'était toujours bon à prendre. Il savait que même au pouvoir, il ne compterait pas que des amis et que l'Afghanistan était un pays pauvre. Pour calmer son interlocuteur, il grommela :

— Je vais lui envoyer un message, reviens me voir demain.

Elias Mavros se résigna à le quitter, l'estomac tordu par l'angoisse. Son beau plan fichait le camp par morceaux ; il fallait coûte que coûte les recoller, sinon, c'était le retour ignominieux sur Athènes. Et si la manip était exposée au grand jour, il ne donnait pas

cher de sa peau. Natalya était parfaitement capable de lui mettre une balle dans la tête si elle en recevait l'ordre. Ils étaient alliés, mais pas amis.

***

Le capitaine Kurt Spiegel regardait la bande qui sortait du télex, fou de joie. Il avait tapé dans le mille ! Identifier un agent de la CIA de haut niveau en mission à Kaboul lui donnerait sûrement un galon de plus. Mais l'affaire était tellement importante qu'il devait en référer à ses supérieurs.

Il lut la biographie de Malko Linge et examina la photo transmise par belino. Il n'y avait aucun doute. C'était bien Mathias Lauman. Réunissant son dossier, il descendit et s'installa au volant de sa Volga de service. Le colonel Tafik allait particulièrement apprécier. C'était tellement énorme qu'il se demanda un moment s'il ne s'agissait pas d'une provocation ou d'un accord entre grands services. Comment un homme comme ce Malko Linge était-il venu se faire piéger à Kaboul ? Brutalement, il se dit qu'il possédait probablement un moyen de leur filer entre les doigts. Il fallait agir et vite...

***

Malko venait de remonter dans sa chambre quand on frappa plusieurs coups à sa porte. Si violents que le sang afflua à son cœur brutalement. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il alla ouvrir. Celle qui se faisait appeler Jennifer Stanford se tenait dans le chambranle, très pâle, son sac photo à l'épaule.

— Les gens du Khad te cherchent, annonça-t-elle, essoufflée. Ils sont en bas. C'est le type de NBC qui m'a prévenue.

Une main géante serra l'estomac de Malko. Il scruta les yeux gris de la jeune femme et y lut une réelle panique. C'était de plus en plus incompréhensible. La jeune femme ajouta :

— Il faut partir. On leur a dit que tu es sorti, mais ils vont, vérifier. Il paraît qu'ils grouillent en bas.

Malko se précipita sur la petite terrasse de sa chambre et se pencha.

Cinq voitures, des Mercedes et des Volga, étaient garées en face de l'hôtel. Plusieurs civils faisaient les cent pas, des armes à la main.

Le Khad était bien venu l'arrêter. La voix de Jennifer lui cria, pressante.

— Vite !

— L'hôtel est cerné, dit Malko.

C'était Poul-e-Charki et la torture. Les assurances d'Earl Prager paraissaient bien minces tout à coup. Et il n'avait même pas une arme !

— Viens dans ma chambre ! suggéra Jennifer, cela nous donne un répit.

C'était la meilleure solution.

Ils sortirent ensemble dans le couloir. Au même moment, il entendit les portes de l'ascenseur qui s'ouvraient. Deux silhouettes s'encadrèrent dans le couloir. Des Afghans qui inspectaient le numéro des chambres. Ils aperçurent Malko et Jennifer. Impossible de leur échapper, à l'autre extrémité le couloir était une impasse. Même s'il sautait du second étage par la terrasse, Malko tombait sur les hommes disposés autour de l'hôtel.

— Hé, vous deux !

Un des Afghans fonçait, dégainant déjà son arme.

CHAPITRE XII

Le second agent du Khad, demeuré en arrière, brandit un pistolet et cria :

— Vous deux, mettez les mains en l'air !

Malko se retourna vers le mur aveugle au fond du couloir. Il n'avait aucune chance. Soudain, Jennifer plongea la main dans son sac photo. Devant Malko stupéfait, elle en sortit un appareil avec un téléobjectif et l'éleva à la hauteur de son visage, comme pour photographier les deux Afghans… Pendant une fraction de seconde, il la crut folle.

Puis il y eut une détonation sèche et peu bruyante et le premier Afghan s'arrêta net, une étoile rouge au milieu du front. Elle se transforma aussitôt en de multiples rigoles de sang se noyant dans ses épais sourcils. L'appareil photo se déplaça un peu ; une seconde détonation et le second agent du Khad reçut le projectile juste entre les deux yeux, à la liaison des deux sourcils. Son compagnon gisait déjà à terre, foudroyé. Le second lui survécut à peine quelques secondes. Agité d'un tremblement frénétique, il glissa le long du mur et demeura immobile. Malko croisa le regard de Jennifer. Calme, froid, pas le moins du monde perturbé.

Jennifer laissa tomber son appareil dans le sac et lança à Malko, d'une voix sans émotion :

— Au bout du couloir, après les ascenseurs, il y a un escalier qui aboutit au niveau des cuisines, dans une espèce de trou, invisible de l'entrée. Prenez à droite et contournez l'hôtel, descendez la colline, en direction du restaurant Baghe-Bala. Ils ne doivent pas surveiller ce coin-là.

— Et vous ?

— Si on me questionne, je dirai que vous les avez tués. Réfugiez-vous chez Selim. Tant qu'il n'a pas ses dollars, vous ne risquez rien.

Démoniaque ! Avant de partir, il ramassa le Makarov automatique tombé près du premier cadavre. Cela valait mieux que rien.

Quand il s'engouffra dans l'escalier, le couloir était vide, à part les deux cadavres, Jennifer étant rentrée dans sa chambre. Il dévala les marches et déboucha entre deux congères. Effectivement le passage était hors de vue de l'entrée principale. Il courut dans la neige, contourna l'hôtel et se lança à travers les sapins vers la colline voisine. Heureusement, la nuit était pratiquement tombée. Personne ne le poursuivit. Dix minutes plus tard, il arriva essoufflé au *Baghe-Bala*. Fermé et désert. Il le contourna et redescendit la pente de l'autre côté.

Lorsqu'il rejoignit la route goudronnée, la nuit était complètement tombée. L'éclairage public absent, les seules lumières venaient des épiciers encore ouverts. Il se mêla aux nombreux piétons qui marchaient sur le bas-côté, passant devant le T. 62 en faction au carrefour suivant. Il avait à traverser tout Kaboul pour rejoindre le quartier de Share Naw.

Tout en marchant dans l'obscurité, il se reposa la question cruciale : qui était Jennifer ? Elle s'était conduite avec un sang-froid extraordinaire, n'hésitant pas à abattre deux agents du Khad. Indiscutablement, elle lui avait sauvé la vie au risque de la sienne. Mais pourquoi ? Cela ne signifiait pas qu'elle était une alliée… Or, elle l'envoyait chez Selim. C'était toujours le même circuit. Pollué. Mais seul dans Kaboul, où pouvait-il aller ?

Bibi Gur. C'était sa seule chance.

Les rues se vidaient, le couvre-feu approchant. Le Makarov pesait à la ceinture. Arrivé dans le centre, il traversa le marché désert, franchit le pont en face de la mosquée et s'enfonça dans le Bazar. Quelques lumignons brillaient encore de-ci de-là, mais la plupart des échoppes étaient fermées. Il arriva quand même à retrouver la ruelle qui donnait dans le souk aux oiseaux. Là, tout était clos. Le tailleur absent. Il retrouva la porte du local où il avait entendu les

révélations de Bibi Gur sur Jennifer. Mais cette fois, il eut beau frapper, personne ne lui ouvrit.

Il ne pouvait pas s'éterniser dans le Bazar désert, sûrement parcouru par des patrouilles, et repartit vers la ville normale. La mort dans l'âme. Quel piège cachait le conseil de « Jennifer ». Et qu'allait-il trouver chez Selim Khan ?

***

— *Tovaritch* Mathias !

Selim Khan se leva lentement de table, dissimulant mal sa surprise, et s'approcha de Malko. Ce dernier avait eu le plus grand mal à franchir le barrage de ses gardes du corps. Le chef de guerre afghan l'étreignit. Il avait la diction pâteuse et les yeux injectés de sang. Trois femmes se trouvaient à la table, dont Khandi et Zeba, la Lolita à l'air vicieux. Deux bouteilles aux trois quarts vides, une de cognac Gaston de Lagrange, l'autre de Stolichnaya, trônaient entre les plats et les inévitables morceaux de hasch. Selim Khan se rassit lourdement et versa dans l'assiette de Malko une montagne de *palau*, poussant Khandi vers lui.

— Tu as eu raison de venir ! J'allais t'envoyer un messager demain. As-tu pu te procurer les dollars ?

— Je voudrais te parler, fit Malko. C'est important.

À regret, Selim Khan abandonna la cuisse de la petite Hazara pour suivre Malko dans le living-room où il se laissa tomber dans un fauteuil, dominé par le buste de Dzerjinski, fondateur de la Guepeou.

— Que se passe-t-il ?

— Le Khad a voulu m'arrêter à l'hôtel, expliqua Malko. Il y a à peine une heure. J'ai pu m'enfuir de justesse, mais ils ont eu deux hommes tués.

Instantanément, Selim Khan fut dégrisé.

— Tu as bien fait de venir ici, dit-il. Tu es mon hôte et mes hommes donneront jusqu'à leur dernière goutte de sang pour toi. Reste aussi longtemps que tu veux. Dès que tu auras les dollars, nous partirons ensemble rejoindre mes frères à Jalalabad. Maintenant, viens boire et manger.

Il ramena Malko à la table et jeta une phrase en dari à Khandi qui baissa les yeux avec un sourire pervers. Selim Khan poussa vers lui une boîte de caviar mais il n'avait pas faim, obsédé par ce qui venait de se passer et le rôle de Jennifer.

Le dîner continua. Toutes les trois minutes, Selim Khan levait son verre de vodka. Les femmes buvaient presque autant que lui. Khandi laissait traîner une main sous la table et s'activait à faire oublier à Malko ses soucis. Ils étaient en train de se bourrer de loukoums lorsqu'un des gardes du corps vint se pencher à l'oreille de Selim Khan. Ce dernier lui jeta une courte phrase, l'air courroucé, avant de le congédier.

— Ils savent que tu es ici, annonça-t-il à Malko. C'est normal, la maison est surveillée jour et nuit. Je leur ai dit que tu étais sous ma protection et que personne, pas même le Président, ne pouvait toucher un cheveu de ta tête.

— Merci, fit Malko.

Pas totalement rassuré. Cela tournait à l'histoire de fou. Le Khad l'avait repéré et il était l'otage de Selim Khan. Ce dernier but encore une rasade de Stolichnaya et lança paisiblement :

— Demain je te donnerai une escorte pour aller au *money market* chercher les dollars. Ne crains rien : même les hommes du Khad ont peur de Gulgulab.

***

Selim Khan ronflait dans son fauteuil, sous le buste de Dzerjinski. Khandi, assise à même le sol, guettait Malko comme un épagneul attend son maître. Ce dernier avait beau faire pour la centième fois le tour de la situation, il ne trouvait guère de raisons d'être optimiste. Pas question de toucher à nouveau à Jennifer. C'était une adversaire, même si elle lui avait sauvé la vie.

Du côté de Selim Khan, ce n'était guère plus brillant. En dépit de sa chaleur, le favori de la CIA avait bel et bien prêté ses hommes pour assassiner Jennifer Stanford. Et ensuite pour tenter de liquider Bibi Gur. Il était donc forcément lié à la fausse Jennifer. La solution de récupérer les dollars et de rejoindre ensuite le camp des moudjahidin en sa compagnie risquait d'être une descente aux enfers… Seulement, rester à Kaboul était encore plus dangereux.

Il restait Bibi Gur. Mais où la trouver ? Si, pour une raison inconnue, elle avait abandonné sa planque du Bazar, Malko n'avait absolument aucun moyen de la retrouver.

À ce niveau d'impasse, il n'y avait plus qu'à cesser de réfléchir. Le regard implorant et salace de Khandi l'y incitait. Dès que Malko se leva, elle le prit par la main et l'entraîna vers l'escalier en colimaçon. Au second étage, elle ouvrit la porte d'une chambre et poussa Malko à l'intérieur. Ce dernier s'immobilisa, interdit. Deux des épouses du chef afghan, une brune et la rousse teinte au henné étaient étroitement emmêlées sur le grand lit recouvert de fausse panthère. Elles n'interrompirent pas leurs activités en le voyant. Khandi referma et vint se frotter à lui, sans équivoque, commençant à défaire les boutons de sa chemise. Elle était arrivée à la taille quand on frappa à la porte. Khandi abandonna Malko pour ouvrir. C'était Gulgulab portant dans ses bras une mitrailleuse légère soviétique, bande engagée. Une arme collective capable de tirer 300 cartouches à la suite. Avec un sourire ému, il la remit à Malko comme on donne un enfant endormi… Khandi pouffa de rire. Malko posa l'arme à terre. Chez Selim Khan on prenait soin des invités.

Khandi revint contre Malko. Ses copines continuaient leurs activités, mais elle avait visiblement d'autres idées en tête. Avec obstination, elle continua à dépouiller Malko de ses vêtements. Il régnait d'ailleurs dans la chambre une chaleur de bête. Dès qu'il fut nu, elle l'installa sur le lit, et s'agenouilla en face de lui pour lui administrer une fellation qui, pour être afghane, n'en était pas moins très sophistiquée. Les deux autres, du coup, avaient cessé leurs jeux et regardaient.

Quand Khandi le jugea à son goût elle changea de position et vint s'empaler sur Malko, le buste très droit, avec un sourire ravi. Puis elle commença à monter et descendre le long de la colonne de chair patiemment préparée. Soudain, la rouquine teinte au henné quitta le lit pour ouvrir un placard caché dans un coin de la pièce. Malko aperçut, pendus à une cloison, une extraordinaire collection d'olisbos de toutes les tailles. Certains paraissaient en bois, d'autres en ivoire. Tous munis d'un système de courroies permettant de se

les attacher à la taille. Voilà à quoi s'amusaient les femmes de Selim Khan…

La belle rousse se passa le plus gros autour de la taille, le fixa solidement et s'approcha du lit, un sourire gourmand aux lèvres. Khandi occupée à se donner du plaisir ne l'avait pas vue venir. Quand elle réalisa, c'était trop tard.

La jeune femme s'était jetée sur elle comme le tigre sur la gazelle. Au cas où elle aurait eu des velléités de lui échapper, sa copine l'immobilisa à son tour, la penchant en avant.

— Tiens-là bien ! lança-t-elle à Malko en mauvais anglais.

Déjà la rouquine s'aplatissait sur Khandi, plaçant l'extrémité de l'énorme engin sur sa seule ouverture libre : celle de ses reins. Khandi poussa un cri et voulut échapper à ce qui l'attendait. Ce qui eut pour effet de l'empaler encore plus sur Malko. Au même moment, d'un violent coup de reins, la rousse lui enfonça de tout son poids l'olisbos dans les reins. Sa victime jeta un hurlement dément, transpercée des deux côtés à la fois. Malko croisa le regard lubrique de la rouquine qui tenait sa copine aux hanches comme l'aurait fait un homme.

— *Fuck her !* criait-elle, *Fuck her !*

Le sexe de chair et celui d'ivoire se frôlaient à travers la mince paroi et l'impression était extraordinaire pour Malko. Il recommença à bouger les reins pour l'empaler encore mieux. Peu à peu, Khandi se mit à gémir moins fort. La bouche ouverte, elle prenait maintenant un plaisir pervers à cette double pénétration. La rouquine la sodomisait à longs coups de reins, s'enfonçant de toute la longueur de l'engin barbare.

Curieusement, c'est ce spectacle qui déclencha le plaisir de Malko. La rouquine redoubla aussitôt, comme si son sexe se préparait à éjaculer et ils s'effondrèrent tous les trois sur le lit.

Un long moment plus tard, Malko se retrouva seul avec Khandi, les deux autres s'étant éclipsées. La jeune femme s'endormit à son tour et il alla ouvrir la fenêtre, s'installant sur le balcon glacial. Le ciel était étoilé, une rafale lointaine claqua et des chiens innombrables se mirent à aboyer.

De quoi demain serait-il fait ? Il se recoucha, frigorifié, se demandant comment il allait sortir de Kaboul.

***

L'odeur âcre et forte du haschich réveilla Malko et le fit tousser. La chambre était vide, Khandi avait disparu. Il faisait grand jour et il avait mal au crâne. Les événements de la veille au soir lui revinrent en désordre. Il prêta l'oreille. La maison de Selim Khan était silencieuse. La mitrailleuse légère posée sur le sol lui rappelait que l'Afghanistan était le pays de la guerre, que la violence était partout.

Il trouva une salle de bains, prit une douche et s'habilla. Ensuite, il descendit. Personne, à part un gosse qui dévala l'escalier devant lui. La même odeur de hasch flottait dans le living, vide lui aussi. Le jardin désert avec sa piscine sans eau faisait un peu triste. Deux gardes du corps dormaient à même le sol, enroulés dans des tapis devant une des portes. Sûrement la chambre de Selim Khan. Ils ne prêtèrent aucune attention à Malko. Du moment qu'il était dans la maison, ce n'était pas un ennemi : ils n'avaient pas à penser plus loin. Soudain, il entendit un grognement derrière lui : Gulgulab, sa Kalach à l'énorme chargeur orange en travers de la poitrine, pieds nus, lui adressait des signes incompréhensibles.

Prenant le bras de Malko, il le tira vers le living avec ce qu'il croyait être un sourire rassurant.

Malko demeura interdit. Celle qui se faisait appeler Jennifer Stanford était assise sur un des canapés en train de grignoter des pistaches.

CHAPITRE XIII

À peine Malko fut-il entré dans la pièce que « Jennifer » se leva et vint l'étreindre. C'était surréaliste ! La jeune femme avait son sac photo à côté d'elle. Elle suivit le regard de Malko et dit aussitôt :

— Tout s'est bien passé pour moi. Enfin, relativement. Les gens du Khad m'ont interrogée pendant près de quatre heures ainsi que d'autres journalistes. Ils voulaient tout savoir sur toi, ceux qui te connaissaient, ton emploi du temps, etc.

— Mais les deux hommes que tu as…

— Ils pensent que c'est toi, dit-elle simplement. J'ai dit que j'étais dans ma chambre et que je n'avais rien entendu. De toute façon, lorsqu'ils sont arrivés à l'hôtel, ils savaient déjà que tu étais un agent des services de renseignement américains. Celui qui m'a interrogée me l'a affirmé. Ils connaissent ta véritable identité.

— Comment ?

— Je l'ignore.

— Jennifer, dit Malko décidé à ne pas se faire mener en bateau. Tu as agi avec un sang-froid étonnant, hier soir. J'ignorais que tu disposais d'un appareil photo truqué. Qui te l'a remis ? Et pourquoi ?

Ils s'étaient installés sur le canapé. Jennifer adressa un regard presque amusé à Malko, avant de dire :

— Mais c'est la TD[37], bien sûr. Ils l'ont fabriqué spécialement pour cette occasion, avec les éléments d'un pistolet anglais Herring, dont le silencieux est incorporé. De toute façon, les charges de poudre sont très faibles. On n'a pas besoin de tuer un éléphant, n'est-ce pas ? On peut s'en servir dans une foule, sans attirer l'attention. Quant à la douane afghane, elle ne l'a même pas

remarqué. Évidemment, il faut un examen approfondi pour découvrir que c'est une arme.

— Très bien, dit Malko, mais généralement, c'est à la division « action » que l'on donne ce genre d'engin, pas à une femme dont la mission est uniquement de soutien…

Jennifer lui fit un sourire plein de candeur.

— Mais j'ai été chargée de ta protection à Kaboul. La Company savait qu'il pouvait y avoir ici des interférences dangereuses, c'est pourquoi j'ai été choisie comme « baby-sitter ».

— Tu n'es pas américaine ?

— Non, j'appartiens aux services australiens, nous avons un groupe « action » et nous sommes très bien entraînés.

— Mais le chef de station qui m'a parlé de ma mission n'a pas mentionné de baby-sitter…

Jennifer baissa modestement les yeux.

— Peut-être parce que je suis une femme. Ils ont eu peur que ton orgueil ne soit blessé.

Malko demeura muet. Elle avait réponse à tout. Bien sûr, il y avait des femmes dans les services. Les Israéliens ainsi que les Russes en utilisaient beaucoup. Mais sauf dans le Mossad, il n'avait jamais rencontré de tueuses :

— Montre-moi cette arme, demanda-t-il.

Jennifer prit le Nikon équipé du téléobjectif. Malko l'examina : de l'extérieur, on ne distinguait qu'un cylindre de la taille d'un gros crayon collé sur le téléobjectif de 200 mm. Comme un organe de visée. Son autre extrémité était collée au boîtier, très lourd comme celui de tous les appareils à moteur. Jennifer désigna un point rouge à côté de la prise flash sur le boîtier.

— Pour tirer, je dois appuyer ici et sous le boîtier en même temps.

Elle retourna l'appareil, désignant un téton chromé.

— C'est du calibre 22, continua la jeune femme. Il y a à l'intérieur un barillet de six cartouches. Pour le remplir, il suffit d'ouvrir le boîtier, comme pour mettre un film.

Elle joignit le geste à la parole. Malko aperçut le dispositif indiqué et l'examina sous toutes les coutures. Aucune marque

comme il se doit ! Le boîtier et l'objectif étaient d'origine. Tous les grands services fabriquaient ce genre de gadget mortel. Il le rendit à Jennifer, guère plus avancé. La jeune femme était visiblement une « pro », une exécutrice, comme certains services en utilisaient. L'idée de l'envoyer à Kaboul sous couverture de photographe était astucieuse… Il restait le problème principal. Qui était-elle ? Le Nikon remis dans son sac elle fit face à Malko.

— Il n'était pas prévu dans ma mission que je me retrouve dans ton lit, fit-elle doucement. Je ne le regrette pas. J'ai eu d'autant plus de joie à te sortir d'affaire, hier soir. Mais je l'aurais fait de toute façon : je suis payée pour cela, c'est mon boulot.

Elle le fixait, parfaitement détendue, le regard clair. Il fallait lever une bonne fois pour toutes l'hypothèque.

— Jennifer, dit Malko, il y a un mystère te concernant que je dois résoudre.

Elle fronça les sourcils.

— Un mystère ? Lequel ?

— À l'extrémité sud du cimetière militaire de Kaboul, expliqua Malko, une femme est enterrée dans une tombe sans nom. Une étrangère blonde qui te ressemble et qui est morte il y a peu de temps. Cette femme est censée être toi, Jennifer Stanford. Alors qui es-tu ?

Une mince sourire apparut sur les lèvres de la jeune femme et elle dit simplement :

— Je vois que les choses ont été vite. Je savais que cette personne était morte, je savais également qu'elle me ressemblait. La seule chose que j'ignore, c'est son vrai nom. On la connaissait sous le patronyme de Natalya. Elle appartenait aux « spetnatz » soviétiques, tu sais, leurs unités d'élites spécialisées dans le sabotage et les exécutions. Elle travaillait à Kaboul avec le Khad.

— Qui l'a tuée ?

— Bibi Gur. La résistante que tu connais.

Ça c'était le comble ! Malko continua, de plus en plus perplexe.

— Pourquoi ?

— Règlement de compte. Cette Natalya avait participé à la chasse aux résistants, de façon très féroce. Bibi Gur lui a tendu une

embuscade et l'a kidnappée. Elle comptait l'échanger plus tard contre des camarades à elle qui se trouvent à Poul-e-Charki. Seulement, au cours de l'accrochage, Natalya a été blessée. Et elle est morte. Bibi Gur a eu alors une idée géniale : au lieu de se débarrasser du cadavre n'importe comment, elle l'a caché là où on ne peut pas le trouver et a fait croire que Natalya était toujours vivante. Pour conserver une monnaie d'échange.

« Cela se tient », pensait Malko, de plus en plus perplexe.

Mais chaque question résolue en soulevait une autre.

— Pourquoi Bibi Gur m'aurait-elle fait croire que cette femme était toi, Jennifer Stanford ? insista-t-il. Et qu'elle avait été assassinée par des gens de Selim Khan, avec l'aide d'un journaliste grec, Elias Mavros ?

— Parce que Bibi Gur hait Selim Khan et ne comprend pas que nous cherchions à le retourner, expliqua Jennifer. Je pense qu'elle a dû croire qu'en jetant la suspicion sur lui, elle empêcherait la Company de mener la négociation à bien…

De nouveau, cela se tenait. Malko scruta le visage lisse de la jeune femme en face de lui.

— Comment es-tu au courant de cette histoire ?

— J'avais une autre mission à Kaboul avant de te retrouver. Procéder à un échange de prisonniers : deux agents britanniques et américains qui se trouvent à Poul-e-Charki contre Natalya. Les Soviétiques et leurs alliés afghans étaient d'accord. Il ne manquait que Natalya. Quand j'ai pris contact avec Bibi Gur, elle a été obligée de m'avouer que Natalya était morte : j'avais fait le voyage pour rien, et surtout les Soviétiques, furieux, risquaient de se livrer à des représailles contre leurs prisonniers. J'ai eu une explication d'autant plus violente avec Bibi Gur que, poussée au pied du mur, elle a fini par m'avouer qu'elle avait assassiné Natalya de ses propres mains, pour se venger de ce qu'elle avait subi sous la torture…

— Pourquoi t'avoir impliquée ?

— Pourquoi ? Mais elle me hait, j'ai promis de faire un rapport défavorable sur elle ; c'est une folle furieuse : elle veut lancer une campagne de voitures piégées dans Kaboul. Je m'y suis opposée.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Dans le Bazar. J'avais un contact.

Malko demeura silencieux. Jennifer avait démonté point par point son accusation. Toute sa justification était d'une logique imparable. Et surtout strictement invérifiable pour l'instant : Bibi Gur était Dieu sait où et les gens de la CIA capables de confirmer l'histoire de Jennifer, hors de portée. Quand il saurait la vérité, ce serait trop tard.

C'était possible que la CIA ait confié plusieurs missions complémentaires à la jeune femme. En tout cas, Jennifer était une professionnelle de haut niveau. Ses réactions le montraient.

— Les Afghans ne te soupçonnent pas ? demanda Malko.

Elle eut un sourire froid.

— Je ne le pense pas.

— Quand tu es arrivée à Kaboul, tu as été accueillie par cet Elias Mavros. Bibi Gur prétend que c'est un agent soviétique. Il t'a menée au Bazar ?

— Il ne m'a pas accueillie, corrigea-t-elle. Nous nous sommes rencontrés par hasard. C'est un drôle de bonhomme, communiste, bien entendu, mais inoffensif, je crois. Il avait quelqu'un à rencontrer dans le Bazar et je l'ai accompagné. C'est tout. Tu es satisfait ?

Elle le fixait, anxieusement. Ses yeux plongés dans les yeux dorés de Malko. Celui-ci se souvint qu'il était lui aussi un professionnel.

— Tout à fait, dit-il avec chaleur. Maintenant, il faut sortir de Kaboul. Les gens du Khad savent que je suis ici.

— Tu es en sécurité et Selim Khan a envie de ses dollars, remarqua-t-elle. C'est le meilleur moyen de s'assurer de sa complicité.

— Cette maison est surveillée. On t'a vue entrer ce matin. Cela risque de poser problème.

— Je pense que non, fit la jeune femme. Tous les journalistes viennent voir Selim Khan.

— Tu as encore un contact avec Bibi Gur ? demanda-t-il.

— Je peux essayer, mais ce n'est pas certain. Tu veux la rencontrer ?

— Si c'est possible.

— Je vais essayer, promit-elle.

Après un coup d'œil à sa montre, elle se leva.

— Il faut que je parte. Je voulais être certaine que tu étais sain et sauf. Laisse les choses se calmer quelques jours. Je reviendrai.

Ils traversèrent le jardin. Malko entrouvrit la porte de fer, inspectant la rue. Une Volga grise était stationnée en face, occupée par deux hommes. Le Khad. Jennifer se glissa à l'extérieur.

Resté seul, Malko regagna le living. Espérant que Jennifer était persuadée qu'il avait cru ses explications. Où il manquait le principal : l'attaque des hommes de Selim Khan contre Bibi Gur. Juste après que cette dernière ait jeté la suspicion sur Jennifer. Celle-ci avait soigneusement préparé ses réponses. Il y avait du vrai dans ce qu'elle avait dit. Natalya existait bien. Et c'était elle… Il y avait encore beaucoup de choses inexpliquées mais il avait au moins une vague idée de la situation. Il fallait gagner du temps. Pour retrouver Bibi Gur, son seul espoir. Parce que pour une raison qu'il ignorait, ses adversaires semblaient vouloir le garder en vie.

Elias Mavros étalait du beurre rance sur du pain rassis pour faire passer son café sans sucre. Au *Kabul Hotel*, il n'y avait guère d'étrangers et on prenait les restrictions de plein fouet… Malgré ce piètre breakfast, le journaliste grec était de bonne humeur. La veille au soir, on avait frôlé la catastrophe. Si Natalya n'avait pas réagi férocement et vite, elle se faisait arrêter avec l'agent de la CIA et tout son plan était à l'eau. Ou il la laissait se faire torturer par le Khad, ou elle était obligée de révéler son identité aux Afghans, ce qui la mettait hors circuit.

Sa réaction l'avait ému aux larmes. Avec des gens comme elle, l'Union Soviétique viendrait à bout de tous ses ennemis. Certes, sa manip avait failli exploser, mais, d'un autre côté, Malko Linge était maintenant officiellement identifié par les Afghans comme un agent impérialiste. Et, en plus, cet imbécile de Selim Khan lui donnait asile.

Le Grec préférait ne pas écouter la petite voix qui lui disait que la visite, ou plutôt la rencontre avec le président Najibullah, n'était pas encore chose acquise, malgré les affirmations de Selim Khan.

— *Tovaritch…*

Il leva la tête. Alex Gontcharov lui souriait derrière ses grosses lunettes. Le correspondant de *Novosti* s'assit en face de lui.

— Je dois envoyer un télex, dit-il. As-tu de bonnes nouvelles ?

— *Da*, affirma Elias Mavros. Nous avons surmonté quelques difficultés. Tu peux écrire aux camarades de Moscou que le président Najibullah a décidé de rendre visite à son ami le maréchal Selim Khan lors des combats de chiens de vendredi prochain. Et que le plan doit s'accomplir ce jour-là.

Les deux hommes échangèrent un sourire complice. Dans quatre jours, l'Union Soviétique aurait atteint son but. Le président serait éliminé, les impérialistes en porteraient la responsabilité et tous ceux qui auraient pu révéler la manip seraient impitoyablement liquidés.

CHAPITRE XIV

Trois gardes du corps hérissés de Kalachnikovs jaillirent de leur guérite quand la grosse Mercedes noire suivie d'une Volga claire stoppa devant le portail de fer de Selim Khan. La nuit commençait à tomber et Kaboul avait été particulièrement calme : encore moins de roquettes que d'habitude. Les visiteurs avaient défilé toute la journée chez le chef de guerre afghan : des gens de sa tribu arrivés de Jalalabad apportant des nouvelles fraîches et pas vraiment réjouissantes. La pression des moudjahidin se faisait de plus en plus forte et il y avait beaucoup de pertes. Ses commandants réclamaient la présence du Maréchal sur le terrain.

Selim Khan avait donné des réponses évasives. Bien entendu, il était impossible de révéler les vraies raisons de son séjour prolongé à Kaboul. Ils s'en apercevraient bien assez tôt... Entre deux rendez-vous, il s'était consacré à Zeba, sa jeune salope, qui se surpassait pour enterrer définitivement les autres épouses. Le haschich, loin de l'inhiber, la déchaînait et lui donnait une imagination qui suppléait à son manque d'expérience. Quand elle était arrivée à éveiller le désir de Selim Khan, elle lui offrait ensuite avec effronterie toutes les ouvertures de son corps.

Selim Khan se préparait d'ailleurs à lui rendre hommage, agacé par une seule chose : l'impossibilité d'envoyer l'agent des Américains récupérer les dollars au *money market*. Malgré ses rodomontades, il n'avait pas envie d'engager une bataille rangée avec le Khad. Or, ses agents surveillaient sa maison jour et nuit. Il espérait qu'ils finiraient par se lasser.

Son dernier visiteur expédié, il s'était replongé dans son délire érotique.

Zeba, reléguée dans un fauteuil, avait aussitôt rampé vers lui, commençant à lui brouter la poitrine en se frottant contre lui. Selim Khan sentit une vague de chaleur monter de ses reins. Au même moment, on frappa timidement à la porte de la chambre. Selim Khan qui venait de saisir sa jeune épouse par les cheveux pour l'encourager plus vivement ne daigna même pas répondre…

La bouche habile de Zeba allait le faire sombrer dans la béatitude quand de nouveaux coups troublèrent son nirvâna, entrecoupés des grognements reconnaissables de Gulgulab.

Ivre de rage, Selim Khan saisit son Colt 45 posé sur la table de nuit, ôta son sexe de la bouche de Zeba et vida au jugé la moitié du chargeur à travers la porte. Il n'avait aucune inquiétude. Gulgulab le connaissait trop pour être demeuré derrière le battant.

À son immense stupéfaction, les coups reprirent et les grognements montèrent d'un cran. Faisant tomber son désir. Gulgulab n'était pas homme à le déranger sans raison. Brutalement, il écarta Zeba, se leva, drapant son érection dans un large *charouar* pour aller ouvrir. Gulgulab commença par lui baiser les mains pour se faire pardonner son intervention, puis s'expliqua par gestes, traduits au fur et à mesure en mots par Selim Khan.

« Quelqu'un d'important voulait le voir d'urgence. Venu en voiture. Pas armé. »

À son tour, il fit quelques gestes et Gulgulab précisa décrivant cette fois le visiteur :

— Cinq doigts sur l'épaule : un colonel. Pas d'uniforme. Le Khad. De grosses moustaches, pas de cheveux.

Le colonel Tafik ! L'homme qui avait mis sa tête à prix deux ans plus tôt. Comment osait-il venir le défier chez lui ? Il eut un geste péremptoire pour Gulgulab : « qu'il aille se faire foutre ». Le sourd-muet se relança aussitôt dans une mimique désespérée… Selim Khan mit bien cinq minutes à comprendre : cela concernait le président Najibullah… que Tafik vienne le voir ne signifiait rien de bon. Mais il se vengerait plus tard.

— Qu'on le fasse entrer en bas, je me prépare, dit-il.

Gulgulab redescendit aussitôt, heureux. Selim Khan retourna dans sa chambre, de mauvaise humeur. Zeba l'attendait, mais il fila

dans la salle de bains et lui cria :

— Prépare mon uniforme de maréchal, je viendrai te baiser après.

***

Le colonel Tafik avait vidé une assiette de pistaches quand Selim Khan daigna faire son entrée, brandissant deux doigts de la main droite en V, avec un sourire ravi, suivi comme son ombre par Gulgulab qui, à tout hasard, avait fait monter une balle dans la chambre de sa Kalach. Ses hommes avaient passé le quartier au crible : aucune autre voiture du Khad ne tramait dans les parages.

— Dost, je ne t'attendais pas ! Pourquoi n'as-tu pas téléphoné ?

Les deux hommes s'étreignirent comme il convient à deux ennemis féroces et le colonel Dost Tafik prit place en face de Selim Khan. Modestement, les yeux baissés, il répliqua.

— Je sais que tu as beaucoup de travail, mais le Président a insisté pour que je vienne. J'espère que je ne t'ai pas dérangé…

— J'étais en train de faire des plans pour la bataille de Jalalabad, affirma Selim Khan. Il faut absolument que mes hommes reçoivent des munitions, ils en manquent…

Le colonel Tafik caressa son menton mal rasé.

— Tu devrais y regarder de plus près, remarqua-t-il. On m'a dit qu'à plusieurs reprises, ils avaient vendu les leurs à leurs adversaires. S'il y a des traîtres dans ta tribu, c'est à toi de les châtier.

— C'est sûrement faux, protesta Selim Khan. Alors quel est le message du Président ?

— Il se réjouit de te rencontrer vendredi, récita Tafik. Il adore les combats de chiens. Il paraît que tu as les meilleurs.

— Ils se battent bien, grommela Selim Khan.

Inquiet. L'autre n'avait pas fait le déplacement pour lui demander des nouvelles de ses chiens.

Dost Tafik grignota quelques pistaches et laissa tomber :

— Le Président est concerné par un fait nouveau. Il sait que tu abrites dans cette maison un espion impérialiste, un agent des Américains qui a abattu sauvagement deux de mes hommes hier soir. Comment se fait-il qu'il se soit réfugié chez toi ?

Selim Khan s'attendait à cette question. Il posa un regard ironique sur son interlocuteur.

— Comment un agent impérialiste a-t-il pu venir à Kaboul ? Ta surveillance n'est pas bonne. Il m'a contacté pour me demander de rejoindre les forces pakistanaises. J'ai essayé de le faire parler et en ce moment, il est soumis à un interrogatoire. Je veux connaître les traîtres au sein de ma tribu.

— C'est mon travail, pas le tien, remarqua sèchement Tafik.

— Nous le faisons très bien aussi, ironisa Selim Khan. Si je n'avais pas un bon service de renseignement, je serais mort, Dost. Cet homme parlera et je te le livrerai ensuite…

Le colonel Tafik hocha la tête, impénétrable.

— Je te fais confiance, Selim Khan, dit-il, tu es un allié fidèle, mais le Président a été très en colère à cause de cela.

— Qui le lui a dit ?

Bien entendu ce ne pouvait être que Tafik. Ce dernier baissa modestement les yeux.

— Je l'ignore, mais tu sais qu'il a de très bons informateurs. Toujours est-il qu'il veut interroger cet homme lui-même, tant l'affaire lui paraît grave. Depuis des mois, aucun agent impérialiste n'avait réussi à pénétrer à Kaboul, grâce aux coups que nous avons portés aux extrémistes fanatiques soutenus par les Pakistanais.

— Il l'interrogera tant qu'il voudra, répliqua Selim Khan. Je te le remettrai dans quelques jours.

Le colonel Tafik prit le temps de boire une gorgée de thé très sucré avant de répondre.

— Le Président m'a chargé de te dire qu'il souhaitait vivement que tu me remettes cet homme immédiatement.

Selim Khan demeura muet. Déplaire à Elias Mavros et à ses commanditaires, il s'en foutait. Qu'il y ait ou non un espion américain chez lui quand les choses se passeraient, c'était le cadet de ses soucis. Par contre, s'il livrait Malko au Khad, il pouvait faire une croix sur ses deux millions et demi de dollars. Et ça, c'était moins drôle. Le regard ironique de Dost Tafik l'énervait… Son visage s'éclaira soudain, comme s'il venait d'avoir une idée mirobolante.

— Écoute, Dost, proposa-t-il, je vais l'amener vendredi et je le livrerai publiquement au Président.

Le colonel du Khad secoua lentement la tête.

— Impossible, le Président veut l'interroger aujourd'hui même.

Selim Khan ravala sa rage. Ça pouvait être vrai ou pas. Mais il n'avait pas d'accès direct au président Najibullah. Il ne le saurait que vendredi. Et vendredi ce serait trop tard. Il était en face d'un choix déchirant.

Il écarta les mains dans un geste de reddition.

— Je ne vais pas déplaire au Président pour cet espion impérialiste, affirma-t-il. Il est à toi.

Un éclair joyeux passa dans les yeux glauques de Dost Tafik. Il se leva et vint serrer les mains de Selim Khan, lui donnant ensuite l'accolade.

— Je me réjouis de te voir vendredi. *Inch allah*…

— Moi aussi, fit Selim, sincère pour une fois.

Tafik serait le premier à prendre un chargeur dans la tête, si les circonstances le permettaient. Il se tourna vers Gulgulab et engagea avec lui un dialogue muet. L'autre comprit très vite et hocha la tête affirmativement. Lui, au moins, n'avait pas d'états d'âme. Selim Khan lança à Tafik :

— Retourne à ta voiture. Mes hommes vont t'amener l'espion.

Il sortit dignement et s'engagea dans l'escalier en colimaçon. Zeba l'attendait, en train de regarder une cassette porno sur le Samsung. Selim Khan se laissa tomber sur le lit, ouvrit son pantalon, alluma une cigarette de haschich et commença à profiter d'une fellation divine. Se disant que la vie était belle, qu'il allait être Président, avoir encore plus d'argent et toutes les femmes qu'il voudrait.

***

Malko ouvrit la porte de la chambre, Gulgulab lui souriait affectueusement. Le sourd-muet, par signes, lui fit comprendre que le Maréchal l'attendait en bas. Malko s'engagea dans l'escalier en colimaçon. Au moment où il abordait les premières marches, un coup violent le frappa à la nuque, lui faisant perdre connaissance. Il

s'effondra et aussitôt Gulgulab le tira par les pieds jusqu'au premier.

Deux de ses complices l'empoignèrent par les bras et par les jambes. Un pistolet tomba de sa ceinture, Gulgulab le ramassa et le posa sur l'estomac de Malko.

Trois minutes plus tard, ils débouchaient devant la grille. Les moteurs de la Mercedes noire et de la Volga tournaient. Trois gorilles du Khad émergèrent de la Volga et y jetèrent Malko, à même le plancher, puis s'assirent pratiquement sur lui. Les deux voitures démarrèrent aussitôt. Dans la Mercedes, le colonel Tafik alluma une cigarette et souffla voluptueusement la fumée. Sa tâche n'était pas terminée, mais cela commençait bien. Il avait levé un sacré lièvre, une histoire dont il ne connaissait encore que des éléments épars. Mais personne n'avait jamais résisté aux interrogatoires du Khad. Son rêve le plus cher était de découvrir un vrai complot mené par Selim Khan et de pouvoir lâcher contre lui une unité blindée du Khad qui lui réglerait son compte une bonne fois pour toutes. Mais, pour agir ainsi, il fallait présenter au président Najibullah un dossier en béton… Le maréchal Selim Khan était essentiel à sa politique d'ouverture…

***

Natalya était en train de nettoyer ses appareils quand la porte de sa chambre vola hors de ses gonds. Avant qu'elle puisse réagir, trois ou quatre hommes s'étaient jetés sur elle, la clouant au sol. Elle voulut protester et reçut aussitôt un violent coup de poing qui lui fendit la lèvre. Ahurie, assommée, elle fut traînée hors de la pièce.

Deux agents du Khad demeurés dans la chambre commencèrent à entasser toutes ses affaires dans de grands sacs plastique.

— Hé ! Pourquoi l'arrêtez-vous !

Un journaliste américain qui traînait dans le hall voulut voler au secours de la jeune femme. Un agent du Khad le repoussa violemment du canon de son Uzi. Les « guides » tournaient pudiquement la tête de l'autre côté et le gros portier semblait avoir diminué de moitié. On la jeta dans la Volga blanche qui attendait dehors et un convoi de trois véhicules démarra en trombe. Natalya avait repris ses esprits, mais faisait la morte. Soupesant ses chances.

Elle ignorait encore pourquoi on l'avait arrêtée, mais les journalistes l'avaient vue, c'était le principal. Elias Mavros allait être prévenu et réagirait. Elle risquait néanmoins quelques moments désagréables. Comme pour lui donner raison, un de ses ravisseurs posa la semelle de sa chaussure sur son visage et pesa de toutes ses forces, lui écrasant le nez, et elle poussa un hurlement de douleur.

Ils roulaient à toute vitesse en ville et leur course se termina par un virage brutal. La Volga blanche stoppa, les hommes descendirent et la jetèrent dehors. Ils se trouvaient dans la cour d'une caserne du Khad, non loin de l'aéroport. En lui tordant les bras derrière le dos, deux des hommes l'emmenèrent vers un bâtiment jaunâtre et décrépi de trois étages. Des civils et des militaires en armes tramaient un peu partout. Ils passèrent près d'un barbu enturbanné perché sur un seul pied dans une petite cour. Dès qu'il posait le second à terre, deux agents du Khad le rouaient de coups de bâton. À peine vêtu, il grelottait par – 10°.

On la poussa dans un couloir sombre puis dans une cellule avec une minuscule ouverture grillagée. Sans aucun meuble, même pas une paillasse. Elle en comprit vite la raison. Le sol était composé de pierres pointues sur lesquelles il fallait bien s'allonger pour dormir. Une torture supplémentaire. Natalya s'accroupit dans un coin de la cellule, le dos contre le mur suintant d'une humidité glaciale. À travers la semelle de ses baskets elle sentait déjà les pierres lui meurtrir la plante des pieds. C'était une impression curieuse de se trouver aux mains du Khad, ses alliés… Sa mission était si secrète qu'elle ne pouvait en aucun cas révéler son identité. D'ailleurs, elle connaissait les Afghans. D'apprendre qu'elle était soviétique leur ferait soupçonner un double jeu du « grand frère » et ne les empêcherait pas de la torturer pour lui faire tout avouer. Quitte à la liquider discrètement ensuite…

Il n'y avait qu'Elias Mavros pour la sortir de cette impasse. Elle ne voyait qu'une explication à son arrestation : la visite rendue à l'agent des Américains chez Selim Khan. Bien sûr, c'était une imprudence, mais une imprudence indispensable.

***

Malko avait les mains liées derrière le dos avec des menottes. Sa nuque était atrocement douloureuse. On l'avait jeté dans une cellule vide, au sol hérissé de pierres pointues qui le meurtrissaient, le forçant à s'accroupir dans un coin, comme un animal. Bien entendu, il n'y avait pas de chauffage et il claquait des dents. Lorsqu'il avait repris connaissance, après son départ de chez Selim Khan, il traversait Kaboul à tombeau ouvert.

Pourquoi Selim Khan l'avait-il trahi ?

En agissant ainsi, l'Afghan perdait sa prime de défection. À moins qu'il n'ait joué le double jeu depuis le début… Il pensa soudain au Makarov récupéré sur le corps de l'agent du Khad à l'*Intercontinental*. Une preuve accablante contre lui. Comment la CIA serait-elle prévenue de son arrestation ? Mettre en route un échange d'otages risquait de prendre du temps.

Dans quel état serait-il alors ?

La clef tourna dans la serrure et deux civils massifs apparurent. Ils le redressèrent brutalement et, sans un mot, se mirent à le rouer de coups de pied et de poing. Dès qu'il tombait, on le relevait et ça recommençait. Sans injures, sans cris, sans commentaires. Des machines. Malko tenta d'éviter les premiers coups puis cessa de lutter, encaissant avec des hoquets et des jappements de douleur. Il perdit connaissance quand l'un d'eux se mit à lui piétiner l'estomac. Un seau d'eau glacée le fit revenir à lui. On le releva pour le traîner le long d'un couloir bordé de cellules.

Ses tortionnaires le jetèrent dans une petite pièce avec une fenêtre dotée de barreaux et le ligotèrent à un fauteuil de bois.

Un homme jeune, au visage en lame de couteau, avec des yeux bleus comme en ont souvent les Afghans, était assis derrière un bureau. Il portait un uniforme à parements rouges, ce qui signifiait un officier supérieur, une cravate, et semblait très civilisé. Il s'adressa à Malko en excellent anglais.

— Mr Linge, dit-il, nous savons tout de vous. Nos services vous connaissent. Vous vous êtes rendu coupable de deux meurtres sur des agents du Khad en mission et vous êtes passible de la peine de mort. Je vous demande de collaborer afin de rendre les choses

moins désagréables pour vous. Peut-être ainsi obtiendrez-vous l'indulgence du tribunal militaire appelé à vous juger.

La mâchoire douloureuse, le nez en compote, un œil presque fermé, une douleur aiguë dans les côtes, Malko avait du mal à parler.

— J'ai déjà eu un aperçu de vos méthodes, dit-il, et je ne me fais aucune illusion. Vous pouvez m'exécuter ou me torturer, à votre choix.

L'officier du Khad eut un sourire froid.

— Mr Linge, vous êtes bien arrogant… Les hommes qui vous ont corrigé ont pris une modeste vengeance à cause de leurs camarades assassinés… Je désire seulement savoir une chose. La raison de votre séjour à Kaboul.

— Je suis venu pour une évaluation de la situation… militaire.

— Et vous n'avez eu aucun contact ?

— Non.

La main s'abattit sur le bureau, faisant trembler le bois.

— Vous mentez, Mr Linge ! hurla l'officier du Khad. Vous êtes venu pour une autre raison. Vous avez été caché par le maréchal Selim Khan. Quels sont vos liens avec lui ?

— Aucun, fit Malko, nous avons sympathisé, il me considère comme un journaliste. Il a accepté de me donner asile par sens de l'hospitalité.

— Vous mentez ! glapit de nouveau l'officier. Le Maréchal nous a appris que vous lui aviez proposé de trahir contre beaucoup d'argent et qu'il avait repoussé votre offre. Il vous gardait chez lui pour vous interroger.

— C'est inexact.

Le téléphone sonna, coupant les injures de l'officier afghan. Ce dernier décrocha, échangea quelques mots avec son interlocuteur et raccrocha, un mauvais sourire aux lèvres.

— Vous allez être l'objet d'un grand honneur, Mr Linge. Le colonel Dost Tafik a décidé de mener lui-même votre interrogatoire. Personne ne lui a jamais résisté. Vous avez intérêt à changer d'état d'esprit. Sinon, vous ne garderez pas un bon souvenir de Kaboul.

Il jeta un ordre aux deux gardes qui empoignèrent Malko et le tramèrent hors de la pièce. Le rouant de coups tout le temps qu'ils mirent à le ramener dans sa cellule. À peine y était-il que la porte se rouvrit sur un gros Afghan en parka, avec une moustache à la Gengis Khan. Il se pencha sur Malko, lui expédia un coup de poing en plein visage et lui dit en anglais :

— Ahmed était mon ami. Je t'arracherai tes couilles d'impérialiste.

Il repartit aussitôt, laissant Malko le visage en sang.

***

Natalya fut emmenée à travers un long couloir jusqu'à une pièce spacieuse, aux murs recouverts de cartes. Ses geôliers ne la brutalisaient pas. On la fit asseoir sur un fauteuil de bois et on lui attacha les bras derrière le dos avec des menottes. Plusieurs barbouzes du Khad se tenaient dans la pièce, plongées dans de mystérieux conciliabules. Semblant attendre quelque chose. La porte s'ouvrit sur un militaire chauve avec une grosse moustache noire et d'étonnants yeux clairs. Un homme plus jeune l'accompagnait. Tous deux s'installèrent derrière le bureau et le plus jeune ouvrit sa serviette. Le chauve posa les yeux sur Natalya.

— Je suis le colonel Dost Tafik, dit-il d'une voix douce, en bon anglais, le responsable du septième bureau. J'ai un certain nombre de questions à vous poser. Si vous y répondez correctement, vous serez libérée très vite. Nous ne voulons pas causer de problème à nos hôtes journalistes.

— Je ne comprends pas pourquoi j'ai été interpellée, dit fermement Natalya. Je n'ai fait que mon métier à Kaboul et…

Le colonel Tafik l'arrêta d'un sourire poli et se pencha sur les documents étalés devant lui.

— Vous vous appelez Jennifer Stanford et vous êtes journaliste free-lance à Sydney, en Australie.

— Exact.

— Vous êtes venue en Afghanistan pour effectuer un reportage sur le départ des troupes soviétiques et la vie à Kaboul.

— Exact.

— Vous n'avez eu aucun contact clandestin avec des membres de la résistance ?

— Non.

— Bien entendu, vous ignorez pourquoi vous avez été arrêtée ?

— Absolument.

Le colonel Tafik échangea un regard amusé avec son adjoint et lança soudain :

— Vous n'êtes pas Jennifer Stanford. Cessez de mentir. Je veux savoir qui vous êtes.

Natalya sentit une coulée glaciale s'infiltrer le long de sa colonne vertébrale. Le pire était en train d'arriver. Sans qu'elle comprenne encore comment. Comme elle restait muette, deux hommes s'approchèrent d'elle. L'un lui tira les cheveux en arrière. L'autre lui expédia une formidable gifle qui lui fit craquer la mâchoire. Puis une autre dans le sens opposé. Et une autre encore. Avec une régularité de métronome. À chaque coup, elle avait l'impression que son cerveau cognait contre les parois de son crâne. La voix du colonel Tafik lui parvint dans un brouillard.

— Qui êtes-vous ?

CHAPITRE XV

— Arrêtez !

L'ordre du colonel Tafik stoppa net la gifle qui allait partir. Disciplinés, les deux agents du Khad s'écartèrent de Natalya. Son nez avait doublé de volume. Sa lèvre inférieure était fendue et le sang dégoulinait sur son menton. L'officier se leva, fit le tour du bureau et vint se planter en face d'elle.

— Nous avons examiné votre passeport, annonça-t-il. Et nous avons envoyé votre photo à nos correspondants de Sydney, en Australie. Ils connaissent Jennifer Stanford, parce qu'elle travaille parfois comme informatrice pour les Américains. Aussi, ils se sont intéressés à elle. Au point d'avoir sa photo et même ses empreintes digitales… La photo ne correspond pas. Vous n'êtes pas Jennifer Stanford. Alors qui êtes-vous ?

Natalya baissa les yeux, prenant son souffle. Dissimulant sa fureur. C'était vraiment l'ironie du sort ! Elle avait été trahie par son collègue de la ligne R, en poste à la Rezidentura de Sydney. Involontairement, bien sûr, mais c'était un comble.

— C'est une erreur, protesta-t-elle d'une voix ferme. Je suis Jennifer Stanford, mais je ne travaille pas pour les Américains.

Le colonel Tafik secoua la tête, avec un découragement feint.

— J'aurais tellement voulu que vous collaboriez ! Pour éviter des choses très désagréables. Je suis en charge de la Sécurité et mon devoir me dicte parfois d'accomplir des actes pénibles. Et pas seulement pour vous. Une dernière fois, acceptez-vous de dire la vérité ?

— Je viens de la dire.

— Tant pis pour vous.

Le colonel Tafik claqua des doigts et un des agents du Khad sortit de la pièce en courant. Il revint portant un plateau recouvert de velours noir. Natalya sentit le sang se retirer de son visage. Sur le plateau était posé le Nikon truqué, entièrement démonté. L'arme dissimulée à l'intérieur qui avait tué deux agents du Khad se trouvait à côté, avec les quatre cartouches, plus une boîte de 25, dissimulée dans un chargeur de Leica.

Le colonel Tafik se leva, fit le tour de la table et prit délicatement entre deux doigts le mini-pistolet.

— Voici l'arme qui a tué deux de nos meilleurs hommes, dit-il avec emphase. Bien entendu, vous niez toujours être autre chose qu'une simple journaliste ?

Natalya ne répondit pas. Bloquée mentalement. À partir du moment où ils avaient découvert l'arme, elle n'avait aucune porte de sortie. Jamais les Afghans ne devaient la relier au KGB. C'était la base de sa mission. Personne de son camp ne viendrait la chercher. Elle était devenue la pestiférée. Fugitivement, elle pensa à Richard Sorge, l'espion de Staline, décoré à titre posthume de l'Ordre de Lénine. Les Japonais avaient proposé aux Soviétiques de l'échanger. Ceux-ci avaient refusé et il avait été pendu. Cela allait être très dur.

Elle releva la tête.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, dit-elle d'une voix calme, qui va vous faire changer d'avis. Voulez-vous me détacher ?

Sa voix était si placide que le colonel Tafik s'y laissa prendre. Il fit signe de la détacher. Natalya se leva, massa ses poignets, fit un pas vers le bureau et soudain, d'une détente sauvage, fonça vers la fenêtre. La tête en avant. Son crâne fracassa les carreaux et elle serait passée de l'autre côté si un policier massif ne l'avait plaquée au sol comme au rugby, la tirant à l'intérieur.

Elle se retourna avec la vitesse d'un cobra. Son pied frappa son agresseur à l'aine, lui faisant éclater le péritoine. Un vieux coup de Taek Won Do. Les autres policiers se ruèrent sur elle. À coups de manchettes et de pieds, elle commença à les massacrer, systématiquement : un vrai fauve. Debout derrière son bureau, très pâle, le colonel Tafik lançait des ordres décousus. Jamais il n'avait vu une telle tornade ! Un autre de ses hommes gisait mort, la nuque

brisée d'une manchette assenée comme un marteau pilon… Un des policiers brandit un pistolet et le colonel hurla.

— *Ne miran* ! Ne la tuez pas !

C'est un colosse qui parvint enfin à tomber sur le dos de Natalya et à l'immobiliser. Ensuite, les autres lui passèrent des menottes aux poignets et aux chevilles. Rassuré, Tafik se rassit, le front en sueur. Penser qu'il avait fait arrêter cette femme simplement à cause de ses liens avec l'espion de la CIA. Pour tenter d'en apprendre plus sur lui.

La tête baissée, Natalya reprenait son souffle. Désespérée. Elle ne retrouverait pas de sitôt une occasion de se suicider. Le colonel Tafik la fixait presque avec admiration.

— Je crois que vous avez beaucoup de choses à nous dire, remarqua-t-il. Il y en a une surtout qui m'intéresse. Qui êtes-vous venue assassiner à Kaboul ?

Natalya ne répondit pas. Elle savait qu'elle allait être effroyablement torturée. Si elle commençait à parler tout de suite, elle n'aurait plus rien à dire ensuite. Aussi décida-t-elle de se taire.

Le colonel Tafik n'insista pas.

— Faites entrer les journalistes, lança-t-il.

Un de ses sbires ouvrit la porte et une équipe de télévision pénétra dans la salle. Le colonel vint à leur rencontre. Natalya réussit difficilement à garder, son sang-froid. Il s'agissait de trois journalistes de la télévision soviétique de passage à Kaboul ! Elle les avait déjà rencontrés sur différents coups. Ils la regardèrent avec surprise ainsi que les deux policiers du Khad étendus sur le sol. Le colonel Tafik leur lança en russe :

— Camarades, vous arrivez au bon moment ! Nous venons d'arrêter une espionne impérialiste en possession d'un matériel destiné à assassiner un ou plusieurs de nos dirigeants. La voici, vous pouvez la filmer. Elle est attachée, car elle s'est révélée très dangereuse : au cours d'une tentative d'évasion, elle a tué avec ses mains nues deux de nos hommes que vous pouvez filmer également… Elle a dû recevoir un entraînement très efficace de la part de ses maîtres de la CIA.

Le cameraman soviétique filmait déjà comme un fou. D'abord, les pièces de la caméra truquée et ensuite le colonel Tafik posant complaisamment à côté de sa prisonnière. Natalya fixa son compatriote droit dans les yeux avec un regard furibond. Ce film allait passer en Union Soviétique. Qu'allaient penser ceux qui la connaissaient ? Elle eut envie de crier brusquement qui elle était, mais son sens du devoir la retint à temps.

La *Rodina*... On l'avait élevée pour cela.

Elle se tassa sur elle-même, profitant de cette trêve. Les journalistes soviétiques posaient mille questions, filmaient sous tous les angles, le colonel Tafik était intarissable, soulignant que la mission de cette inconnue était sûrement très importante. Et laissant présager de nouveaux développements. Finalement, il ne put pas y tenir.

— Camarades, dit-il, si vous avez quelques minutes, je vais vous montrer un deuxième espion impérialiste.

Il appela une de ses aides et lui souffla quelque chose à l'oreille.

***

Malko sentit qu'on le mettait debout. Chacun de ses muscles était douloureux et sa tête semblait avoir doublé de volume. À sa grande surprise, on lui détacha les pieds et on lui passa un linge humide sur le visage et même on le repeigna.

Puis deux civils l'entraînèrent, sans brutalité excessive, dans le couloir. Pour le faire entrer ensuite dans un bureau. Les spots de la télé l'éblouirent. Donnant encore plus de relief à son visage boursouflé par les coups. Le colonel Tafik se hâta de préciser :

— Cet homme a été arrêté après une lutte violente, ce qui explique son apparence. Il s'appelle Malko Linge, c'est un aventurier autrichien, sympathisant nazi, un mercenaire au service de la CIA. Nos services de sécurité l'ont repéré grâce à son faux passeport au nom de Mathias Lauman et l'ont mis hors d'état de nuire.

— Que venait-il faire à Kaboul ? demanda le journaliste soviétique.

— Il ne l'a pas encore avoué, mais cela ne va pas tarder, affirma Tafik. En tout cas, il était en liaison avec celle qui se fait appeler Jennifer Stanford. La présence de ces deux bandits montre les

efforts que la coalition américano-pakistanaise déploie pour abattre le régime démocratique du président Najibullah.

Pieusement, le cameraman filma cette tirade.

Malko chercha le regard de Jennifer. Impossible de le croiser. La jeune femme semblait dans un autre monde. Comment et pourquoi avait-elle été arrêtée ? Il avait mis quelques secondes à réaliser qu'on la prenait pour la véritable Jennifer Stanford.

Maintenant, le colonel Tafik houspillait les Soviétiques pour qu'ils plient bagages. Il avait hâte de se mettre au travail… Le dernier éclairagiste parti, il se tourna vers les deux prisonniers, s'adressant à Malko.

— Mr Linge, ne cherchez plus à nier. Nous savons maintenant que vous n'avez pas tué nos deux hommes. Si vous collaborez, vous pouvez vous en tirer avec une peine de prison. Qui est cette femme ? D'où la connaissez-vous ?

— Je l'ai rencontrée à l'hôtel, dit Malko, nous sommes tous les deux des journalistes…

Tafik éclata de rire.

— Arrêtez ! Vous êtes deux espions impérialistes. Mais je crois que votre sale besogne était plus importante que celle de votre complice. Sinon, elle aurait hésité à tuer et à se compromettre pour vous permettre de vous enfuir. Vous serez jugés ensemble. Mais avant, il faut savoir la vérité. Qu'êtes-vous venu faire à Kaboul ?

— Je l'ai déjà dit, répliqua Malko. Faire une évaluation de la situation militaire.

— Ah bon. Et elle travaillait avec vous ?

— Elle ne travaillait pas avec moi.

— Vous savez son nom ?

— Oui. Jennifer Stanford. Elle est australienne.

Tafik hocha la tête et mit sous le nez de Malko une photo belino de la véritable Jennifer Stanford.

— Voilà Jennifer Stanford. Celle-ci a joué son rôle. Mais vous connaissez sûrement sa véritable identité. Qui est-elle ? Parlez, nous en tiendrons compte.

La réponse se trouvait dans le cimetière militaire de Kaboul. Mais cela ne dirait pas qui était la femme qui se trouvait là… Le

colonel Tafik alluma un petit cigare. Il se sentait en pleine forme. Depuis longtemps, il n'avait pas eu des gens aussi intéressants à interroger.

Planté devant les deux prisonniers, il leur lança :

— Maintenant que nos camarades soviétiques sont partis, nous allons travailler sérieusement. Je vous laisse le temps de réfléchir car je dois aller rendre compte au Président lui-même. Quand je reviendrai, nous commencerons l'interrogatoire. J'ai toute la nuit et demain aussi, et la semaine. Tant que vous respirerez.

Il sortit de la pièce en claquant la porte. Malko chercha à nouveau en vain le regard de « Jennifer ». La jeune femme semblait déjà morte. Qui était-elle ?

Probablement une Soviétique. Le KGB était, avec la CIA, le seul grand service à défendre des intérêts en Afghanistan. Mais quelle était sa véritable mission ? Et en quoi Malko intervenait-il ?

***

— Camarade Elias, il faut que tu viennes tout de suite.

La voix d'Alex Gontcharov était bouleversée. Elias Mavros avait pris la communication dans le hall du *Kabul Hotel*, au moment où il s'apprêtait à sortir pour dîner à l'*Intercontinental*. Pour que le Soviétique le convoque ainsi, il fallait une raison grave.

— J'arrive, dit-il.

Il s'installa dans le taxi et lui dit de prendre l'avenue Darulaman qui descendait vers le sud, bordée à gauche de terrains vagues et à droite de différents bâtiments administratifs. Il s'arrêta devant la grille blindée de l'ambassade soviétique et libéra son taxi. Aussitôt, les projecteurs du sas s'allumèrent, l'inondant d'une lumière crue et la caméra se mit à ronronner.

Un garde déclencha l'ouverture automatique de l'intérieur et Elias Mavros passa sous le portail magnétique. À cette heure tardive, l'ambassade était vide. Alex Gontcharov l'attendait dans l'entrée, le visage grave.

— Viens, *tovaritch*.

Ce n'était pas la gaieté de leur dernière rencontre… Elias Mavros le suivit dans un bureau encombré de télex, de machines, de piles de journaux et d'une grande carte d'Afghanistan annotée dans tous les

sens, avec des hachures, des traits, des drapeaux de toutes les couleurs. Tout était secret ici : c'étaient les véritables positions des moudjahidin. Le cœur serré, Elias Mavros vit les cercles multicolores entourant Jalalabad. Alex Gontcharov poussa une cassette dans un magnéto Samsung, allumant un écran de contrôle. D'abord, Elias ne vit que le visage poupin du colonel Tafik, puis la caméra bascula, cadrant Natalya en gros plan.

Échevelée, visiblement bouleversée, les yeux baissés.

Fasciné, il entendit le commentaire, les conversations, n'arrivant pas à détacher les yeux de la Soviétique. Il poussa une exclamation quand Malko fit son entrée, en piteux état.

Dans un silence de mort les deux hommes écoutèrent le reste de l'interview, puis Alex Gontcharov arrêta le magnétoscope dans un silence de mort.

— Ces images seront à Moscou dans une heure, par satellite, dit-il d'une voix accablée. Nos camarades vont les voir. Ils suivent avec attention ce qui se passe à Kaboul, tu t'en doutes. Les télex vont commencer à arriver très vite, d'ailleurs, j'ai dit au chiffreur de ne pas s'éloigner.

— Quand cela a-t-il été filmé ?

La voix d'Elias Mavros était déformée par l'émotion. Il en avait les larmes aux yeux.

— Il y a une heure à peine. Ils sont venus tout de suite ici, mais ils ignorent ce qu'ils ont filmé. Tout le monde l'ignore…

— Comment l'ont-ils arrêtée ? Pourquoi ?

— On n'en sait rien. Les journalistes avaient rendez-vous depuis longtemps. C'est un hasard ; sinon, nous ne saurions rien… le Khad ne nous fait pas ses confidences.

Elias alluma une cigarette d'une main tremblante.

— Je vais aller voir Tafik, dit-il, c'est un bon copain. Il faut sauver Natalya.

Alex Gontcharov le regarda avec gravité.

— Non, *tovaritch*. Il ne faut rien faire. Notre meilleure chance c'est qu'ils meurent rapidement. Tous les deux.

CHAPITRE XVI

Elias Mavros jeta un regard horrifié à l'officier du KGB. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, il y avait une incompréhension totale entre eux. D'une voix douce, maîtrisée, le journaliste grec insista :

— *Tovaritch*, je suis d'accord pour l'Américain, mais nous ne pouvons pas laisser Natalya aux mains du Khad, tu imagines ce qu'ils vont lui faire… Ils veulent savoir pourquoi elle disposait de cet armement. Ils vont la découper en morceaux. C'est une des nôtres, elle n'a commis aucune faute, elle a simplement fait son devoir. J'ai envie de pouvoir encore me regarder devant une glace…

Machinalement, Alex Gontcharov tira une bouteille de vodka de sous son bureau et remplit deux verres. Il vida le sien d'un coup avant de dire :

— *Tovaritch* Elias, tu sais l'amitié et l'estime que je te porte, mais il faut que tu comprennes : il ne s'agit pas seulement de Natalya, mais aussi de nous… Si les Afghans la font avouer, ils vont se retourner contre mon gouvernement. Et qui va payer les pots cassés ? Toi et moi. Toi, tu peux retourner en Grèce. Au pire, il te sera interdit de venir en Union Soviétique… Mais, moi, je vais être rappelé à Moscou et je passerai en conseil de guerre. Ils auront besoin d'un bouc émissaire. Ne serait-ce que pour dire aux Afghans qu'il y a eu un dérapage dans les Services. Un ministre viendra présenter ses excuses à Najibullah, je serai fusillé et tout rentrera dans l'ordre…

— Donc, il faut la sauver, conclut Elias Mavros.

Alex Gontcharov hocha la tête, dans l'ombre.

— Il *faudrait*. Seulement, c'est impossible sans se découvrir. Et là, ce sera pire. C'est toi et moi qui allons nous retrouver à Poul-e-

Charki… Et pas pour bavarder gentiment.

Elias Mavros se prit la tête à deux mains. Sachant que le Soviétique avait raison. Ils avaient entre les mains une grenade dégoupillée. En même temps, trop sentimental, il ne pouvait se résoudre à prendre le premier avion pour Delhi. Il leva la tête.

— Le pont aérien avec Moscou et Tachkent fonctionne toujours ?

— Oui. Pourquoi ?

— Si on arrivait à les récupérer et à les mettre sur le premier avion ? Avant qu'ils aient avoué. On pourra toujours inventer une histoire. Il n'y aura plus de preuves…

L'officier du KGB eut un sourire ironique.

— Tu disposes de quelques chars, camarade ?

Elias Mavros haussa les épaules.

— Non, mais j'ai des idées et la confiance de beaucoup de gens ici.

— Tu vas te griller. Ou pire.

Le vieux militant du Kominform eut un geste fataliste. À soixante-huit ans, cela n'avait pas une importance inouïe… Et puis, l'idée de rendre un ultime service à l'Union Soviétique, même au prix d'un risque insensé, le galvanisait. Il se leva.

— Il n'y a pas de temps à perdre, lança-t-il. Tu peux te renseigner pour le pont aérien. À quelle heure partent les Iliouchine ?

— Cela dépend du temps. Généralement en début d'après-midi.

— Tu pourrais me donner une voiture de l'ambassade ?

— Non.

Clair et net.

Elias Mavros s'ébroua et se dirigea vers la porte. Alex Gontcharov le rappela.

— Tu as une idée ?

— Oui.

— Laquelle ?

Le vieux Grec retrouva son sourire ironique un court instant.

— Je te la dirai seulement si tu es disposé à m'aider, *Aziz Rafik*…

***

Malko avait l'impression d'être déjà mort. Et en même temps d'avoir des millions d'épingles enfoncées dans la peau. Depuis trois

heures, il était immergé, soutenu par une corde, dans une grande cuve d'eau glacée, au milieu d'une cour minuscule enclavée dans le bâtiment qui abritait les cellules et les salles d'interrogatoire. Sa température avait dû descendre à 30° et par moment, il sombrait dans l'inconscience. Incapable de réunir deux pensées cohérentes.

Une seule idée : ne plus souffrir. Il entendit à peine une conversation non loin de lui. Jusqu'à ce qu'on crie dans son oreille.

— Qu'es-tu venu faire à Kaboul ?

Même s'il avait voulu répondre, ses lèvres auraient été incapables de bouger. Il y eut un bref chuchotis et la corde qui le maintenait hors de l'eau se tendit. L'air froid sur son corps lui parut tiède et il cria de douleur quand on commença à le frotter avec une couverture rugueuse.

Il était brisé. Il ne réagit pas quand on l'emmena dans une pièce qui lui parut surchauffée, qu'on le frotta avec une autre couverture, chaude celle-là, qu'on le rhabilla. De force, on lui fit boire une vodka râpeuse. Il parvint à ouvrir les yeux et aperçut une pièce assez grande dont un mur était transformé en panoplie d'horreur, avec des câbles de fer, des bâtons, des fouets en caoutchouc. Un hurlement lui fit tourner la tête.

Deux hommes en maintenaient un troisième, les mains à plat contre le mur, et lui frappaient cette main avec une matraque de bois, lui brisant les phalanges une à une…

Malko n'eut pas le temps de s'indigner. On le poussait vers une autre pièce. Une sorte de cage de fer de 3 m sur 2, dont les murs étaient faits de plaques de tôle. La porte se referma et le silence devint total, les hurlements du supplicié ne leur parvenant plus. Il regarda autour de lui. La pièce ne comportait qu'une chaise métallique et un petit bureau sur lequel était posé quelque chose qui ressemblait à une machine à écrire. Plusieurs fils électriques en sortaient.

Les deux adjoints du colonel Tafik l'attachèrent sur la chaise. Il sentit qu'on lui posait une pince métallique sur le sein gauche, une dans la narine et la troisième au lobe de l'oreille.

Des électrodes. Un des tortionnaires le prit par les chevilles et appuya fortement ses pieds nus sur le sol mouillé. Le colonel Tafik

se planta en face de lui.

— Ici, personne ne t'entendra crier, dit-il. Nous avons tout le temps. Qu'es-tu venu faire à Kaboul ?

Malko secoua la tête. Il aurait voulu dire « rien » mais ses lèvres ne fonctionnaient plus. Tout à coup, il eut l'impression qu'on lui appuyait un poids énorme sur le cœur, tout son corps commença à trembler, ses membres furent secoués de spasmes et il crut que son cerveau allait exploser. Il se mit à hurler sous les décharges électriques, suivi par le regard attentif de ses bourreaux. Ça s'arrêta brutalement et il retomba comme une loque sur le fauteuil de fer. Il avait l'impression que les pulsations de son cœur allaient faire éclater sa cage thoracique. Que son cerveau continuait à bouillir.

— Qui ta complice devait-elle tuer ?

Tafik criait en face de lui.

Malko bougea les lèvres pour dire « je ne sais pas », mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il n'avait rien mangé depuis la veille et se sentait dans un état d'extrême faiblesse.

— Ahahahha !

Sans même s'en rendre compte, il s'était remis à hurler. De nouveau, le courant électrique traversait son corps, le transformant en pantin désarticulé. Impossible de dire combien de temps cela durait. Des éclairs passaient devant ses yeux.

Et puis le trou noir.

Le cerveau vide, il subissait, entendait les questions, s'accrochant à une idée : ils se lasseraient. S'il n'avouait rien, ils l'enverraient à Poul-e-Charki, il pourrait dormir, ne plus souffrir. Son pied se mit soudain à battre spasmodiquement le sol métallique et la douleur monta dans sa jambe, fulgurante. Comme si on la lui sciait. Sans qu'il s'en rende compte on avait attaché une électrode à son orteil. Secoué par les décharges, il hurla, la bouche ouverte, sentant son corps se défaire…

Peu à peu, il perdait le sens du temps. Les périodes de repos alternaient avec l'horreur.

Il sentit qu'on ouvrait son pantalon, qu'on tirait son slip. Il entendit la voix du colonel Tafik.

— Tu commences à me fatiguer. Maintenant, tu vas voir ce que c'est que de souffrir vraiment…

Malko sentit l'électrode qu'on attachait à son sexe. Sachant que cette fois la douleur risquait de le rendre fou. Il avait la bouche sèche, des marteaux cognaient dans sa tête, la sueur dégoulinait sur sa peau. Le colonel Tafik alluma une cigarette et lui souffla la fumée en plein visage.

— Je te laisse quelques minutes pour réfléchir, dit-il. Tu ferais bien de te décider à être intelligent. Tes maîtres de la CIA ne viendront pas te chercher ici.

Il sortit de la pièce et la porte blindée claqua avec un bruit sinistre, résonnant douloureusement dans les tympans de Malko.

***

Natalya était allongée sur une table de fer maculée de sang, au milieu d'une des trois salles d'interrogatoire du centre de Sadarat.

Un peu plus loin, il y avait un cadavre, le visage bleu, le corps dissimulé sous une couverture. On l'avait volontairement laissé là pour impressionner la jeune femme. Tous les jours, des victimes succombaient aux coups. Celui-là avait été étranglé avec son propre turban parce qu'il refusait de révéler l'emplacement d'une cache d'armes. Le colonel Tafik pénétra dans la pièce, agacé. Les trois heures d'interrogatoire de Malko sans résultat l'énervaient. Il allait coûte que coûte le faire parler.

Natalya avait subi diverses avanies durant la nuit, quelques sévices sexuels comme d'habitude, sans laisser échapper un mot. Le colonel Tafik la regarda longuement, admirant sa musculature puissante, son ventre plat. Ses seins étaient si fermes que, même allongée, ils demeuraient droits. En d'autres circonstances, l'officier afghan en aurait fait ses choux gras. Hélas, il devait d'abord la confesser. Ensuite, avant de l'envoyer à Poul-e-Charki, ses aveux signés, il la consommerait peut-être si elle n'était pas trop abîmée…

— Tu es décidée à parler ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je ne sais rien.

Elle n'avait pas élevé la voix, pas protesté. Une grande professionnelle, ne gaspillant pas ses forces. Tafik sentait qu'il avait

en face de lui quelqu'un qui avait subi un entraînement intensif en vue d'une situation semblable. Et c'est cela qui l'excitait.

L'idée de venir à bout de sa résistance, et que ce soit une femme. Il contempla son corps, plein de désir, sous l'œil rigolard de deux de ses subordonnés. Il aurait été seul, il en aurait bien profité… Mais il était en service commandé et s'il passait général grâce à cette espionne, cela valait la peine. Il se retourna vers un de ses hommes.

— Apporte-moi une cuillère.

Phrase banale. Pourtant une lueur dangereuse s'était glissée dans les yeux noirs de l'officier. Cette méthode-là, c'était justement le président Najibullah qui la lui avait apprise, du temps où il s'appelait encore le docteur Najib, titre auquel il avait parfaitement droit. À la tête du Khad, il avait créé une section d'interrogatoires « scientifiques » grâce à ses connaissances médicales. Pour venir à bout des rudes moudjahidin, il fallait leur inspirer une sérieuse terreur.

L'agent du Khad revint avec l'objet demandé. C'était une petite cuillère en métal dont les bords, effilés à la meule, coupaient comme une lame de rasoir. Tafik la prit solidement en main et se pencha sur Natalya, comme un praticien sur un malade. Cette fois, leurs regards se croisèrent.

— Tu sais ce que je vais te faire ?

Un infime tremblement du menton et c'est tout. Tafik, agacé, continua :

— Avec cette cuillère, je vais t'enlever l'œil. Cela va te faire très mal et surtout on ne peut pas le remettre. Si tu t'obstines à ne pas parler, je te ferai sauter l'autre. Et là, tu seras aveugle… Si tu parles, tu vivras. On fait de très belles prothèses maintenant.

Natalya ne répondit pas, mais il vit tous ses muscles se bander : elle le croyait. Pendant une fraction de seconde, une lueur de terreur passa dans ses yeux gris. Puis, plus rien. Elle ne les ferma même pas.

Sans hésiter, comme le docteur Najibullah le lui avait montré, le colonel Tafik enfonça d'un coup la petite cuillère à la verticale, juste sous l'orbite gauche. Le hurlement de la jeune femme fut si atroce que même les interrogateurs habitués à la souffrance de leurs

victimes en eurent la chair de poule… Une des sangles qui tenaient son bras droit claqua et elle le rabattit avec une force extraordinaire, balayant Tafik d'une manchette qui lui coupa le souffle.

Le colonel fit un bond en arrière, laissant la petite cuillère plantée dans le visage de Natalya, avec le sang qui dégoulinait. Puis, avec un rictus de rage, il revint à la charge, saisit le manche, le tourna en sens inverse des aiguilles d'une montre, sectionnant du coup le nerf optique et pesa dessus.

Décollé de l'orbite, l'œil jaillit, retombant avec une pluie de sang à quelques centimètres des pieds du bourreau, qui fit un bond de côté.

Natalya hurlait sans discontinuer, remuant la tête de droite et gauche, projetant du sang dans toutes les directions. Tafik s'écarta, l'air dégoûté.

— Essuyez-la, faites-lui un pansement, fit-il.

Il était quand même vert… Il se retira dans un petit bureau voisin, attrapa une bouteille de vodka et en but une longue rasade au goulot. L'alcool lui fit du bien et il s'écroula sur un siège, hagard. Les cris horribles continuaient de l'autre côté. Il eut un sourire sardonique en pensant qu'Amnesty International venait d'envoyer un télégramme de félicitations au président Najibullah pour avoir relâché quelques prisonniers politiques en piteux état.

***

Un pansement dissimulait l'œil gauche mutilé de la prisonnière. Tout son visage était encore crispé par la douleur. Le colonel Tafik s'approcha de son œil valide et dit :

— Je suis désolé, je sais que c'est horriblement douloureux, mais nous sommes en guerre, n'est-ce pas ? Et je dois continuer cet interrogatoire. Êtes-vous disposée à parler maintenant ? Ou bien…

Il jouait machinalement avec la cuillère… À son immense surprise, la femme qu'il venait de torturer tourna la tête vers lui, le considérant sans la moindre haine.

— Oui.

C'était tellement inattendu qu'il crut avoir mal entendu, mais la jeune femme enchaîna aussitôt :

— Que voulez-vous savoir ?

— Attendez.

Tafik fit signe à un de ses hommes qui vint placer un petit magnétophone sur la table.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda alors le colonel.

— Pour les Américains, répondit la prisonnière. La Central Intelligence Agency. La division des Plans.

— Qui en est le responsable ?

— David Crumb, l'ancien deputy director du Renseignement. Depuis 1987. Il ne doit pas rester.

— C'est lui qui vous a envoyée ici ?

— Oui.

— Quel est votre lien avec Jennifer Stanford ?

— J'ai pris sa place, avec l'autorisation des Services Australiens. Parce qu'elle avait un visa pour ici.

— Quel est votre véritable patronyme ?

— Je ne vous le dirai pas.

Le colonel Tafik n'insista pas. Il avait tout le temps et ses alliés soviétiques arriveraient bien à l'identifier grâce à leurs ordinateurs. Il y avait plus urgent.

— Quelle était votre mission en Afghanistan ?

— Abattre le président Najibullah.

Elle avait dit cela d'une voix calme. Tafik n'en revenait pas. C'était inouï ! Il en trépignait d'excitation. Les questions se pressaient sur ses lèvres. Il en arrivait presque à l'aimer, cette espionne. Grâce à elle, il allait passer général.

— Comment ?

— Grâce à l'équipement dont on m'avait munie.

— Qui l'a fabriqué ?

— La Technical Division de la CIA, à Langley.

Heureusement que le magnétophone tournait. Inespéré ! Il ne tenait pas en place.

— Comment comptiez-vous faire ?

— Soit à la mosquée, où il va prier le vendredi. Soit aux combats de chiens du vendredi.

— Comment saviez-vous que le Président devait se rendre à ce combat de chiens ? C'est une information secrète, remarqua Tafik,

soudain en éveil.

— Par le maréchal Selim Khan, il l'a dit à tous les journalistes.

— Et pour la mosquée ?

— Le frère du Président, celui qui s'occupe des journalistes, m'avait promis de m'emmener en face de la mosquée. Ensuite, c'était facile avec mon appareil.

— Pourquoi faisait-il cela ?

— Il voulait coucher avec moi.

Tafik s'essuya le front. Il régnait une chaleur intense dans la salle d'interrogatoire, mais ces révélations étaient tellement étonnantes qu'il en avait des sueurs froides. Il restait quand même quelques points obscurs.

— Pourquoi les Américains voulaient-ils tuer le Président ?

— Je n'en sais rien. Cette décision ne se prend pas à mon niveau…

— Vous avez déjà été utilisée pour ce genre de… travail ?

— Oui.

— Souvent ?

— Quelquefois.

Elle ferma son œil unique, épuisée. Tafik avait encore des centaines de questions à poser, mais ce qu'il avait représentait déjà un trésor inestimable.

— Très bien, fit-il. Je vais faire taper vos aveux et vous les signerez.

Il quitta la pièce et regagna la chambre de fer où l'agent américain était toujours prostré sur sa « chaise électrique ».

— Vous feriez mieux de changer d'attitude. Votre complice vient d'avouer le projet d'assassinat du président Najibullah par la Central Intelligence Agency !

Il se pencha sur Malko.

— Si vous collaborez, je vous promets de vous faire fusiller rapidement, sans interrogatoire désagréable.

Malko l'écoutait à peine. Un déclic s'était fait dans son cerveau et il venait de tout comprendre. Un peu tard, hélas.

CHAPITRE XVII

Elias Mavros n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Passant en revue les solutions possibles pour sauver Natalya : toutes plus impraticables les unes que les autres. Il ne pouvait employer que la ruse. Là où elle se trouvait, il aurait fallu une opération militaire pour la récupérer. Chaque heure comptait. Pour une affaire aussi importante, les bourreaux du Khad allaient se surpasser… Il acheva de s'habiller avec un regard au ciel d'un bleu immaculé. La journée allait encore être superbe. Il avait la gorge nouée et se dit qu'un café lui ferait du bien. Le petit déjeuner dans les chambres étant une notion inconnue au *Kabul Hotel*, il descendit.

Juste pour se heurter dans le hall à Alex Gontcharov. Le Soviétique avait le visage gris et fatigué.

— J'ai des nouvelles, annonça-t-il sombrement. Viens avec moi.

Elias le suivit dans la Volga garée en face du *Kabul Hotel*.

— Je n'ai pas dormi, fit l'officier du KGB. Tu ne peux pas savoir le bordel que c'est à Moscou. Ils ont gambergé toute la nuit et m'ont envoyé des instructions tout à l'heure. Après avoir pesé tous les risques.

— Lesquelles ?

— Il y a un vol pour Tachkent à deux heures cet après-midi. Un Iliouchine 96 qui repart à vide après avoir livré des roquettes. Son équipage a été prévenu et notre Rezident aussi. Nous devons faire l'impossible pour mettre Natalya dessus. Mais, bien entendu, sans nous découvrir. Autrement dit, la quadrature du cercle…

Elias Mavros, stupéfait, demanda :

— Le Rezident est prêt à faire quoi ?

— Rien ! Il nous *laisse* faire.

Elias Mavros réalisa soudain quelque chose.

— Natalya n'est pas seule. Il y a aussi l'agent des Américains.

Alex Gontcharov eut un sourire gai et féroce.

— Nos amis seront ravis de le debriefer pendant quelques années à Moscou. On mettra ça sur le compte des Afghans.

Elias Mavros frottait son menton mal rasé, pensivement.

— Et cette ordure de Selim Khan ? Il est au courant de notre projet, lui aussi.

— On essaiera de lui envoyer un « spetnatz » dès que possible, grommela l'agent du KGB. En attendant, il fermera sa gueule. Il ne va pas se vanter de ses projets, non ?

— Cela ne nous donne pas de solution, soupira Elias Mavros. En ce moment, ils doivent toujours se trouver au centre d'interrogatoire de Sadarat. Je peux aller voir Tafik et aller à la pêche.

— Essaie toujours, approuva Alex Gontcharov. Je vais réfléchir de mon côté.

***

Malko fut réveillé par le froid. En dépit des pierres aiguës qui entraient férocement dans sa chair, il s'était assoupi, brisé de fatigue.

Tout son corps était douloureux et il claquait des dents. Son interrogatoire s'était brutalement interrompu la veille au soir, après les menaces du colonel Tafik qui s'était aussitôt éclipsé. On l'avait ramené dans sa cellule et pour la première fois, il avait eu droit à une assiette de soupe où traînaient quelques grains de riz. Il se redressa et regarda par le soupirail le ciel bleu. Qu'allait lui apporter cette journée ? Il avait mal dans tous ses muscles, pouvait à peine ouvrir la mâchoire et ses narines sentaient la chair brûlée. Quelqu'un gémissait dans la cellule voisine.

La porte s'ouvrit sur un soldat qui le fit lever et le conduisit aux toilettes : il pouvait à peine se tenir debout. Ensuite, il reçut dans un quart de l'eau tiède déguisée en café et deux civils vinrent le chercher pour l'emmener dans un petit bureau. Le colonel Tafik, rasé de frais, dans une tenue impeccable, l'accueillit avec une mimique dégoûtée.

— Si vos commanditaires vous voyaient… Et encore, j'ai interrompu votre interrogatoire par humanité, hier. Nous allons le reprendre. Qui est la femme recrutée avec vous par la CIA ?

— Jennifer Stanford, vous le savez.

L'Afghan secoua la tête.

— Non, elle a pris son nom, mais ce n'est pas elle. Si vous ne me dites pas sa véritable identité, vous serez fusillé.

— Je ne la connais que sous ce nom, répéta Malko.

Songeant au cadavre du cimetière militaire. Si seulement il pouvait obtenir d'y aller ! Peut-être une occasion de s'évader. Un civil ouvrit la porte et vint se pencher à l'oreille du colonel Tafik qui se leva.

— Nous continuerons plus tard, fit-il. On va vous ramener à votre cellule.

Elias Mavros venait d'être annoncé, et il sentait que l'agent de la CIA ne parlerait pas facilement. Il avait mieux à faire pour l'instant. Il rejoignit le Grec dans son bureau et l'accueillit, débordant de fierté. Le journaliste lui adressa un sourire rayonnant.

— *Aziz Rafik*, j'ai appris que tu avais fait du bon travail. Nos collègues soviétiques nous ont montré leur film.

Dost Tafik se rengorgea.

— En effet, nous avons eu de la chance, reconnut-il, deux agents impérialistes chargés d'une mission importante : tuer le président Najibullah !

— Non !

La surprise du Grec était sincère. Intérieurement, il était vitrifié. Comment savait-il cela ? Natalya avait parlé. Il avait l'impression que ses jambes se dérobaient sous lui.

— Eh oui, continua le colonel du Khad, la femme a avoué après un interrogatoire très dur. La CIA l'a payée pour venir assassiner le Président à Kaboul.

— La CIA ! s'exclama Elias Mavros. Ces salauds d'impérialistes ne changeront jamais…

Il avait les larmes aux yeux en pensant à Natalya. C'était tout simplement génial ! Et si simple. Cela marcherait jusqu'à ce qu'on découvre sa véritable identité. On ne pouvait rien prouver pour

l'instant. Mais une enquête sérieuse risquait d'être dévastatrice… Il fallait coûte que coûte l'arracher aux griffes des Afghans.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda-t-il.

— Pour l'instant, les interrogatoires sont pratiquement terminés, expliqua Dost Tafik. L'homme est identifié, c'est un aventurier autrichien très connu qui travaille depuis longtemps pour la CIA. Pour elle, c'est moins clair. Elle a pris l'identité d'une journaliste australienne qui travaille un peu pour la CIA. Mais nous trouverons…

Elias Mavros souriait, admiratif…

— Vous les gardez ici ?

— Non, l'enquête de fond va durer quelque temps. On les envoie à Poul-e-Charki tout à l'heure. Dès qu'on aura libéré deux cellules dans le bloc B.

La prison se composait d'un énorme octogone divisé en seize bâtiments. Le bloc A était réservé aux droits communs et aux politiques du Khalk, le B aux contre-révolutionnaires.

— On peut les voir ?

Tafik hésita légèrement.

— Toi, parce que tu es un ami. Mais tu n'en parleras pas. Tu vas comprendre pourquoi.

Une main d'acier serra l'estomac d'Elias. Qu'avait-on fait à Natalya ? Jadis à Poul-e-Charki, il avait vu des spectacles tellement horribles… Il suivit le colonel Tafik le long d'un couloir sinistre, escorté par deux soldats. On ouvrit la première porte et Elias Mavros aperçut un homme recroquevillé sur les pierres pointues du sol. L'agent des Américains. Il avait visiblement beaucoup souffert et semblait à moitié mort. Le colonel Tafik eut un sourire plein de méchanceté.

— Celui-là ne ressortira jamais de Poul-e-Charki. Nous le fusillerons dès qu'il aura tout dit. Pour la femme, il faudra un procès public, c'est mieux. J'espère que tu viendras et que tu enverras de bons papiers.

— Bien sûr, approuva chaleureusement Elias Mavros.

On ouvrit la porte suivante, découvrant une cellule identique. Natalya était, elle aussi, étendue à même le sol, enroulée dans une

couverture raide de crasse, recroquevillée, grelottante. Son visage était tourné vers eux et Mavros aperçut le pansement taché de sang sur l'œil gauche. Le colonel Tafik lança d'une voix légère :

— Il a fallu la secouer un peu ! Elle n'a avoué qu'après avoir perdu un œil. C'est une dure.

Elias Mavros serra ses grosses mains au fond des poches de sa canadienne, trop ému pour répondre. Il crut exploser quand il vit l'œil gris de Natalya posé sur lui : elle le reconnaissait, évidemment. Le Grec avait envie de s'agenouiller près d'elle et de lui demander pardon. Il se détourna, après un regard le plus intense possible.

Un gardien s'approcha d'eux et adressa respectueusement quelques mots au colonel Tafik. Ce dernier traduisit avec un sourire pour son visiteur.

— Ces types sont vraiment incultes ! Il dit que cette nuit, elle a rêvé en russe !

Elias Mavros crut que le sol se dérobait sous ses pieds. Tafik conclut avec un haussement d'épaules :

— Celui-là est un Hazara. Il confond le russe et l'anglais. Ce sont des sauvages.

Elias Mavros n'avait même plus la force de sourire. Ils remontèrent au rez-de-chaussée et ils sortirent dans la grande cour.

— Voilà, dans deux heures, ils seront transférés, j'attends les papiers. La voiture est là, annonça l'officier afghan.

Il désignait une Volga grise haute sur pattes, garée devant l'entrée du bâtiment abritant les cellules et le centre d'interrogatoire.

— Ce n'est pas prudent, remarqua Elias Mavros. Poul-e-Charki, c'est assez loin…

Le colonel Tafik eut un sourire malin.

— Il vaut mieux une voiture banalisée avec une escorte qu'un fourgon cellulaire de l'armée. Il y a toujours des guetteurs des moudjahidin autour d'ici. Ils repèrent un fourgon, pas des voitures comme celle-là. Nous en utilisons beaucoup pour emmener les suspects en ville. Ils ne peuvent pas tout surveiller.

Justement une autre Volga venait d'entrer dans la cour. Trois agents du Khad en sortirent, encadrant un vieux au turban de

travers. Ils se mirent à le bourrer de coups de pied pour le faire avancer et il s'étala de tout son long… Le colonel les héla et l'un d'eux s'approcha, rendant compte respectueusement.

— Ce vieux salaud-là conduisait une caravane de chameaux qui venait de l'est, expliqua Tafik à Elias Mavros. On a trouvé des pains d'explosifs dans la cargaison… Il va passer un mauvais quart d'heure.

Comme le chamelier refusait d'avancer, un des agents du Khad entreprit de lui arracher la barbe par poignée, déclenchant des cris de goret qu'on égorge. Elias Mavros détourna la tête, gêné. C'étaient vraiment des sauvages. Hélas, on ne choisissait pas ses alliés.

Le colonel Tafik le ramena à son taxi et lui donna l'accolade. Avant d'y monter, Elias Mavros eut un dernier regard pour la plaque d'immatriculation de la Volga grise.

Il lui restait un peu plus de deux heures pour faire un miracle.

CHAPITRE XVIII

Selim Khan, dans son habituelle tenue gris fer, sur laquelle il avait passé une *poustine* chamarrée, écoutait les explications d'Elias Mavros, l'air absent. Ses yeux striés de rouge et son visage mal rasé lui donnaient l'air d'un vaincu. Penché sur lui, le Grec chuchotait presque, d'un ton pressant, en russe. Il était venu directement de l'avenue Darulaman. Le temps pressait. Il avait déjà fallu un bon quart d'heure pour arracher Selim aux fumées du haschich ; son rêve de grandeur écroulé, l'Afghan n'avait plus goût à rien. Il ne serait pas président et il ne récupérerait même pas les deux millions et demi de dollars. Même Zeba n'arrivait pas à secouer sa torpeur.

Mavros s'arrêta de parler, la gorge sèche. Les pensées s'entrechoquaient dans son crâne. Il avait l'impression d'avoir bien ficelé sa proposition. Selim Khan lui jeta pourtant un regard torve.

— Je n'ai rien à gagner à faire ce que tu me demandes…

Elias Mavros le fixa, plein de haine.

— Si, ta peau ! Si le Khad apprend que tu voulais prendre le pouvoir, Najibullah ne te le pardonnera pas. Tes hommes ne tiendront pas longtemps devant une unité blindée.

— Comment pourrait-il le savoir ?

Mavros secoua la tête, accablé par tant de naïveté.

— Tu sais comment le Khad interroge ceux qui tombent entre ses mains ? Ils finiront par tout avouer. Même Natalya. Et ça sera trop tard pour toi. Ils encercleront ta maison et ils te tueront. La dernière fois, il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Tu sais que Tafik te hait…

Selim Khan ne répondit pas. Plongé dans des pensées moroses. Il n'y avait plus que de mauvaises nouvelles. Son rêve présidentiel évanoui avec les deux millions et demi de dollars, il allait être obligé de quitter sa sinécure de Kaboul pour retourner se battre afin

d'empêcher ses troupes de se débander. Il réprimait une envie furieuse d'envoyer promener ce gros porc d'Elias Mavros et de retourner auprès de sa douce salope de Zeba dont il n'avait pas encore épuisé les charmes.

— Alors ? le harcela Elias tendu à craquer.

— À quelle heure partent-ils ? demanda l'Afghan de mauvaise grâce.

— Vers midi. Ils seront là-bas une demi-heure plus tard.

La prison de Poul-e-Charki se trouvait à une vingtaine de kilomètres de Kaboul, au pied des montagnes, à l'écart de la route de Jalalabad, dans une plaine désolée, entourée de plusieurs camps militaires.

— À Moscou, tu seras très bien, insista Mavros. Tu peux emmener une de tes femmes, si tu le souhaites. Juste avant le départ de l'avion, je t'envoie une voiture de l'ambassade, tu ne passeras aucun contrôle à l'aéroport. Ensuite, on interviendra pour toi au plus haut niveau, afin que tu puisses revenir à Kaboul la tête haute.

Selim Khan semblait ne pas avoir entendu. Pour la première fois de sa vie, il avait du mal à prendre une décision. Et soudain, le haschich lui donna une illumination.

— Baleh, Baleh, fit-il. Je vais faire ce que tu me dis. Mais une fois qu'ils seront libres, quand mes hommes auront tué les gens du Khad qui les gardent, que vont-ils devenir ?

— Je serai là, affirma Elias Mavros. Où comptes-tu agir ?

Selim Khan avait les yeux presque fermés. Il passa une main sur sa joue râpeuse et dit lentement :

— Quand tu prends l'embranchement vers Poul-e-Charki, sur la droite, un kilomètre après la route de Jalalabad, il y a une base radio, très grande. On voit les antennes. Là, il n'y a jamais personne et c'est assez loin de la prison pour qu'ils n'entendent rien.

Elias Mavros regarda sa montre. Il leur restait à peine une heure et demie. Avec encore quelques détails à régler. Surtout se démarquer de cette opération. L'estomac noué, il se leva, Selim Khan en fit autant et les deux hommes s'étreignirent.

— On se retrouve dans l'avion pour Moscou, fit Elias. *Inch Allah*.

***

Alex Gontcharov attendait devant un thé froid, dans un des salons sinistres du *Kabul Hotel*. Elias Mavros se laissa tomber à côté de lui, sa tignasse plus que jamais ébouriffée, grimaçant un sourire soulagé.

— Il a accepté !

L'officier du KGB hocha la tête.

— Elias, tu es formidable !

Le Grec n'était pas d'humeur à se reposer sur ses lauriers.

— Attends. Il y a encore un problème à résoudre ! Ou plutôt deux. D'abord, récupérer Selim. Mais ça, c'est facile, tu lui envoies une voiture. Par contre, nous devons recueillir les deux autres, là-bas. Et on ne peut utiliser ni un taxi ni une voiture de chez nous…

— C'est vrai, confirma Gontcharov. Tu as une idée ?

— Oui. Je vais demander à mon copain Sultan Ketschmand de me prêter la sienne !

Alex Gontcharov le regarda, ébahi.

— Mais tu…

— Il l'a déjà fait, coupa Elias Mavros. Tu sais, il m'aime beaucoup. Je vais lui raconter un conte de fée. En plus, c'est une voiture du Comité central, personne ne nous posera de questions…

— Mais le chauffeur ? C'est sûrement un type du Khad.

Elias hocha la tête.

— Je sais. Tu vois une autre solution ?

— Oui, fit Gontcharov. Khaled. Il viendra avec son taxi. Il partira ensuite avec nous.

— Non, avec le taxi, on risque de se faire stopper. On va prendre la Volga de Sultan Ketschmand mais avec notre chauffeur. On donnera un bakchich à l'autre. Il ne demandera pas mieux…

— Si tu peux arranger ça…

— J'y vais, fit le Grec.

***

Le président du Comité exécutif du Premier ministre donna l'accolade à Elias Mavros et l'entraîna dans son bureau.

— Je croyais que tu devais m'annoncer de grandes nouvelles, remarqua-t-il. Je n'ai plus entendu parler de toi…

Mavros mit un doigt sur sa bouche.

— Attends. D'abord, Jalalabad n'est pas tombée…

— Ça, ce n'est pas une nouvelle…

Elias Mavros l'attira à part et lui souffla dans l'oreille :

— Tu peux me rendre un service ? Me prêter ta voiture pendant une heure. Après je t'annoncerai une grande nouvelle.

Le président du Comité exécutif du Premier ministre sourit, amusé.

— Si tu veux, mais j'en ai besoin à deux heures. Je déjeune ici, ensuite je vais au ministère des Affaires étrangères.

— Pas de problème, assura Elias Mavros. Mais je dois te demander autre chose. J'ai un rendez-vous secret, je ne tiens pas à ce que ton chauffeur qui travaille pour le Khad soit au courant. Ça t'ennuie si j'utilise le mien ? Le tien n'aura qu'à prendre un thé au *Kabul Hotel* en m'attendant…

Sultan Ketschmand le regarda, mi-amusé, mi-intrigué.

— Qu'est-ce que tu as encore trouvé ?

— Je te le dirai après.

— Bon, d'accord ! J'espère que ton chauffeur n'aura pas d'accident.

Il décrocha le téléphone et donna à son chauffeur des instructions.

Ils se quittèrent avec un sourire complice. L'Afghan le regarda partir. Elias Mavros avait toujours des trucs inouïs. Il devait vouloir impressionner un général avec sa voiture. Il agissait parfois comme un vieil enfant.

***

Malko cligna des yeux, ébloui par le soleil. Il tenait à peine sur ses jambes. Ses mains étaient liées avec une cordelette et deux balèzes l'encadraient. Derrière lui, Natalya, son pansement taché de sang sur l'œil, titubait aussi. On leur avait donné un peu de riz et de la neige fondue à boire. En un sens, ce transfert était un soulagement. Il signifiait la fin des tortures…

— Vite, vite.

Les gardes les houspillaient. On les tassa sur la banquette arrière d'une grosse Volga grise, entre deux gardes ; à l'avant, le chauffeur

et un autre agent du Khad. Cinq autres montèrent dans une seconde Volga et leur ouvrirent la route. De l'extérieur, on ne les voyait pratiquement pas. Malko aperçut un bus, des enfants qui en descendaient, quelques passants, puis une avenue déserte. Les deux voitures roulaient à toute vitesse. Il se tourna vers Natalya.

— Tu ne souffres pas trop ?

Aussitôt, il étouffa un cri de douleur. Son voisin venait de lui envoyer un violent coup de coude dans les côtes, qui lui coupa le souffle.

— *No talk* !

D'ailleurs la jeune femme n'avait pas répondu, comme s'il n'existait pas. Elle semblait être dans un autre univers. Malko appuya légèrement sa cuisse contre la sienne, mais cette fois, elle ne se déroba pas. Le premier signe de reconnaissance depuis qu'il l'avait retrouvée en salle d'interrogatoire.

Il fut projeté contre elle, la voiture effectuant un virage brutal autour d'un rond-point. Du coin de l'œil, il aperçut un T. 62, le canon braqué sur les montagnes, puis un peu plus loin, un arbre d'où pendaient des reliques et des drapeaux de l'Islam. La tombe d'un saint homme. Juste devant les HLM hideux de Microrayon. Ils étaient sur la route de Jalalabad.

Les deux voitures accélérèrent encore, se frayant un chemin à coups de klaxon, doublant un convoi militaire, des camions et trois blindés légers partant au front.

Pris d'un vertige dû à la faim, Malko ferma les yeux devant le paysage monotone, la plaine brunâtre avec le cercle de montagnes enneigées. Il était bien loin du château de Liezen. Qui allait venir le sauver ? Il voulut bouger et réalisa soudain que dans la hâte du départ, ses geôliers avaient mal attaché les cordes qui lui liaient les poignets. Placides, ils fumaient tous les deux. Devant, la seconde Volga cahotait dans les ornières. Tout doucement, il commença à mouvoir ses poignets, élargissant peu à peu les boucles de la cordelette. Absorbés, ses gardiens ne s'en rendaient pas compte. En dix minutes, il eut acquis assez de mou pour se dégager d'un coup s'il le voulait. Il jeta un coup d'œil à Natalya. La tête sur la poitrine, la jeune femme semblait dormir.

Brutalement, il avait repris espoir. Il avait entendu parler de Poul-e-Charki. Une fois dedans, il serait brisé. Jamais les Afghans ne le rendraient. Ils en feraient cadeau aux Soviétiques pour un debriefing qui pourrait durer des années.

Il n'avait pas envie de mourir à petit feu. Son regard parcourut discrètement ses voisins. L'un d'eux avait un Makarov glissé dans sa ceinture à la hauteur de la boucle. D'un seul geste, Malko pouvait le lui arracher. Il commença à ruminer son plan. Dès que ses poignets étaient libres, il prenait l'arme. Il tuait les deux gardes et les deux hommes devant. Ensuite, il s'emparait de la voiture et repartait sur Kaboul. Même poursuivi par l'autre Volga, il parviendrait peut-être au Bazar. S'il arrivait à atteindre la planque de Bibi Gur, il avait une chance infime de s'en sortir…

De toute façon, il valait mieux mourir la tête haute que pourrir vivant. Son plan avait de tels « trous » qu'il était pratiquement irréalisable. Il ignorait même s'il y avait une balle dans le canon du Makarov et s'il aurait le temps d'abattre les quatre hommes du Khad avant qu'ils ne réagissent.

Eux aussi étaient des professionnels…

Faisant semblant de dormir, il continua à desserrer ses liens. Le ronronnement du moteur était soporifique. Soudain, la voiture ralentit. Très loin, sur la droite, il aperçut Poul-e-Charki. Les deux véhicules tournèrent dans le chemin menant à la prison, situant dans un no man's land terminé par le village du même nom – des maisons en terre – et la prison. Le chauffeur ralentit à cause des trous énormes dans la chaussée. À sa droite, se dressaient les hautes antennes de Radio Kaboul. Un véhicule verdâtre – une grosse Jeep russe – arrivait en face.

Elle croisa la voiture de protection, puis aussitôt, fit une embardée, venant droit sur la Volga ! La collision était inévitable ! Le chauffeur hurla, tenta de donner un coup de volant, mais le pare-chocs de la Jeep défonçait déjà son radiateur. Ils furent tous projetés les uns contre les autres. Dans le choc, les derniers liens de Malko se défirent. Il plongea la tête en avant. Quand il la releva, il vit plusieurs hommes qui jaillissaient de la Jeep, des civils armés jusqu'aux dents.

Un homme de grande taille partit à la rencontre de la Volga qui venait de stopper cinquante mètres en avant, tenant dans la saignée de son coude une mitrailleuse légère soviétique avec une boîte de cartouches. Une longue rafale claqua, brisant le silence.

Malko vit soudain surgir devant le capot de sa voiture le front bas et la frange de Gulgulab, le sourd-muet, un sourire fou aux lèvres. Bondissant sur le capot comme un singe, il braqua sa Kalach au chargeur démesuré sur l'intérieur de la voiture et ouvrit le feu.

***

En une fraction de seconde, Malko avait plongé sur le plancher. Les détonations l'assourdirent, il entendait les balles ricocher sur la tôle avec un bruit sourd, s'enfoncer dans les chairs, les hurlements des quatre hommes du Khad. Les glaces de la Volga explosaient, des morceaux de métal et de plastique volaient dans tous les sens. C'était l'enfer. Cela dura quelques secondes, puis le silence retomba. Un des gardes s'était écroulé sur Malko, l'inondant de son sang. Il n'y avait plus que quelques gémissements. D'autres rafales claquaient à l'extérieur.

Une courte rafale, un plouf sourd. Le réservoir venait de s'enflammer. L'odeur de peinture brûlée fit tousser Malko. Il s'imposa de rester encore immobile quelques secondes, puis sentit les flammes gagner l'intérieur. À tâtons, il rampa, ouvrant la portière, s'emparant au passage d'un pistolet.

Après avoir roulé sur le sol, il s'éloigna du brasier et regarda autour de lui. La Jeep s'éloignait en direction de la route principale. Trois corps étaient étendus autour de la Volga de protection percée comme une écumoire, les deux autres devaient être à l'intérieur. Le tout n'avait pas duré une minute.

Titubant, il examina les alentours. On n'allait pas tarder à venir de Poul-e-Charki. Une fusillade aussi violente n'était pas passée inaperçue. Les deux Volga étaient hors d'usage. Pistolet à bout de bras, il demeura hébété, se demandant ce qu'il pouvait faire. Autour de lui, il n'y avait que des postes militaires jusqu'à Kaboul, et tout était plat. Il commença à courir vers la grande route. Sa seule chance était d'arrêter une voiture.

***

— Le salaud ! Le salaud !

Elias Mavros écumait, tapant du poing sur ses gros genoux. À côté de lui, Khaled, avec un visage encore plus chevalin que d'habitude, écrasait l'accélérateur. Alex Gontcharov, assis à l'arrière, appuyé à leur dossier, ne quittait pas des yeux les deux Volga. Embusqués derrière un pan de mur à l'entrée du village, ils avaient assisté à l'attaque des deux véhicules du Khad.

Se rendant immédiatement compte que les hommes de Selim Khan ne venaient pas délivrer les prisonniers : ils tiraient pour tuer. Personne ne pouvait survivre au déluge de plomb qui s'était abattu sur les deux Volga. Selim Khan avait trouvé un moyen élégant d'effacer les soupçons possibles contre lui en supprimant les témoins…

La voiture du Comité central zigzagua pour éviter les cadavres répandus autour de la Volga de protection. Près de deux cents projectiles avaient frappé la voiture, la déchiquetant littéralement. Les douilles brillaient partout.

Khaled stoppa à vingt mètres de la Volga en feu, n'osant pas s'approcher à cause des flammes. Elias Mavros et Alex Gontcharov se précipitèrent. Les deux portières arrière étaient ouvertes. Les deux hommes de l'avant effondrés sur la banquette, hachés par les projectiles, l'un d'eux n'avait plus de tête. Des débris d'os et de cheveux étaient collés au pavillon. Mais la seule chose que vit Elias fut Natalya, rejetée en arrière par les balles qui l'avaient frappée, le front éclaté, la poitrine en sang.

— Les ordures ! murmura Mavros.

Alex Gontcharov fit le tour de la voiture et aperçut alors Malko qui s'éloignait en titubant. Il courut après lui, rejoint aussitôt par Elias Mavros. Malko se retourna, hagard, reconnut le Grec. Ce dernier lui prit le bras.

— Venez, vite.

Malko comprit immédiatement ce que les deux hommes faisaient là. Il se laissa entraîner jusqu'à leur véhicule. Mavros, au passage, s'arrêta et plongea dans la Volga pleine de cadavres.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Gontcharov en russe.

— Je l'emmène, hurla Mavros.

— Mais elle est morte !

Elias Mavros ne répondit pas immédiatement : il se battait avec les cadavres pour dégager celui de la jeune femme. Il émergea, la tenant dans ses bras comme un enfant, titubant sous la charge, et lança à Alex Gontcharov :

— Justement ! On ne va pas la laisser derrière nous !

Tendrement, il déposa le corps sur la banquette arrière et prit place à côté. Malko fut poussé devant entre Khaled et Gontcharov. La poussière jaillit sous les pneus et ils foncèrent vers la route de Kaboul dans un silence tendu… Malko récupérait. Il se retourna vers Elias Mavros :

— Natalya, c'est elle, n'est-ce pas ?

Le Grec inclina la tête, silencieusement.

— Comment le savez-vous ? demanda Gontcharov.

— Elle m'a raconté son histoire, en inversant les rôles. Ainsi c'était une Soviétique. Je comprends tout. Najibullah vous gêne…

Ils arrivaient à la route principale. Soudain, ils aperçurent plusieurs soldats, autour d'un transport de troupes blindé. Un barrage. Alertés par les tirs. Alex Gontcharov pâlit. Une douzaine de soldats s'étaient déployés, Kalach au poing, bloquant la voie. Il se retourna vers l'arrière.

— Redresse-la, vite.

Malko regardait les visages impassibles des soldats. L'un d'eux leva un disque rouge, leur signifiant de stopper. C'était une unité spéciale du Khad qui tenait le poste un peu plus loin, à l'entrée des gorges de Bagrani.

Khaled le chauffeur était blême. Malko se dit que, cette fois, c'était foutu. Ceux-là ne se laisseraient pas acheter. Il glissa la main dans sa ceinture et saisit la crosse du Makarov. Bien décidé à ne jamais aller à Poul-e-Charki.

Une balle dans la tête était infiniment préférable à des années de prison, loin du monde qu'il aimait.

CHAPITRE XIX

La silhouette du soldat brandissant son disque grandissait dans le pare-brise. La mitrailleuse lourde du blindé pointait d'une façon menaçante sur la voiture. Autour, les soldats déployés en demi-cercle avaient l'arme à la hanche, prêts à tirer. Alex Gontcharov se tourna vers Khaled, et lui jeta une phrase en dari, juste avant que le véhicule ne stoppe.

Un officier à la casquette ceinte d'une bande verte, donc au maximum un capitaine, s'approcha. Khaled descendit la glace.

— D'où venez-vous ? demanda l'officier.

— De Poul-e-Charki.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Natalya semblait dormir, tournée de l'autre côté et il ne voyait pas son visage. Elias Mavros adressa un sourire chaleureux à l'officier. Ce dernier demanda à Khaled :

— Qui sont ces gens ? À qui appartient cette voiture ?

— *Kala-e-dajari*[38], répliqua Khaled. Cette voiture est celle du camarade Sultan Ketschmand, président du Comité exécutif du conseil des Ministres. Je suis en mission pour lui.

Sans laisser le temps à l'officier de poser d'autres questions, il lui tendit les papiers du véhicule avec le laissez-passer permettant d'accéder à la Présidence. L'officier l'examina, compara avec le numéro de la plaque – A00320 – et rendit les papiers. Toutes les plaques commençant par A appartenaient au gouvernement. À la fois intimidé et intrigué. Alex Gontcharov ne perdit pas une seconde.

— Démarre, lança-t-il en russe à Khaled.

Ce dernier n'hésita pas. Sans regarder l'officier qui les contrôlait, comme si l'incident était clos, il passa la première et se faufila

lentement entre les chicanes.

L'officier ouvrit la bouche pour le rappeler, mais la voiture avait déjà parcouru plusieurs mètres. Pour l'arrêter, il fallait tirer. Et on ne tirait pas sur le véhicule du président du Comité exécutif du conseil des Ministres. Après tout, les coups de feu qu'il avait entendus pouvaient venir d'un bref échange entre une patrouille et des moudjahidin infiltrés depuis les gorges de Bagrani.

***

La route s'allongeait devant eux, rectiligne jusqu'à Kaboul. Malko se tourna vers Alex Gontcharov. Encore choqué, mais commençant à prendre conscience de la situation.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en russe.

C'est Elias Mavros qui répondit d'une voix chaleureuse.

— À Tachkent d'abord, puis à Moscou. Il y a deux Iliouchine qui décollent dans une heure et demie. Nous t'emmenons. Là-bas, on t'expliquera tout ce qui s'est passé. Tes chefs ne t'ont pas tout dit…

Malko hocha la tête. Les pièces du puzzle étaient en place.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Gontcharov.

— Alex Gontcharov.

Malko tourna la tête vers lui.

— Natalya devait éliminer le président Najibullah, pour le compte de l'Union Soviétique, n'est-ce pas ?

— Absolument, approuva Elias Mavros, mais les gens de ton côté étaient au courant. Tu sais, depuis la création de la Perestroïka, beaucoup de choses ont changé. Nous avons des intérêts communs dans ce pays.

Malko ne répondit pas. Une chose lui échappait. Pourquoi les deux hommes avaient-il fait exécuter Natalya, qui appartenait à leur camp ? Évidemment il aurait dû être tué aussi. Il se retourna.

— Pourquoi avez-vous liquidé Natalya ? Moi, je comprends…

— Nous voulions vous sauver tous les deux, lança Elias Mavros. Mais ce porc de Selim Khan nous a trahis. Tu devrais être mort aussi. Maintenant, nous allons tous nous en sortir.

Sa voix était de plus en plus chaleureuse. Malko regardait Kaboul se rapprocher, avec sur sa droite le mausolée du Roi dominant le cimetière militaire. S'il n'y avait pas eu le meurtre de Jennifer

Stanford, il aurait pu croire à ce conte de fée. Les motifs de ses « sauveurs » étaient clairs. D'abord, ne pas laisser derrière eux quelqu'un qui connaissait la manip des Soviétiques et, en plus, récupérer un chef de mission de la CIA. Soudain, des flocons de neige apparurent devant le pare-brise. En moins d'une demi-heure, le ciel s'était couvert et de gros nuages gris commençaient à remplir la cuvette de Kaboul. En russe, Alex Gontcharov lança d'une voix angoissée à Elias Mavros :

— Si le temps se gâte, ils ne pourront pas décoller.

— Dans ce cas, on va à l'ambassade, répliqua le Grec. Les Afghans vont mettre l'affaire sur le dos de Selim Khan. On partira dès que le temps sera clair. Récupérons notre voiture au *Kabul Hotel*.

Ils approchaient du centre. La voiture contourna le rond-point et le T. 62 en batterie, s'engageant dans l'avenue Maiwand. Cinq minutes plus tard, ils arrivaient devant le *Kabul Hotel*. Malko aperçut une voiture avec des plaques diplomatiques rouges. Celle du Soviétique. La leur se rangea à côté. Alex Gontcharov se tourna vers Malko.

— Venez, nous changeons de véhicule. Il faut…

Il ne termina pas sa phrase, apercevant le Makarov braqué sur lui. De l'extérieur, on ne pouvait les voir. Malko dit d'une voix calme :

— Je ne vais pas à Moscou. Laissez-moi passer.

Alex Gontcharov le fixa, médusé. Elias Mavros tenta d'agripper Malko par l'épaule, disant d'une voix pressante, en russe :

— Tu n'as rien à craindre ! Ensuite, tu repartiras dans ton pays.

Malko enfonça un peu plus le canon du pistolet dans le flanc de l'officier du KGB.

— C'est vous qui avez assassiné Jennifer Stanford, pour que Natalya prenne sa place. Et ce que j'avais à faire ici n'avait rien à voir avec votre manip.

Repoussant Alex Gontcharov, il mit pied à terre.

— Écartez-vous ou je vous tue, fit-il calmement à ce dernier.

Ce qu'il avait vécu durant les dernières heures lui avait donné une détermination d'acier. Elias Mavros lança derrière lui :

— Mais tu es fou, le Khad va te trouver !

— Souhaitez que non, fit Malko. Parce que je ne me tairai pas.

D'un bond, il s'éloigna vers la place du Pachtoukistan. Il vit les deux hommes, bouche bée. Impossible pour eux d'intervenir en force, le quartier grouillait de soldats. Quelle bonne idée, il avait eu de prendre ce pistolet sur l'agent du Khad foudroyé dans la Volga ! Sinon, il se retrouvait à Moscou, pour un bon moment.

Arrivé sur la place, il tourna à droite, traversa le marché, puis le pont sur la Kabul River et s'enfonça dans les ruelles du Bazar. Grelottant. Il n'avait pas un sou, pas de papiers, pas même de manteau, il était traqué par le Khad, par les Soviétiques et, dès qu'il le saurait en vie, par Selim Khan… Seulement, c'était ça ou le Goulag. Il leva la tête, le ciel était gris et le plafond très bas. Les Iliouchine ne décolleraient pas aujourd'hui.

***

Claquant des dents, Malko se baissa pour franchir la voûte donnant accès au passage partant du souk aux oiseaux. Avant, il s'était longuement embusqué au coin de deux ruelles pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Maintenant, il comprenait pourquoi Natalya s'était accusée d'appartenir à la CIA. Jusqu'à la fin, elle avait fait son devoir et pour elle, cela ne changeait pas grand-chose. Il eut un petit choc au cœur : cette fois, le tailleur était là, assis devant sa machine à coudre, emmitouflé dans ses guenilles, une couverture sur les épaules. L'homme lui jeta un regard en apparence indifférent. Malko s'approcha de lui et murmura à son oreille.

— *Bibi Gur, Khodjas* ?[39]

L'homme fit comme s'il n'avait pas entendu. Malko insista, montrant la porte de bois de la maison où la résistante l'avait amené.

— *Bibi, Inja* ?[40]

Il lui sembla que le tailleur inclinait la tête imperceptiblement. Le vieux se pencha à nouveau sur sa machine. Malko parcourut trente mètres de plus et frappa à la porte bleue. L'estomac noué. Si Bibi n'était pas là, il était perdu. Seul dans Kaboul, il ne tiendrait pas longtemps.

Le battant s'entrebâilla. Imperceptiblement. Un œil noir examina Malko, puis on ouvrit un peu plus pour qu'il puisse se glisser à

l'intérieur, refermant aussitôt. Une lampe à pétrole distillait une clarté jaunâtre. Il aperçut des silhouettes accroupies et couchées ; dans un coin, Abdul, le géant barbu, fumait. Assise sur un vieux tapis, en face de lui, Bibi Gur serrait un verre de thé entre ses mains.

Elle sursauta en voyant Malko et se leva, allant vers lui.

— D'où viens-tu ? On m'avait dit que Selim Khan t'avait livré au Khad. Que tu avais été envoyé à Poul-e-Charki.

— C'est presque vrai, fit Malko. Je voudrais m'asseoir.

Il avait des vertiges et, la tension un peu retombée, les douleurs réapparaissaient dans tout son corps. Succinctement, il raconta à Bibi Gur les récents événements. Abdul lui avait tendu un verre de thé et le liquide brûlant lui faisait du bien.

Lorsqu'il eut terminé, Bibi Gur eut un hochement de tête plein de tristesse.

— Tu n'aurais pas dû venir ici. Je ne peux plus rien pour toi…

— Pourquoi ?

— Nous avons eu des problèmes, nous aussi, expliqua la jeune femme. Un traître qui a mené le Khad à notre cache d'armes et de munitions… Ils ont tout pris et nous ont tendu une embuscade. Nous avons eu trois morts et avons gaspillé nos dernières cartouches pour nous dégager. Voilà tout ce qui me reste, à part un chargeur plein.

Elle lui montrait une cartouche fixée à l'avant du canon de sa Kalach.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

— Nous appelons cela la balle du mort, expliqua Bibi Gur. C'est celle que je me tirerai dans le cœur pour ne pas tomber vivante entre leurs mains… Ils vont finir par nous découvrir. Et nous ne pourrons pas leur tenir tête.

— Mais il n'y a pas d'autres groupes de résistance à Kaboul, qui puissent vous aider ?

— Si, bien sûr, fit Bibi, mais nous sommes des royalistes. Eux sont fondamentalistes. Les nôtres ne sont pas loin d'ici, dans les gorges de Bagrani. Mais l'armée et le Khad quadrillent la zone entre Kaboul et les montagnes. Nous ne pourrons jamais passer. Il faudrait beaucoup de munitions, des lance-roquettes, des armes

anti-chars. Je n'ai rien de tout cela. Et encore moins d'argent pour en acheter.

Malko eut soudain des taches devant les yeux, il se mit à dodeliner de la tête et dut lâcher le verre de thé pour s'appuyer au sol afin de ne pas tomber. Bibi Gur se précipita :

— Ça ne va pas ? Tu as faim ?

On lui donna un bol de palau avec quelques os de mouton. Puis du thé très chaud, avec, miracle, un peu de sucre… Un des hommes ouvrit une trappe dans le sol, après avoir roulé un tapis, dévoilant une échelle de bois. Bibi Gur l'aida à se lever.

— Viens te reposer. Il faut que tu dormes.

Ils descendirent tous les deux. Le sol de la cave en terre battue était recouvert de tapis et un coffre en fer russe décoré de peintures naïves se trouvait dans un coin. Quelques armes. Une théière et des verres. On avait refermé la trappe au-dessus d'eux. Malko aperçut en face de lui une ouverture obturée par des planches et Bibi Gur lui expliqua :

— Ici, c'est l'endroit de la dernière chance. Ce boyau donne dans une boutique un peu plus loin. Si le Khad arrive en haut, nous aurons le temps de filer…

Elle avait descendu sa Kalach pour la poser le long du mur. Elle se dépouilla d'une partie de ses vêtements, ne gardant qu'un *charouar* et une sorte de blouse chamarrée qui moulait sa grosse poitrine. Elle arrangea des coussins sur les tapis, avec des couvertures. Malko rêvait à un lit comme un chien rêve à un os. Ses muscles meurtris par la torture lui faisaient mal à hurler. Il s'étendit sur le dos et ferma les yeux. Il sentit aussitôt le souffle de la jeune Afghane près de son visage. Sa bouche l'effleura et les derniers mots qu'il entendit furent :

— Dors.

***

Le chameau courait dans le désert en longues enjambées, balançant Malko d'avant en arrière. Son bras gauche serrait la femme nue par la taille et chaque foulée enfonçait encore plus son sexe bandé dans sa croupe. Il se pencha, écartant ses cheveux pour

apercevoir son visage et se trouva nez à nez avec les traits grimaçants d'Elias Mavros.

Réveillé en sursaut, il demeura quelques secondes immobile, dans le noir, se demandant où il se trouvait. La lampe à pétrole brûlait faiblement. Il sentit quelque chose de chaud le long de son corps. Bibi Gur était allongée sur le côté, contre lui et sa natte lui chatouillait le visage. Son sexe en érection tendait le tissu de son pantalon, serré contre la soie du *charouar* moulant la croupe de la jeune femme.

Il demeura strictement immobile, reprenant ses esprits. Ignorant si Bibi Gur dormait. Le silence était absolu.

Puis, sans se déplacer, il passa une main autour du corps de l'Afghane, la refermant presque au hasard sur un sein plein. Sa chemise était ouverte et il trouva la peau tiède et ferme. Il n'osait bouger pour ne pas rompre le charme. Son corps était encore atrocement douloureux, ses muscles raidis, sa mâchoire presque bloquée. Il ne vivait plus que par son membre raidi où semblait se concentrer tout ce qui lui restait de vitalité.

Audacieusement, il le libéra et reprit sa position, le poussant à petits coups contre la soie du *charouar*. Les hanches de Bibi Gur s'animèrent soudain. Une houle très douce qui le massait. Il retint une exclamation de plaisir.

Durant un long moment, ils demeurèrent ainsi ; il ignorait si la jeune Afghane rêvait ou si elle réalisait ce qui se passait. Puis, elle s'étira lentement et cette fois, le mouvement de sa croupe fut sans équivoque, s'appliquant sans vergogne à lui. À deux mains, il fit alors glisser sur ses hanches l'élastique du *charouar*, découvrant la chair pleine, cambrée et dure. Il s'arrêta au milieu des cuisses, car, pour le lui enlever, il aurait fallu la dépouiller comme un lapin et la réveiller complètement. Il n'osait pas.

Il glissa un peu vers le bas et son sexe se trouva en contact avec celui, brûlant et nu, de Bibi Gur. Il donna un léger coup de reins, pénétrant d'un coup jusqu'au fond de son ventre et poussa un hurlement de douleur !

Son bassin s'était bloqué et il avait la sensation qu'un sadique lui pinçait un nerf du côté de la colonne vertébrale. Le souffle coupé, il

demeura dans la même position. Bibi tourna la tête vers lui et interrogea d'une voix inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas, dit Malko, je ne peux plus bouger. J'ai horriblement mal dans les reins. Ils m'ont battu longtemps et puis, il y a eu l'électricité.

— Ne bouge pas, dit tendrement Bibi Gur.

Avec douceur, elle se dégagea, puis aida Malko à s'allonger sur le dos, La douleur s'estompa, mais dès qu'il faisait un mouvement, elle revenait, fulgurante. Agenouillée à côté de lui, Bibi Gur l'observait, avec un mélange de tendresse et de désir. Ses doigts se refermèrent sur son sexe toujours tendu et elle murmura :

— Laisse-moi faire.

En un clin d'œil, elle se dépouilla de ses vêtements. Elle avait la peau très blanche, des seins fermes et gros, une taille étranglée qui faisait ressortir la sensualité des hanches et des longues cuisses pleines. Avec précaution, elle enjamba Malko et le guida en elle, s'empalant avec lenteur jusqu'à toucher son bas-ventre. Il ferma les yeux, la sensation de prendre possession ainsi de la jeune femme était grisante.

Il voulut bouger, aller au-devant d'elle et de nouveau, la douleur le foudroya.

— Reste comme tu es, souffla-t-elle.

S'appuyant sur les mains, elle se mit à monter et à descendre le long de la colonne raidie, la tête rejetée en arrière, respirant de plus en plus vite. Malko avait emprisonné ses seins à pleines mains et la tirait vers lui.

Ils firent l'amour très longtemps. Parfois, Bibi Gur interrompait son va-et-vient, laissant le sexe tout au fond d'elle. Puis, elle accéléra et tout à coup poussa un long gémissement, rauque et bestial ; son corps fut secoué de plusieurs spasmes et elle s'écroula sur la poitrine de Malko, murmurant à son oreille :

— Je t'ai senti venir. C'est ce qui m'a fait jouir, moi aussi. C'était merveilleux.

Le sang battait encore dans son sexe. C'est elle qui lui avait fait l'amour.

***

La montre de Bibi Gur indiquait huit heures. Rhabillée, le visage lisse, la jeune femme faisait du thé. Leurs regards se croisèrent et elle eut un pauvre sourire.

— J'ai de mauvaises nouvelles, dit-elle à Malko. Tandis que tu dormais, je suis montée. Nos guetteurs ont repéré des gens du Khad dans le coin. Ils vont finir par nous trouver. Tu devrais partir.

— Et toi ?

Elle haussa les épaules, montrant sa Kalach.

— Ils ne me prendront pas vivante. Nous avons déjà eu des centaines de milliers de martyrs. Chaque village a fourni son dû.

— Je ne peux pas sortir de Kaboul, dit Malko, sauf pour aller à Moscou… Mais j'ai peut-être une idée. Pour nous sauver tous.

Elle le regarda, incrédule.

— Il n'y a pas de miracles ici. Les gorges de Bagrani sont très loin. Le Khad n'a pas trouvé ton corps, ils vont te chercher partout.

— Je sais, dit Malko, nous n'avons pas beaucoup de temps. Veux-tu écouter ce que j'ai à te dire ? C'est notre unique chance.

CHAPITRE XX

Malko transpirait sous l'épais *chadri* verdâtre, en dépit du froid, essayant d'adopter une démarche féminine, dérapant sur le sol gelé et verglacé du Bazar. Devant lui, Bibi Gur ouvrait la route. Ils avaient juste un pistolet chacun. Ils longeaient maintenant la Kabul River, arrivant devant l'entrée du *money market*.

C'était le seul moment dangereux. Très peu de femmes s'y rendaient, mais ils n'avaient pas le choix.

Ils s'engouffrèrent sous la voûte et se mêlèrent à la foule des changeurs, suivis par des regards curieux. Ils avaient croisé sans encombre une patrouille juste avant de venir. Malko monta l'escalier de bois et s'engagea dans la galerie du premier étage, longeant la file des cireurs de chaussures. Un choc au cœur. Le Sikh au turban rose était là, penché sur une machine à calculer, discutant avec un barbu.

Malko et Bibi Gur s'assirent sagement sur la banquette et il leur jeta à peine un coup d'œil. Dès que sa transaction fut terminée, il les interpella en dari.

— Que voulez-vous changer ?

Malko s'assit en face de lui : le grillage en tissu de son *chadri* était si épais que le Sikh ne pouvait distinguer les traits de son visage. Il se pencha et demanda à voix basse :

— Vous avez trouvé le complément des deux millions et demi de dollars ?

L'autre ouvrit des yeux comme des soucoupes. D'autant que Bibi Gur s'était levée et venait de fermer la porte de l'intérieur. Malko plongea la main dans la poche du *chadri*, en sortit le Makarov qu'il posa à côté de lui, invisible de la galerie. Le Sikh avala sa salive.

— Oui, oui, balbutia-t-il.

— Où ?

— Dans le coffre, mais je ne peux pas vous le donner ainsi. Il faut le compter. Vérifier.

— Je vous fais confiance, dit Malko. Vite.

— Vous devez signer, protesta le Sikh, c'est une somme énorme.

— Je vais signer, dit Malko. Dépêchez-vous.

L'autre prit un papier à en-tête et commença à écrire en anglais une reconnaissance de remise de la somme. Dès que ce fut fait, Malko la signa et en prit un double.

— S'il m'arrivait quelque chose, dit-il, je pourrais toujours faire parvenir ceci au Khad…

Déjà le Sikh ouvrait le coffre. Malko aperçut, entassés sur les étagères, des paquets entourés de papier kraft de la taille d'une petite brique. L'Indien commença à les entasser dans un sac de voyage en plastique noir. Malko se pencha et ouvrit un des paquets. Des billets de cent dollars, serrés par des élastiques.

— Chaque paquet fait cent mille dollars, murmura le Sikh de sa voix onctueuse. Je les ai comptés moi-même.

Malko remit le paquet dans le sac et se leva, rengainant son pistolet.

— Ne cherchez pas à nous suivre, dit-il, nous avons une protection.

Hammond Singh les regarda ressortir de la boutique, muet de stupeur… Ils traversèrent la galerie et se retrouvèrent le long de la Kabul River. Malko aurait sauté de joie. Maintenant, il avait une monnaie d'échange.

***

Les coups de feu claquaient, entrecoupés d'explosions plus sourdes. Bibi Gur fit brusquement demi-tour et revint vers Malko.

— C'est chez nous, dit-elle. Ils nous ont trouvés. Il faut nous éloigner.

Des soldats passèrent en courant. Bibi Gur et Malko plongèrent dans le Bazar aux vieux vêtements. En face, la bataille continuait. Les partisans de Bibi Gur se faisait tailler en pièces. Elle et Malko se réfugièrent dans un appentis.

— Ne perdons pas de temps, dit Malko. Prenons un taxi.

Bibi Gur en héla un et donna une adresse en dari, dans Share Naw. Malko serrait précieusement son sac plein de dollars. Son plan était fou, mais avait une chance de marcher. Bibi Gur secoua la tête.

— Il va nous tuer pour prendre les dollars.

— Non, fit fermement Malko.

Le taxi s'arrêta en face de la porte de fer de la maison de Selim Khan. Les deux « femmes » se dirigèrent droit sur la grille et l'ouvrirent, ignorant les interjections des gardes étalés dans la guérite. Elles pénétrèrent dans la maison, vérifiant d'un coup d'œil que le living était vide. La lourde odeur du haschich flottait dans l'air. Alors qu'ils atteignaient le premier étage, Bibi Gur et Malko entendirent des grognements furieux venant du rez-de-chaussée.

Brandissant sa Kalach, Gulgulab leur courait après.

Malko commença à ouvrir les portes des chambres. Dans la troisième il trouva Selim Khan, nu, allongé sur le dos, sa jeune épouse agenouillée entre ses jambes.

Zeba poussa une exclamation de surprise, Selim Khan tourna la tête et les fixa, abasourdi. Gulgulab surgit sur leurs talons, sautillant comme un cabri. Il posa sa Kalach pour mieux expliquer à son maître que les deux femmes avaient forcé le passage. Selim Khan les apostropha en dari.

Malko posa le sac noir contenant les dollars et fit passer son *chadri* par-dessus sa tête.

***

Selim Khan se dressa sur le lit, écartant d'un revers brutal sa jeune épouse. Gulgulab bondit sur sa Kalach au chargeur orange. Malko avait déjà dégainé son Makarov et appuyait sur la détente, visant le sourd-muet.

Il y eut un « clic » sec et rien ne se passa. Mauvaise cartouche ! Il ramena la culasse en arrière et la cartouche demeura coincée dans la chambre, rendant le pistolet inutilisable ! Bibi n'avait pas le temps de saisir son arme. Elle se jeta sur Gulgulab, le gênant et lui faisant perdre quelques précieuses secondes… D'un coup de tête en pleine poitrine, le sourd-muet l'envoya bouler et saisit sa Kalach. Juste au moment où Malko ressortait de la chambre, fonçant sur le palier.

D’un bond, il atteignit la mitrailleuse légère soviétique posée sur une table et manœuvra la culasse pour l’armer. Il se retourna et commença à presser la détente au moment où Gulgulab franchissait la porte. Le sourd-muet fut cueilli par la rafale de projectiles comme par un jet d’eau. Soudain, son crâne sembla tout plat : son front et ses cheveux avaient disparu. Comme un canard à la tête coupée, il fit encore quelques pas, sans cerveau, tandis que les balles de 7,62 arrachaient sa chair par paquets. Le sang giclait sur tous les murs, le vacarme était assourdissant.

Lorsque Malko cessa de tirer, ce qui restait de Gulgulab gisait sur les premières marches de l’escalier en colimaçon. Il n’y avait pas de quoi remplir un panier à linge.

Bibi Gur se pencha et ramassa sa Kalach au chargeur orange. Elle rentra dans la chambre et Malko hurla :

— Ne le tuez pas !

Une tête apparut dans l’escalier et il lâcha une courte rafale d’avertissement avant de rentrer dans la chambre. Selim Khan, livide, était agenouillé sur le lit, Zeba tassée en boule à côté de lui. Malko prit une des liasses dans le sac et la lui jeta.

— Ouvrez !

Maladroitement, l’Afghan obéit, aperçut les billets verts et jeta un coup d’œil d’incompréhension à Malko.

— J’ai tenu ma promesse, fit celui-ci. Bien que vous ayez tenté de me tuer après m’avoir livré au Khad. Maintenant j’ai besoin de vous. Tout de suite.

Les dollars avaient rendu à Selim Khan un peu de sa superbe.

— Quoi, que voulez-vous ? demanda-t-il. Je ne comprends rien à cette histoire.

— Je veux que vous me conduisiez dans les gorges de Bagrani, dit Malko. Vous et vos hommes. Vous êtes mon otage. Si nous y parvenons, nous serons libres et vous aussi. Sinon…

De nouveau, le chef de guerre chercha à biaiser.

— Mais il faut du temps, fit-il, nous…

— Immédiatement, dit Malko. Faites comme si vous alliez à Jalalabad rejoindre vos hommes.

Selim Khan posa sur Malko ses yeux striés de rouge, le jaugeant, puis hocha la tête.

— Très bien, je m'habille.

***

Dans sa tenue kaki, Colt sur le ventre, Selim Khan avait presque fière allure. À aucun moment, Malko n'avait lâché sa mitrailleuse légère braquée sur lui. Il restait assez de cartouches sur la bande pour le réduire en charpie. La maison retentissait de cris, de va et vient, de pleurs d'enfants et les épouses délaissées gémissaient de douleur comme il se doit. Seule Zeba, la nouvelle, était radieuse : il l'emmenait. Malko trépignait. À chaque seconde, le Khad pouvait débarquer…

Enfin, tout fut prêt. Les véhicules étaient alignés dans la rue en face de la maison. Cinq en tout, dont la Jeep de commandement de Selim Khan. Une trentaine de gardes dépenaillés les accompagnaient. Malko troqua la mitrailleuse légère pour la Kalach « spéciale » de feu Gulgulab. Émmitouflé à l'afghane, un *pacol* sur la tête, le bas du visage dissimulé par un foulard, on ne pouvait pas voir qu'il s'agissait d'un étranger. Comme par hasard, le canon de la Kalach était braqué sur la nuque de Selim Khan. Ce dernier avait prévenu la Présidence qui semblait soulagée de le voir quitter Kaboul.

Serrées à côté de Malko, deux femmes en *chadri* : Zeba et Bibi Gur.

Le petit convoi s'ébranla. La main en dehors de la portière, Selim Khan adressait le V de la victoire aux passants. Il se retourna, jetant un dernier coup d'œil à sa maison. La route de Jalalabad était longue ! Les occupants du T. 62 au rond-point les saluèrent joyeusement. Malko commençait à respirer. Tout semblait bien se dérouler et le ciel était redevenu bleu.

Ils s'engagèrent sur la longue route rectiligne, roulant à tombeau ouvert. Trente minutes. Malko, en passant devant l'embranchement Poul-e-Charki, eut le cœur serré… Trois kilomètres plus loin, il y avait le dernier poste militaire avant les gorges de Bagrani.

Dispersés sur les bas-côtés, avec des chars, des armes anti-chars, une centaine d'hommes. Un soldat leur fit signe de stopper et un

officier vint leur parler. Derrière lui, les soldats n'avaient pas levé la herse, interdisant le passage.

Palabres interminables. Bibi Gur intervint et traduisit pour Malko.

— Il n'a pas reçu d'ordre. Depuis la loi martiale, on ne peut pas franchir cette limite sans un sauf-conduit de l'état-major…

Selim Khan commençait à s'énerver. Malko perçut quelques discrets bruits de culasse dans les autres véhicules. Un blindé léger se rapprocha, couvert de soldats. La route tournait tout de suite après le barrage, suivant le cours de la rivière. Ensuite, c'était le *no man's land* des moujahidin. Le ton montait… L'officier, soudain, fit un pas en arrière, cherchant à sortir son Makarov de son étui.

Selim Khan fut plus rapide : son Colt jaillit et il tira à bout touchant une balle en plein visage de l'officier dont la casquette vola à trois mètres.

Une fraction de seconde plus tard, la fusillade éclatait.

— Fonce ! hurla Selim au chauffeur.

La grosse Jeep russe bondit en avant. Malko se retourna et aperçut un soldat les alignant au RPG 7 !

Il n'eut même pas le temps d'avoir peur. Une flamme jaune, une explosion sourde et la Jeep sembla soulevée du sol. Une chaleur intense, de la fumée, des cris. Le chauffeur ne contrôlait plus son véhicule qui zigzaguait. Un nuage vert suivait la Jeep. La grenade avait explosé juste sur le sac de dollars, amortissant le choc. Maintenant, les billets s'échappaient de l'enveloppe éventrée. Selim Khan se retourna et poussa un rugissement de rage.

Trop tard ! Le chauffeur blessé à mort jeta la Jeep dans le lit à sec de la Bagrani. La voiture se retrouva sur le côté, en contrebas de la route. Ce qui leur sauva la vie. Le blindé léger avait avancé et balayait l'espace du feu de sa mitrailleuse lourde. Malko, les deux femmes et Selim Khan s'éloignèrent en rampant dans les rochers.

Nouvelle explosion sourde : un des hommes de Selim Khan venait de faire sauter le blindé au RPG 7 ! Énorme colonne de fumée noire. Les hommes de Selim Khan tiraillaient des fossés, stoppant les gouvernementaux. Bibi Gur tira Malko par le bras.

— Vite, nous sommes presque sauvés.

Selim Khan ne s'occupait plus d'eux. Pendant que ses hommes repoussaient peu à peu ceux du poste, il cherchait à ramasser les dollars épars un peu partout. Il s'aperçut à peine de leur disparition. Bibi Gur et Malko franchirent le virage. De l'autre côté, une caravane de chameaux attendait paisiblement que le feu se calme… Bibi fonça sur l'homme de tête et lui jeta une question.

L'autre se retourna, montrant la pente rocailleuse.

— Ils sont là ! cria Bibi.

Ils se mirent à grimper au milieu des rochers. Un hurlement les fit s'aplatir. Un Mig passa au ras des crêtes, sans mitrailler… Ils montaient presque à quatre pattes, s'éloignant de la route. Et soudain, au détour d'un rocher, ils se trouvèrent nez à nez avec une douzaine de barbus patibulaires, armés jusqu'aux dents de Kalachs et de RPG 7 qui braquèrent leurs armes sur eux. Tout en ôtant son *chadri*, Bibi se mit à vociférer en dari. Un grand barbu enturbanné surgit à son tour, la vit et courut vers elle pour l'étreindre. Elle se retourna vers Malko :

— Nous sommes sauvés ! Partons, les avions risquent de revenir… Il faut nous cacher jusqu'à la nuit.

En bas, Selim Khan et ses hommes luttaient toujours, les uns pour repousser les soldats gouvernementaux, l'autre pour récupérer ses billets… Soudain, Bibi arracha à un des hommes son lourd fusil de précision russe équipé d'une lunette. Elle épaula, visa quelques secondes. Il y eut un craquement sourd et Selim Khan, à 200 mètres de là, tomba en avant, foudroyé… Elle jeta l'arme à son propriétaire et lança à Malko :

— C'était un chien et un traître !

***

Abrités à l'entrée de la grotte qui servait de PC avancé, Malko et Bibi Gur se reposaient. Les coups de feu avaient cessé et la caravane de chameaux avait pu repartir vers Kaboul. En s'avançant en surplomb de la route, on pouvait distinguer à la jumelle les soldats gouvernementaux et les hommes de Selim Khan cherchant fraternellement les dollars avant de se les partager. Privés de leur chef, les gens de Selim n'avaient plus vraiment envie de se battre. Le

paysage était somptueux avec dans le fond la cuvette de Kaboul dont ils n'étaient éloignés que d'une vingtaine de kilomètres…

Soudain, Malko aperçut un feu d'artifice dans le ciel, très loin, au-dessus de l'aéroport. Il prit des jumelles et distingua un énorme Iliouchine 96 qui venait de décoller de Kaboul et montait en faisant des cercles concentriques, lâchant des dizaines de leurres qui s'éteignaient comme des étoiles filantes… Autour de lui, les moujahidin se mirent à sauter comme des cabris, faisant semblant de viser.

— *Chouravis* ! *Chouravis* !

Le gros avion blanc continuait à prendre majestueusement de l'altitude, avec sa queue de comète, afin de franchir les crêtes entourant Kaboul, où il serait hors de portée des missiles.

Malko le suivit des yeux, avec une drôle de sensation. Il aurait pu s'y trouver. Natalya, dont il ne saurait jamais le nom, rentrait dans son pays, enveloppée dans une bâche en plastique. Jennifer Stanford reposerait encore pour longtemps au cimetière de la colline aux drapeaux, dans une terre qui n'était pas la sienne. Des pions sacrifiés que tout le monde oublierait très vite.

Bibi Gur se pencha à son oreille.

— Nous reviendrons à Kaboul. Bientôt. Avec eux.

Elle montrait les guerriers pachtouns autour d'eux. Malko ne répondit pas. Il n'avait plus envie de revenir à Kaboul.

(1) Missile air-sol.
(2) Environ 100 francs.
(3) Services spéciaux afghans. Khademat Etaalat Darulahi.
(4) Coiffure typique afghane, en lainage, plate avec un soufflet.
(5) Galettes remplaçant le pain
(6) Tribu du centre de l'Afghanistan.
(7) Veste en peau de mouton retournée.
(8) Bonhomme.
(9) Un plouc.
(10) D'accord.
(11) Russes.
(12) Directeur adjoint.
(13) Barbouzes, en argot.
(14) Mission.
(15) Services spéciaux pakistanais.
(16) Un vrai dur.
(17) Ancien président du Pakistan.
(18) Retardé indéfiniment.
(19) Le mauvais temps.
(20) Marché au change.
(21) Je suis Sayed. Je vous attends dans le hall.
(22) Jeu national afghan où des cavaliers se disputent une carcasse de bouc.
(23) Plat national afghan.
(24) S'il vous plaît.
(25) Gendarmerie.
(26) Assemblée générale.
(27) Emmène-les.
(28) Camarade Mavros.
(29) Estimé camarade.
(30) Partie communiste opposé au président Najibullah.
(31) Ministère de la Sécurité de l'État.
(32) Troupes spéciales.
(33) Ne déconne pas.
(34) Patrie.
(35) Services spéciaux d'Allemagne de l'Est.

(36) Ici.
(37) Technical Division.
(38) Officier soviétique.
(39) Où est Bibi Gur ?
(40) Bibi est là ?